MADAGASCAR

rare

Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

L'EMPIRE COLONIAL

DE LA FRANCE

EMPIRE COLONIAL DE LA FRANCE

MADAGASCAR

LA RÉUNION ✱ MAYOTTE ✱
LES COMORES ✱ DJIBOUTI

PRÉFACE PAR CHAILLEY-BERT
TEXTE PAR LE R. P. PIOLET ET CH. NOUFFLARD.

LIBRAIRIE DE PARIS FIRMIN-DIDOT ET CIE 56 RUE JACOB
LIBRAIRIE MARITIME ET COLONIALE AUG. CHALLAMEL 17 RUE JACOB PARIS.

COLLECTION COURTELLEMONT

CET OUVRAGE

Dédié à la mémoire de M. FÉLIX FAURE

Président de la République

QUI L'AVAIT PRIS SOUS SON HAUT PATRONAGE

Honoré de l'appui de :

MM. Le Prince D'ARENBERG, président du Comité de l'Afrique française; DELCASSÉ, ancien ministre des Colonies; ÉTIENNE, ancien sous-secrétaire d'État aux Colonies, député d'Oran; le général GALLIENI, gouverneur général de Madagascar; GRANDIDIER, membre de l'Académie des Sciences; DOUMER, gouverneur général de l'Indo-Chine; LE MYRE DE VILERS, ancien gouverneur, BONVALOT, directeur du Comité Dupleix; CHAILLEY-BERT, secrétaire général de l'Union coloniale française; GAUTHIOT, secrétaire général de la Société de Géographie commerciale de Paris,

A été publié sous la direction de M. GERVAIS COURTELLEMONT.

UTILITÉ ET BUT DU PRÉSENT OUVRAGE

La France coloniale en 1900

CE QU'IL Y A DE NOUVEAU DANS NOTRE EMPIRE COLONIAL

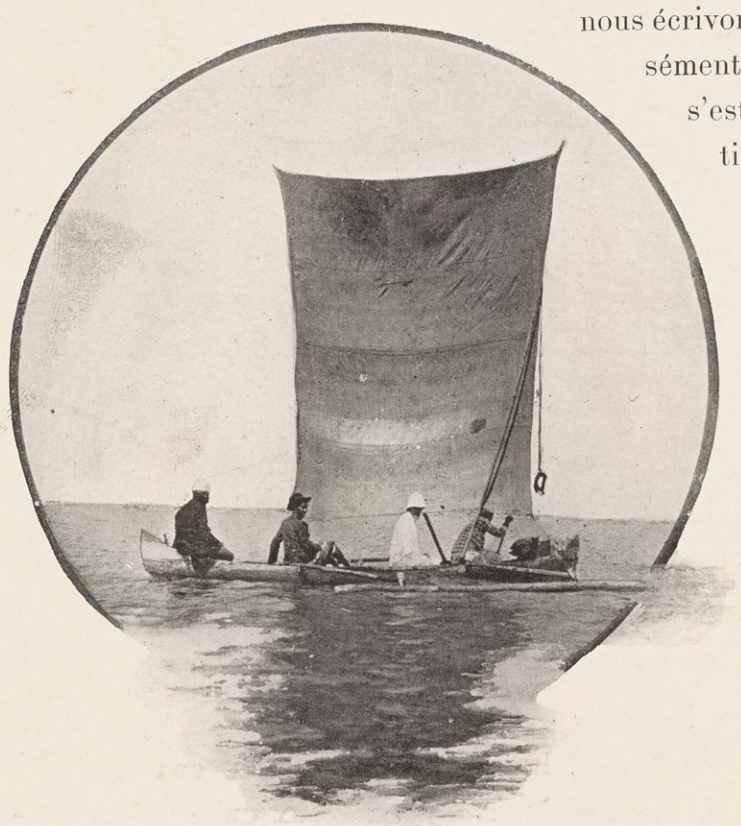
ET DANS NOTRE POLITIQUE COLONIALE

Le fait le plus saillant de la politique de la France depuis trente ans est le développement de sa puissance coloniale. Nul parmi ceux qui ont suivi de près cette politique ne contredira notre affirmation. Mais il ne serait pas impossible que le grand public ne l'accueillît pas sans étonnement.

Sans doute, ce public n'ignore pas qu'aujourd'hui la France a une politique coloniale et possède un empire colonial; mais se rend-il bien compte de tout ce qu'il y a de nouveau dans cette politique et dans cet empire? L'histoire, les documents officiels et jusqu'aux livres d'enseignement, ont dû contribuer à lui faire croire que politique coloniale et empire colonial ne sont en soi rien de bien neuf et ne font, sous leur forme actuelle, que continuer la tradition ininterrompue de notre pays. Nos Expositions universelles n'ont permis qu'imparfaitement de mesurer les progrès accomplis en si peu d'années. Entre l'empire colonial de 1878 et celui de 1889, entre celui de 1889 et celui de 1900, a surgi tout un monde : ce monde, il est vraisemblable que le grand public n'en a pas la notion nette. En dépit de tant de choses qui se sont passées depuis vingt ou vingt-cinq ans (1875-1880) : toute une politique nouvelle s'imposant à un vieux pays, tant d'entreprises tentées au loin, tant de pays rattachés au nôtre, ce grand public n'a pas encore aujourd'hui la pleine conscience de ce qu'est l'empire

colonial, de ce qu'il représente d'efforts et de ressources et de ce qu'il a forcément introduit de nouveau dans nos préoccupations et dans nos façons de penser et d'agir.

Et le but de la magnifique publication pour laquelle nous écrivons cette courte préface, est précisément de montrer à ce public ce qui s'est dégagé de nouveau en cette matière depuis vingt-cinq ans, et de placer devant ses yeux, sous une forme sensible et — les auteurs se le promettent — attrayante, le tableau *mis à jour* de cette Plus Grande France, fille de la France d'Europe, qui développe sa puissance et accroît son prestige, sans nuire à son unité ni interrompre ses traditions.



Une pirogue à balancier
Côtes de Madagascar.

I

L'ÉTENDUE DE L'EMPIRE

Dans ce récent empire colonial, un premier élément de nouveauté est l'étendue.

Cet empire aujourd'hui est immense : il ne tend à l'être que depuis vingt ans (1880).

Avant cette date, voici ce que nous possédions. D'abord quelques bribes de nos anciennes colonies que la paix de 1815 nous avait laissées : les Antilles : Guadeloupe et Martinique, la Réunion, les Établissements de l'Inde, les Comptoirs de la côte occidentale d'Afrique (Sénégal) et l'île de Cayenne avec le rivage opposé de la Guyane; ensuite quelques possessions presque toutes plus importantes, conquises ou occupées depuis 1830 : l'Algérie, Tahiti, la Nouvelle-Calédonie, la Cochinchine. Et c'est tout. Parmi ces colonies, l'Algérie, le Sénégal, la Guyane sont ce qu'on peut appeler des colonies de « devenir ». Elles étaient destinées à grandir en pénétrant de la côte dans l'intérieur, et déjà la pénétration s'est faite pour les deux premières, qui se rejoignent par leur arrière-pays; mais, auparavant, nous n'y tenions solidement, outre le littoral, qu'une bande de terre plus ou moins étroite. La Cochinchine, avec le Cambodge, nous ouvrait des portes ou nous conférait des droits sur d'au-

tres parties de l'Indo-Chine; mais nous y restions confinés sur un domaine grand comme tel de nos anciennes provinces. Quant à la Réunion, à la Guadeloupe, à la Martinique, que les documents de la monarchie de Juillet et du Second Empire appellent nos « Grandes Colonies », elles n'ont, à elles trois, ni la population ni l'étendue du département de Seine-et-Oise. Nos établissements de l'Inde sont moins grands encore : il y a tel d'entre eux qui tiendrait dans la place de la Concorde. Voilà ce qu'était notre Empire colonial d'avant 1880; sauf une ou deux exceptions, quelques points sur la carte du monde, et, pour le reste, des espérances.

Aujourd'hui, les espérances sont devenues des réalités et les points, des espaces presque sans limites. En Asie, tout un royaume; en Afrique, tout un monde. A l'Algérie, nous avons joint (1881) la Tunisie; nous avons creusé le Sénégal jusqu'à Tombouctou (1878-1900); le long de la Côte occidentale, nous avons découpé quatre colonies (1878-1890) : Guinée française, Côte d'Ivoire, Dahomey, Congo, qui, avec leur arrière pays, et celui du Sénégal et de l'Algérie, nous donnent en Afrique 6 millions de kilomètres carrés. Madagascar, autre conquête, est plus grande que la France; l'Indo-Chine s'est augmentée de trois provinces : Tonkin, Annam (1885) et Laos (1869-1895), plus riches et beaucoup plus vastes que les anciennes. En Chine, enfin, nous avons ou pris pied ou marqué notre sphère d'influence sur divers points. C'est là un domaine au total de 8 millions de kilomètres carrés, 15 fois la France continentale. Avant 1875-1880, il n'était que d'un million de kilomètres.

D'un pareil empire, on ne peut prétendre qu'il ne soit que le développement régulier et prévu des parcelles de jadis. C'est une création de toutes pièces. C'est le fruit d'une politique entièrement nouvelle; c'est le don propre fait à la France par la troisième République.

Cette extension de notre empire colonial a eu des conséquences logiques.

Dans nos Antilles, à la Réunion, aux Indes, déjà trop peuplées, il ne pouvait, depuis longtemps, être question d'envoyer des colons : ces vieux pays vivaient sur leur fonds ancien d'habitants, sinon de capitaux. L'Algérie, qui n'est, dans ses meilleures parties, qu'une continuation, par le sol et le climat, de notre Provence, et n'offre pas les chances de fortune rapide des régions tropicales, ne sollicitait pas fortement l'émigration et, en fait, n'attira les colons que le jour où le phylloxéra ravagea notre Midi. Mais lorsque nous eûmes conquis cette Indo-Chine et cette Afrique Occidentale qui ouvrent au commerce et à l'agriculture de si belles perspectives, hommes et capitaux se disposèrent aussitôt à émigrer et à y chercher des profits que notre vieux continent ne peut plus promettre : ce fut pour la politique coloniale une impulsion soudaine.

Ce n'est pas tout. En faisant le dénombrement et la comparaison de nos richesses coloniales anciennes et nouvelles, on ne pouvait manquer d'être frappé — et on le fut — de leur évidente disproportion; et tout naturellement cette disproportion constatée réagit sur l'opinion et sur le gouvernement. Quand on lit l'histoire des quatre-vingts dernières années, on s'étonne que la France ait pu accorder tant d'importance et donner tant de ses préoccupations à des colonies moins grandes qu'un arrondissement. Aujourd'hui, chacune de nos colonies, anciennes et nouvelles, est mise au plan que lui assignent son étendue, sa richesse et ses chances d'avenir.

Cela a dès aujourd'hui une influence marquée sur l'administration des colonies. Cela en aura une plus grande encore sur leurs institutions, le jour où les pouvoirs publics aborderont la grosse question des Institutions coloniales.

II

LA POPULATION INDIGÈNE DE L'EMPIRE.

L'étendue de notre nouvel empire est un facteur nouveau bien important dans la politique coloniale; un autre, plus important encore, est la population indigène qui peuple cet empire.

Ces nouvelles, ces immenses possessions (1) renferment une population, qui certes est loin d'être proportionnée à leur étendue, mais qui ne laisse pas encore que d'être considérable. Autant qu'on peut savoir, car il n'a pas été jusqu'ici fait de recensement digne de confiance, l'Afrique occidentale doit compter au total quelque 12 millions d'habitants; Madagascar 4 millions, l'Indo-Chine environ de 15 à

(1) Possessions est le seul nom qui leur convienne. La *colonie* est peuplée surtout d'habitants venus de la métropole; la *possession* est peuplée surtout d'indigènes.

20 millions. En regard de ces masses, la Guadeloupe compte 170.000 habitants, la Martinique 180.000, la Réunion 173.000.

Voilà déjà une bien grosse différence de nos nouvelles colonies aux anciennes. En voici une plus grosse encore.

Ces chiffres de 12, de 15, ou de 20 millions et, en prenant le total, de 40 à 50 millions d'habitants, ne suffisent pas en soi à rendre compte de toute l'importance du facteur nouveau introduit dans les affaires coloniales par ces colonies nouvelles. Les 173.000 habitants de la Réunion, les 180.000 de la Martinique, les 170.000 de la Guadeloupe, tous : blancs, noirs ou mulâtres, sont, pour des causes inutiles à redire, citoyens français. A Madagascar, au contraire, en Indo-Chine et en Afrique, du moins dans les parties conquises depuis 1880, les Français seuls sont citoyens. Quant aux hommes de couleur, ils sont, sauf exceptions, simples sujets de la France.

Bananiers. — Côte Est de Madagascar.

D'où vient cette différence ? d'un fait nouveau : l'énorme écart, dans ces possessions nouvelles, entre le nombre des Français et celui des indigènes. En Indo-Chine, par exemple, mettant à part la Cochinchine, il y a de 13 à 18 millions de Tonkinois et d'Annamites et seulement 5.000 Français ; à Madagascar, en face de 5 ou 6.000 Français, il y a 4 millions d'indigènes. La présence, sur le même sol, d'une immense majorité d'indigènes en face d'une minorité européenne minuscule, a posé devant nous un problème nouveau.

Problème nouveau est trop dire. Le problème s'était déjà posé devant nous en Algérie et en Cochinchine. L'Algérie, vers 1870, comprenait 3 millions d'indigènes et 106.000 Européens non naturalisés en face de 112.000 Français. La Cochinchine, vers 1880, comptait, sur 1.800.000 habitants, 1.600 ou 1.700 Français. Cette disproportion des deux groupes n'avait pas alors, autant qu'il eût fallu, éveillé notre attention ni influencé les institutions que nous avions données à ces possessions. Sans

doute nous nous étions bien gardés, comme nous l'eussions assurément fait en 1789, sous l'empire des idées de la Révolution, de conférer la qualité de citoyens aux Arabes et aux Kabyles ou aux Cochinchinois. Mais, tout de même, nous n'avions pas eu conscience du gros problème que comporte l'existence simultanée dans un même pays de races si différentes par le nombre et par la civilisation, et nous n'avions pas craint d'attribuer à ces colonies de domination : Algérie, Cochinchine, Sénégal, comme nous l'eussions fait pour des colonies de peuplement, habitées uniquement par des Français, des conseils généraux ou coloniaux et des représentants au Parlement métropolitain, nommés par des électeurs plus ou moins nombreux et plus ou moins multicolores; conseils et députés dont ç'aurait dû être la charge de défendre les intérêts de la masse de la population, mais qui, en fait, et par la force des choses, ne défendaient les intérêts que de la minorité de citoyens, de couleurs diverses, qui les avait nommés.

C'était là, c'est là une conception déraisonnable et dangereuse. Aucune des grandes puissances coloniales ne l'a admise. L'Espagne, qui l'a appliquée comme nous, a perdu ses colonies. En France, les meilleurs esprits s'en inquiètent. A l'heure où nous écrivons, la législation sur ce point n'est pas encore modifiée. Mais l'opinion l'est certainement. L'Indo-Chine, conquise et organisée après la Cochinchine, n'a pas reçu comme elle et ne recevra pas le droit d'élire un conseil colonial et des députés; l'Afrique Occidentale, organisée bien après le Sénégal, n'a non plus ni députés ni conseils généraux. Et l'opinion se demande pourquoi, ces possessions nouvelles n'ayant ni conseils élus ni députés, les anciennes en ont encore.

Et voilà encore un problème tout à fait nouveau qui appararaît dans la politique et l'administration coloniales : conséquence de la présence dans nos nouvelles colonies d'une nombreuse population indigène, dont les intérêts de tous genres n'ont pas été et ne pourront pas, de longtemps, être mis en harmonie avec ceux des colons de civilisation occidentale.

III

LE CLIMAT TROPICAL DE L'EMPIRE.

Et ce n'est pas tout. D'autres conséquences, bien autrement importantes, vont apparaître, si l'on réfléchit que toutes ces récentes possessions sont situées sous les Tropiques ou entre les Tropiques. La présence d'une nombreuse population indigène dans les parties nouvelles de notre empire colonial prend alors une importance décisive. Ce n'est plus seulement un changement dans la politique et l'administration : c'est toute une révolution dans les affaires coloniales.

Voici la question qui se pose. Depuis quatre-vingts ans, la France ne sait plus

ce que c'est que l'émigration aux colonies : va-t-elle le rapprendre avec notre nouvel empire colonial ?

Le Français d'aujourd'hui n'émigre guère. Les statistiques officielles accusent, pour les vingt dernières années, une émigration moyenne de 5 à 6.000 personnes. Ce chiffre est inférieur à la réalité : il est sorti de France, non pas seulement en 1889, mais durant plusieurs années, 25 à 30.000 personnes ; seulement l'administration ne les voyait pas sortir : parce qu'elles prenaient les unes, la route de terre qui n'est pas soumise aux recensements officiels, les autres, des chemins secrets, ayant pour se dissimuler des motifs parfois peu avouables. Mais qu'il y en ait eu 5.000 ou 30.000, peu importe : le fait à retenir est que, d'entre ces émigrants, bien peu se rendaient dans nos colonies. La République Argentine, les États-Unis, l'Uruguay, l'Égypte, etc., en prenaient le meilleur lot et le plus important ; nos colonies, l'Algérie surtout, se partageaient le reste. C'était peu.

Pourquoi ce mépris de nos colonies et cette préférence pour les pays étrangers ? Pour bien des causes. J'en dirai deux entre autres (1).

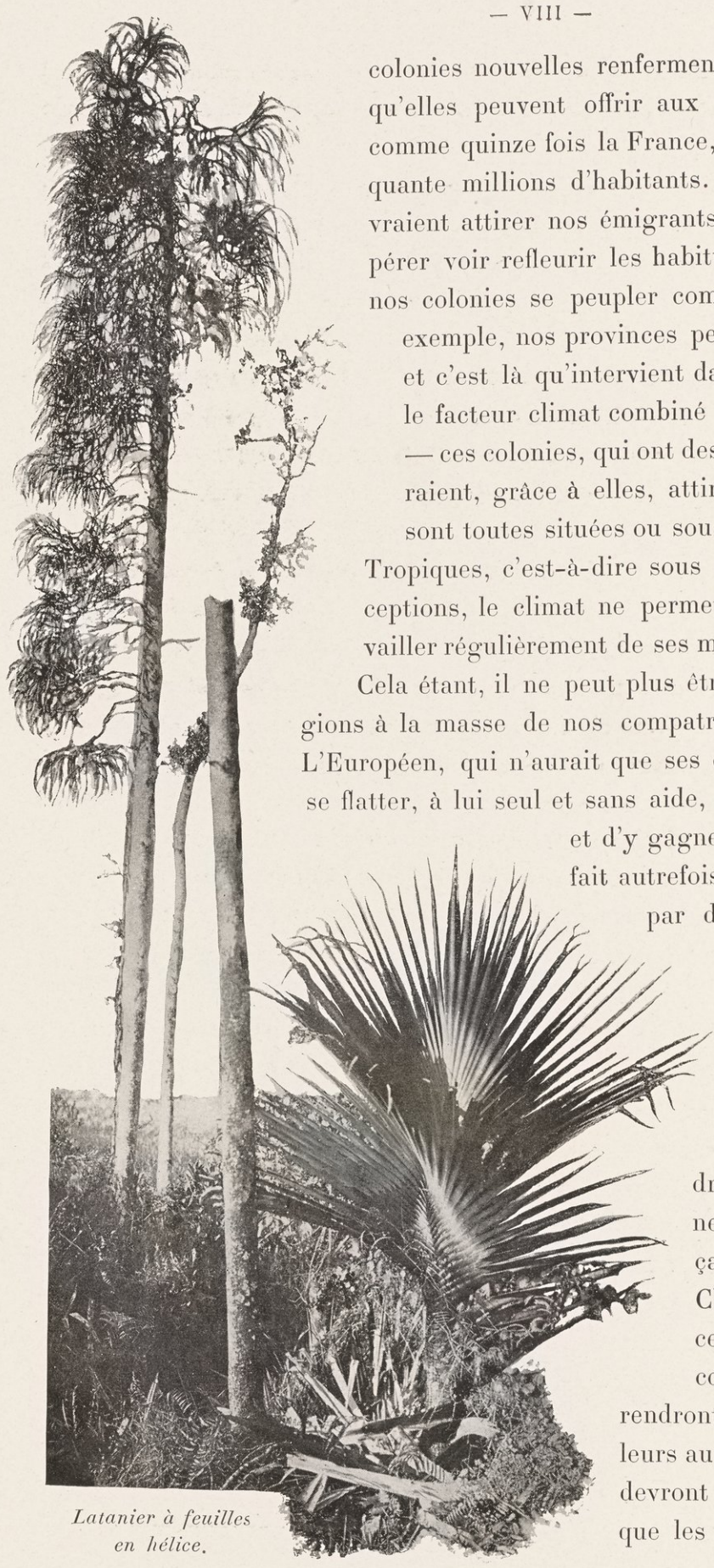
D'abord, nos colonies ne prenaient aucun soin de se faire connaître des futurs émigrants : ni privilèges offerts, ni prospectus répandus, ni agences organisées. Et cela suffit à expliquer l'habitude prise chez nous d'émigrer aux pays qui allèchent et séduisent par d'habiles réclames et par des avantages spécieusement présentés. Mais le second motif était d'un caractère encore plus décisif. Nos colonies, celles d'autrefois, celles d'avant la période 1875-1880, n'avaient, pour la plupart, pas de terres à offrir aux immigrants. Presque toutes, même l'Algérie contrairement à l'opinion commune, elles étaient déjà très peuplées ou d'Européens ou d'indigènes. Pour ces deux raisons, le Français, qui émigrait peu, n'émigrait, pour ainsi dire, pas dans ses colonies.

Avec les colonies nouvelles les choses vont-elles changer ?

Elles pourraient changer : nos

(1) Une troisième, plus importante encore, à savoir les avantages concédés par la loi militaire aux jeunes Français qui préfèrent l'étranger (hors d'Europe) à nos colonies, n'opère que depuis 1889.

Pandanus. Côte Est de Madagascar.



Latanier à feuilles en hélice.

colonies nouvelles renferment de vastes espaces de terre qu'elles peuvent offrir aux colons; grandes peut-être comme quinze fois la France, elles ne comptent que cinquante millions d'habitants. Elles peuvent donc et devraient attirer nos émigrants. Et déjà l'on pourrait espérer voir refleurir les habitudes de l'ancien régime et nos colonies se peupler comme se sont peuplées, par exemple, nos provinces perdues du Canada. Mais — et c'est là qu'intervient dans nos colonies nouvelles, le facteur climat combiné avec le facteur population — ces colonies, qui ont des terres disponibles et pourraient, grâce à elles, attirer les colons par millions, sont toutes situées ou sous les Tropiques ou entre les Tropiques, c'est-à-dire sous des latitudes où, sauf exceptions, le climat ne permet pas à l'Européen de travailler régulièrement de ses mains.

Cela étant, il ne peut plus être question d'ouvrir ces régions à la masse de nos compatriotes en quête de travail. L'Européen, qui n'aurait que ses deux bras, ne pourrait pas se flatter, à lui seul et sans aide, de s'y créer, une situation et d'y gagner une fortune. Ce qui s'est fait autrefois au Canada, le peuplement par des familles de race française de grands espaces jusqu'alors déserts, ne pourra pas se recommencer dans notre Afrique ou dans notre Asie. Nos possessions ne deviendront pas des colonies. Nous ne peuplerons pas de Français nombreux cette Indo-Chine, cette Côte Occidentale, ce Madagascar, récemment conquis. Les Français qui s'y rendront ne seront pas des travailleurs au sens habituel du mot; ils devront être, ils ne pourront être que les directeurs du travail d'au-

trui. Leur tâche, d'ailleurs, n'en sera pas pour cela plus légère. Dans la grande œuvre que sera la mise en valeur de notre empire colonial, ils auront à apporter pour leur écot l'argent et l'intelligence, les capitaux et les talents ; quant à l'effort musculaire, quant au travail, ils le demanderont aux populations indigènes qui, seules, de par une accommodation séculaire, sont aptes à travailler sous ces climats.

Ces constatations d'une vérité incontestable et qui, à l'exception de certaines parties plus élevées et plus fraîches, où, comme on dit, l'altitude rachète la latitude, s'appliquent à presque toutes nos nouvelles colonies, ces constatations appellent deux remarques également considérables du point de vue national et du point de vue humain.

Un prince de Nossi-Bé (costume des Arabes de Mascate).

Voici la première. Après ce que nous venons de dire, on pourrait craindre que la troisième République, en se lançant dans la politique coloniale, n'eût pas servi, comme elle l'espérait, les intérêts de la démocratie. Si, dans ces possessions nouvelles, peuvent seuls s'établir et prospérer les capitalistes et les savants, la démocratie laborieuse en sera presque fatalement écartée, et la République n'aura pas su faire ce qu'avait fait un Louis XIV, qui avait donné de lointains empires à défricher aux plus pauvres laboureurs de Normandie et de Bretagne.

Mais ce serait là une vue superficielle et inexacte. La démocratie n'est ni dupe ni victime de la politique coloniale du XIXe siècle ; elle y trouvera son compte quand l'heure viendra, et cette heure est prochaine. Sans doute la tâche première, celle qui s'impose d'abord, et qui consiste à créer d'importantes entreprises, en associant le capital et le savoir européens au travail indigène, cette tâche ne laisse pas grand place aux enfants de la démocratie laborieuse, encore toutefois que beaucoup de ces enfants puissent, dès la première heure, être appelés à y apporter leurs talents, comme les capitalistes, leur argent et les indigènes, leur travail. Mais c'est surtout dans la seconde période de la colonisation que la démocratie profitera de la politique coloniale.

Alors deux ordres de faits se produiront. Tout d'abord il aura été créé de grandes entreprises qui réclameront, à mesure qu'elles s'étendront, plus de collaborateurs : intendants, ingénieurs, mécaniciens, contremaîtres, fermiers, valets de culture, etc., et les chercheront surtout parmi les fils de la démocratie, laquelle, si elle est peu riche en argent, ne le cède en talents à aucune autre classe. Ensuite le grand

public, instruit à l'école des premiers colons, s'intéressera aux affaires coloniales, et s'y intéressera sous la seule forme qui puisse lui convenir, celle de sociétés anonymes, où l'épargne populaire prendra toute la part qu'elle voudra. Et ainsi, en se lançant et en persévérant dans la politique coloniale, la troisième République aura, comme elle pouvait l'espérer, et malgré les apparences présentes, ouvert des voies nouvelles à la démocratie.

C'est là la première des remarques signalées plus haut. La seconde est plus importante et plus curieuse encore.

Les Français, pour mettre en valeur ces magnifiques pays, ont, nous l'avons dit, un besoin impérieux de la collaboration des indigènes. Ils ne peuvent pas, comme nos aïeux au Canada, s'en fier à eux-mêmes du soin de fournir le travail musculaire. Ils doivent demander la main-d'œuvre à d'autres, mieux qu'eux habitués au climat.

Nos colons de l'Ancien Régime, eux aussi, ont, sur plus d'un point, connu cette nécessité. A Saint-Domingue et dans les autres Antilles, le climat leur interdisait à peu près de travailler de leurs mains, et il leur fallut tirer la main-d'œuvre d'ailleurs. Mais, en ce temps-là, on avait pour fournir des nègres aux possessions d'Amérique l'esclavage et l'Afrique. Aujourd'hui, l'esclavage n'existe plus, et l'Afrique, devenue colonie à son tour, ne pourrait plus céder aux autres colonies des travailleurs dont elle a elle-même le plus pressant besoin.

D'où donc tirer, pour chaque colonie, ces travailleurs indispensables? On peut chercher partout, recourir à tous les expédients, trouver même et adopter des mesures provisoires; il n'est d'autre solution durable que celle-ci : associer de façon permanente aux conceptions des blancs l'effort des populations indigènes. Ce sont les indigènes de chaque pays qui fourniront à la colonisation la main-d'œuvre dont elle a besoin, et eux seuls.

Et alors se pose devant le colon, devant chaque colon, devant les colonies, devant toutes les colonies, devant le gouvernement de la France, devant la nation une question de la plus haute portée pratique et morale : comment s'assurer le concours permanent des indigènes? On ne peut songer à les faire travailler de force : on ne soumet pas à ce régime des peuples entiers. Par quels procédés, par quelles mesures donc les amener à prêter aux colons européens une collaboration constante, sans laquelle la colonisation moderne ne peut réussir?

Depuis 1789, il ne s'est pas posé devant la France de problème plus considérable, ni de plus haut, ni de plus délicat, ni qui fasse plus directement appel aux qualités innées de ce noble pays, ni qui exige plus de volonté, plus de ténacité, plus de sens pratique et de valeur morale. Il ne s'agit plus ici d'imaginer des formules et d'inscrire sur les murs de nos cités : *Égalité, Fraternité*. Il faut avoir pénétré plus avant dans la vie. Il faut avoir déjà compris le sens profond et maîtrisé le mé-

canisme de l'association et de la solidarité. La colonisation moderne implique la coopération du capital et du talent, apport du colon européen, et du travail, apport de l'indigène. Cette coopération, elle l'exige durable et persévérante : aux colonies rien ne se fonde qu'avec le temps. Cette durée, cette persévérance, elle ne peut les fonder que sur la communauté des intérêts des deux parties. Cette communauté d'intérêts existe : il importe de la rendre manifeste aux yeux et à l'esprit de l'indigène. L'indigène ne sera convaincu de cette communauté d'intérêts, et disposé à la faire durer, que si, dans la répartition des profits de l'entreprise commune, il trouve une part sinon abondante, du moins équitable. Pour cela, comme, pour cette répartition, c'est sûrement l'Européen qui sera chargé de dresser les comptes et d'établir les parts, il faut que l'Européen se laisse guider uniquement par la justice et par la bienveillance. Juste et bon, il fait à l'indigène la bonne et juste part; moyennant quoi l'indigène, heureux des résultats de l'association, la maintient, la rend, d'année en année, plus assurée et plus fructueuse. Ses ressources, sans cesse croissantes, lui permettent d'accroître sans cesse sa famille; les cases se multiplient, les villages s'étendent ou se fondent, la population déborde (1); le nombre des travailleurs grandit avec la richesse créée et, dès lors, les colonies s'acheminent, d'un pas sûr, vers la prospérité. Le colon s'enrichit à mesure que s'enrichit l'indigène et, derrière eux, la métropole s'enrichit avec les colonies et par les colonies.

Toutefois ce tableau quasi-idyllique risque de n'être qu'une imagination, si l'on s'en fie au hasard du soin de le réaliser. Le colon, par définition, est ambitieux et impatient. Son but est de s'enrichir et de s'enrichir vite. A cause de cela, il aurait une tendance à ne laisser à ses associés indigènes qu'une part minime des profits, et à leur appliquer un peu rudement la prétendue loi d'airain des salaires. Peu lui importe qu'une exploitation trop rigoureuse de l'indigène rompe l'harmonie des intérêts, base essentielle des entreprises coloniales. Ce n'est pas à lui à songer au lendemain. Mais il y a quelqu'un dont c'est le devoir d'y songer : c'est la nation, c'est le gouvernement. Leur rôle, leur devoir est de faire durer l'association coloniale, de faire régner l'harmonie, de protéger l'indigène contre le colon et — condition tout aussi nécessaire — le colon contre l'indigène. Cela seul peut assurer le succès des colonies. Et, du même coup, voici le gouvernement et voici la nation dans l'obligation de veiller sur les colonies, de veiller sur leur présent et sur leur lendemain et, pour cela, de se donner, ce qu'ils n'ont pas eu jusqu'ici, une politique coloniale et une administration coloniale, c'est-à-dire un plan pour la conquête et pour l'organisation.

Fonder et suivre une politique coloniale constante et soucieuse des divers intérêts engagés, de leur harmonie et de leur durée; créer, recruter et entretenir une administration coloniale instruite de sa tâche, capable et désireuse de la remplir, voici

(1) La population de Java, de 3 millions en 1800, est de 25 millions en 1900.

encore un nouveau problème introduit dans nos questions coloniales, une nouvelle préoccupation imposée à nos gouvernants par la conquête du nouvel empire, problème et préoccupation qui étaient inconnus de nous avant cette période de 1875-1880.

IV

LA POLITIQUE COLONIALE. — L'ADMINISTRATION COLONIALE.

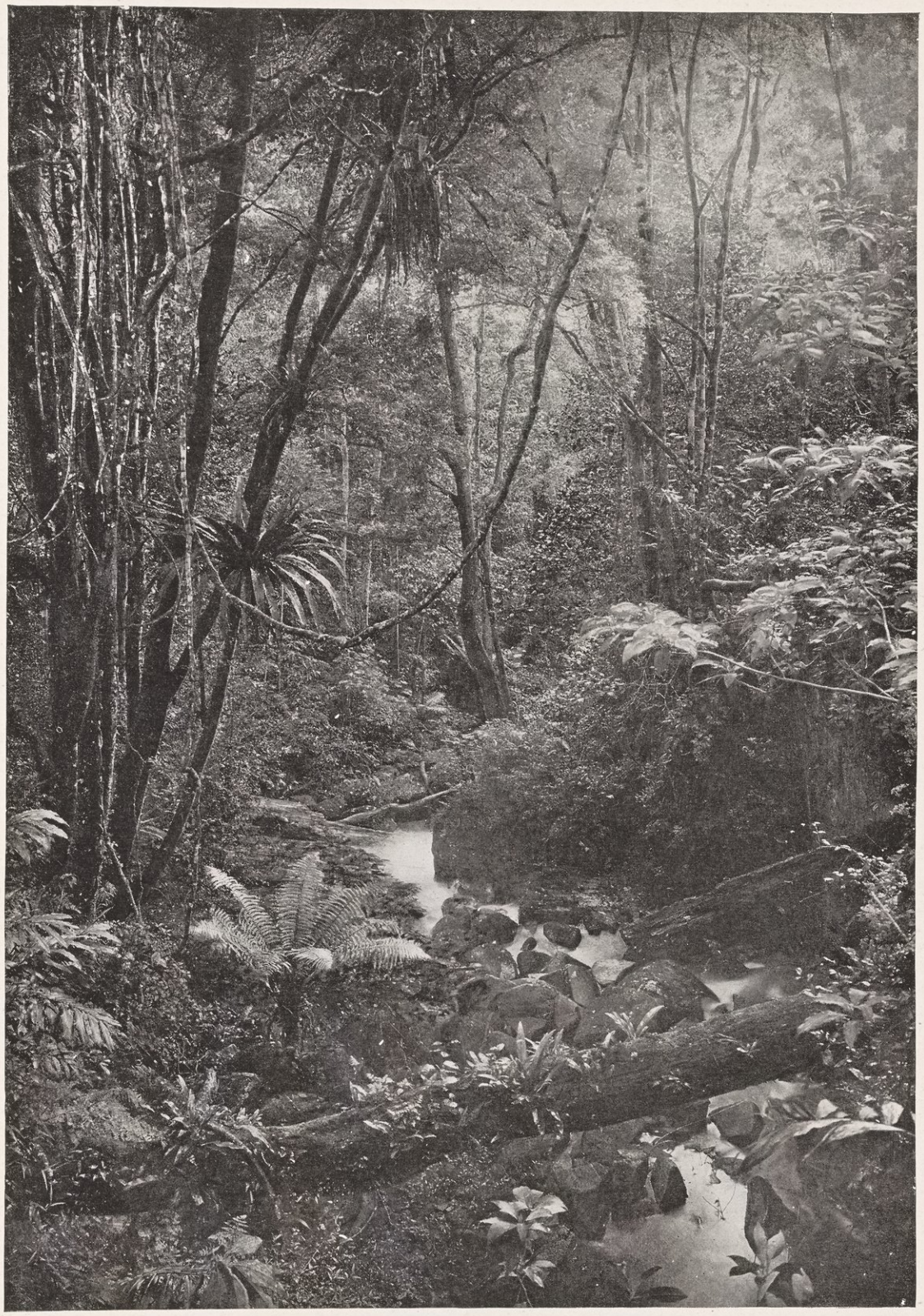
Que la France n'ait pas eu de politique coloniale avant 1875, c'est là une affirmation faite pour surprendre. L'histoire cependant est là pour la confirmer. Et si, à la rigueur, elle permettait de la discuter pour le temps de l'Ancien Régime, assurément elle n'aurait rien à y objecter pour le régime nouveau.

L'Ancien Régime avait une politique continentale : la suprématie de la France ou, tout au moins, l'équilibre des puissances en Europe. A cette politique tout était subordonné. C'est ce qui explique le traité d'Utrecht (1711) et le traité de Paris (1763). A ces deux époques, la France perdit, sans grand déchirement, les plus belles possessions qui furent jamais : c'est de ces possessions que sont faits quelques-uns des joyaux de la Couronne coloniale d'Angleterre. A partir de 1763, il n'y a plus en France de politique coloniale. Louis XV, même avec Choiseul, n'y prête qu'une attention médiocre; Louis XVI n'a que des velléités. La Révolution s'en occupe, mais n'y comprend rien, malgré tant de sages conseils, par exemple, d'un Moreau de Saint-Méry : le dogme de l'égalité la rendait sourde et aveugle. Bonaparte, puis Napoléon ne sut pas rétablir l'édifice colonial, et bientôt s'en désintéressa et le laissa crouler. 1815 nous retrouva plus pauvres en colonies peut-être qu'au temps d'Henri IV.

Il ne faudrait pas croire que la Restauration n'ait pas senti l'intérêt, pour un pays comme la France, d'avoir des colonies. Mais le temps n'était pas à la colonisation. Pour coloniser, il faut avoir le pays derrière soi, ou, en soi, une intense conviction. Le pays était froid et les convictions du gouvernement étaient tièdes. Il fallut le coup d'éventail du dey d'Alger pour décider l'expédition de 1830.

Quant à Louis-Philippe, il continua l'occupation, puis la conquête de l'Algérie, il s'en tint là : il n'aimait pas ce qui pouvait contrarier l'Angleterre. Les colonies, de son temps, étaient rattachées à la marine, et, quand la marine s'occupait de colonies, c'était moins pour coloniser que pour s'assurer des dépôts de charbon ou des points d'appui. Ce sont des préoccupations de ce genre qui nous valurent Tahiti.

L'empereur Napoléon III, qui eut cependant des vues très justes sur l'Algérie, était bien le continuateur de la tradition monarchique et napoléonienne : il ne regardait que l'Europe. Il continua la conquête de l'Algérie, parce que d'autres l'avaient



LA FORÊT DU MADILO.

commencée; il occupa la Cochinchine, par occasion et sans vues d'avenir; quand l'amiral La Grandière eut si heureusement mis la main sur les provinces cambodgiennes du Siam, lui les fit rendre sans difficulté et à première demande : Napoléon III, comme ses devanciers, n'avait pas de politique coloniale.

Une politique coloniale est une politique qui met les colonies au premier rang de ses préoccupations. L'Angleterre, depuis cinquante et surtout depuis vingt-cinq ans, a une politique coloniale; la Hollande en a une depuis trois cents ans. La France commence seulement a en avoir une. Cette politique n'est pas encore nettement accusée; le plan toutefois en apparaît depuis 1870 : elle est l'œuvre de quelques grands esprits de la 3e République : Gambetta, Jules Ferry, Paul Bert, Étienne; il faut savoir gré à certains monarchistes de marque, tels que Mgr Freppel, de l'avoir comprise et soutenue.

La politique coloniale ne consiste pas à prendre çà et là, à conquérir et à annexer sans suite et sans méthode, à prendre pour échanger ou même à prendre pour garder. Nos entreprises spasmodiques en Algérie, l'annexion occasionnelle de Tahiti, de la Nouvelle-Calédonie et de la Cochinchine ne constituent pas une politique coloniale.

Une politique coloniale sait où elle va : elle a un plan, elle concentre ses efforts, elle groupe ses conquêtes, elle les consolide, elle les organise; elle travaille non pas au jour le jour, mais pour l'avenir. Elle prévoit les convoitises et les jalousies; elle se tient en garde contre les prétentions possibles des rivaux, elle arme ses colonies, elle leur donne de quoi résister : d'avance, elle constitue des cadres d'officiers, des arsenaux de réparations et même de construction; elle lève et organise des milices indigènes; elle arme les côtes et défend les entrées des fleuves. Elle a des vues, des théories, une philosophie, un idéal. Elle songe aux colons et elle songe aux indigènes. Elle a une politique indigène, qui n'est ni l'assimilation, ni le refoulement, ni l'extermination. Surtout elle s'appuie sur des institutions qui donnent des garanties aux populations et sur une administration qui sert leurs intérêts.

Pas de pays qui dure et prospère sans institutions, ce que l'on appelle plus volontiers constitution. La constitution se trouve dans les mœurs ou dans les textes : peu importe, pourvu qu'elle soit. Les colonies, plus que les métropoles, ont besoin d'institutions, c'est-à-dire de garanties. Garanties pour les colons contre l'omnipotence ou l'inertie des bureaux, garanties pour les indigènes contre l'indifférence ou l'avidité des colons ou du gouvernement. Cette constitution, ces garanties, il n'y a qu'une politique coloniale qui en puisse procurer le bienfait. Et ce à quoi nous reconnaissons que la France de 1900 a — ce qu'elle n'avait pas autrefois, — une politique coloniale, c'est qu'aujourd'hui enfin, elle s'aperçoit que les colonies n'ont pas d'institutions, de charte, de constitution, appelez cela du nom que vous voudrez, c'est-à-dire, au fond, de garanties, et que les populations européennes et indigènes

y sont encore trop soumises, — ou plutôt exactement exposées — au régime du bon plaisir. Connaître le mal est l'acheminement au bien. C'est un progrès pour la France de savoir ce qui manque à ses colonies; ce progrès, il n'en était pas question avant les vingt-cinq années qui viennent de s'écouler.

De même, avant ce temps, il n'était pas question d'une administration coloniale. Certes, la France moderne a connu deux très belles administrations coloniales : celle de Cochinchine, au temps des amiraux, et celle du début des Bureaux arabes. On a perdu la première pour avoir voulu la démocratiser, car c'était une institution éminemment aristocratique; on a perdu la seconde, faute de l'avoir contrôlée. Après leur effondrement, la France pendant longtemps a ignoré ce qu'est une administration coloniale.

Une administration coloniale connaît les colonies et les aime, sait ce qui leur convient et entend le leur procurer. Une administration coloniale a ses traditions coloniales, ses mots d'ordre, ses secrets, ses légendes, ses héros, un esprit de corps. Elle se recrute par le procédé qu'on voudra, pourvu que ce procédé permette de s'assurer des qualités du candidat : un corps robuste, un esprit meublé, une conscience droite, un jugement sûr, une raison équilibrée et toutefois une âme accessible à l'enthousiasme et surtout pénétrée de la foi dans les colonies et de la nécessité pour la petite France d'Europe de s'appuyer désormais sur la Plus Grande France d'au delà les mers.

Une administration coloniale s'attache passionnément à la grandeur des colonies. Elle est composée d'hommes dont chacun sans doute songe à ses propres intérêts, mais qui, tous, songent aux intérêts dont ils ont charge. Une administration coloniale, plus qu'une administration métropolitaine, se rappelle sans cesse l'origine et le but du fonctionnarisme, qui est d'administrer la chose publique dans l'intérêt des particuliers; elle n'est ni le despote, ni le rival des colons, mais leur appui, leur conseil et leur auxiliaire. Elle ne les opprime, ni ne les entrave, ni même ne les gêne; elle les encourage, les assiste et les protège.

Que l'administration coloniale de la France de 1900 soit déjà tout cela, personne n'oserait le prétendre. Mais il y a en France une opinion pour soutenir qu'elle doit l'être; il y a parmi les administrateurs coloniaux une fraction qui entend qu'elle le devienne; enfin, il y a des hommes, soucieux de l'avenir, qui ont pris des mesures pour assurer le meilleur recrutement de cette administration.

Pour ces motifs — et encore que tout ne soit pas pour le mieux — on est fondé à dire que la France a aujourd'hui quelque chose qu'elle n'avait certes pas jusqu'ici : une politique coloniale avec un plan et de l'esprit de suite, et une administration coloniale, avec des talents et du bon vouloir. Ce sont là des facteurs bien importants et, on le voit, tout à fait nouveaux, conséquence et condition de l'empire colonial conquis durant les vingt ou vingt-cinq dernières années.

V

L'ESPRIT PUBLIC ET L'OPINION EN FRANCE.

Enfin, dernier facteur, plus important encore que tout le reste et, comme le reste, apparu seulement au cours de ces dernières années, la France qui a un empire colonial, une politique coloniale, et une administration coloniale, témoigne chaque jour, phénomène bien nouveau (lisez, par exemple, les *Exposés de situation* et le *Compte rendu* des Chambres sous Napoléon III) de son intérêt pour cet empire, cette politique et cette administration; elle le témoigne par l'organe de son gouvernement et par celui de l'opinion publique.

De cet intérêt que le gouvernement prend aux colonies, les preuves, depuis quelques années, abondent : création d'un Ministère spécial des colonies, sous le ministère de M. Casimir-Perier; abandon définitif de cette thèse, autrefois admise et appliquée, que les colonies sont, d'une part, créées pour le seul profit des habitants de la métropole et destinées, d'autre part, à servir d'asile au rebut de la population française; choix d'hommes considérables et la plupart recommandables pour les postes de gouverneurs généraux et de gouverneurs; volonté, clairement manifestée et déjà partiellement réalisée, d'assurer aux colonies l'outillage qui leur manquait; appui financier de la France donné ou offert et parfois imposé aux colonies pour l'exécution de leurs travaux publics les plus urgents; mesures prises et sans cesse perfectionnées pour recruter et former les fonctionnaires des colonies; vote récent d'une loi sur l'armée coloniale, etc., etc...

Voilà des preuves nombreuses et indiscutables

de l'intérêt que le gouvernement porte aux colonies. Les régimes qui ont précédé la 3e République n'ont rien vu de pareil. Et — j'appelle encore une fois l'attention sur ce point, — cette évolution est due à l'existence de ce vaste empire, don des vingt-cinq dernières années. On dit en physiologie que la fonction crée l'organe; cela est vrai aussi en politique. Le sens colonial semblait manquer à nos gouvernants : c'est une erreur; il ne leur manquait que des colonies. Dès qu'ils en ont eu, dignes par leur ampleur et leur complexité de l'attention et de la sollicitude de ses gouvernants, il s'est rencontré un gouvernement pour s'en inquiéter et s'en occuper.

La seule chose qui manque encore auprès du gouvernement, ce sont des institutions coloniales et un parti colonial. L'Angleterre, par exemple, a l'un et l'autre. Elle a dans son Parlement des hommes qui ont habité les colonies, qui les connaissent, qui les aiment et qui les défendent ou les assistent : voilà un parti colonial. Elle a, près du Ministre de l'Inde, un Conseil, appelé Conseil des Indes, composé d'hommes, hauts fonctionnaires ou riches particuliers, qui ont habité l'Inde pendant longtemps, y ont joué un rôle considérable, l'ont quittée depuis moins de dix années, et n'y ont plus d'intérêts personnels qui puissent influer sur leur opinion. Ce Conseil a mission de donner au Ministre de l'Inde, sur les plus importantes questions, son avis, que le Ministre ne peut dédaigner sans en dire formellement la raison. Voilà une institution coloniale.

Parti colonial, institutions coloniales, la France jusqu'ici n'a rien de cela. Ce n'est pas une institution coloniale que le Conseil supérieur des Colonies, qui comprend quelque 250 membres, dont les deux tiers sont entièrement étrangers aux colonies, et qui ne s'est pas, d'ailleurs, réuni depuis dix ans. Ce ne sont pas des institutions coloniales que ces conseils aux noms variés que le Ministre consulte sur ce qui lui convient et dont il ne suit que les avis qui lui plaisent.

Et ce n'est pas un parti colonial que ces deux ou trois cents députés inscrits au Groupe colonial, qui comprennent quelques députés des colonies, nécessairement partiaux dans presque toutes les affaires coloniales, et d'une foule de députés métropolitains dont, jusqu'ici, beaucoup encore sont ignorants des affaires coloniales, quand ils ne sont pas indifférents aux colonies elles-mêmes.

Parti colonial et institutions coloniales, la France n'a donc ni l'un ni l'autre. Mais elle ne peut manquer de les avoir un jour, et vraisemblablement un jour prochain; car, après le gouvernement, voici l'opinion publique qui s'intéresse aux choses coloniales.

C'est encore un phénomène absolument nouveau, dû à la possession de notre nouvel empire colonial. La politique coloniale, celle à qui nous devons cet empire, a débuté, on s'en souvient, parmi l'indifférence et a continué parmi l'hostilité de l'opinion publique. L'acquisition de la Tunisie, ce joyau, s'est accomplie sans même que le public y prît seulement garde; celle du Tonkin a valu à son auteur, Jules

Ferry, des injures et des malédictions et nous a coûté des hommes tels que Paul Bert. L'Afrique occidentale a été conquise à peu près en secret, avec des effectifs insuffisants, envoyés sous prétexte d'opérations de découvertes, de topographie ou de police, et parfois au moyen de fonds détournés de leur destination officielle.

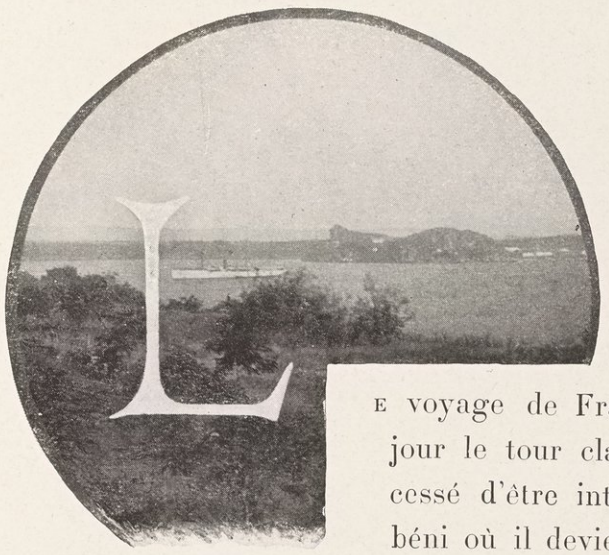
Tandis que les entreprises se poursuivaient sur deux continents, et que des hommes obstinés : Jules Ferry, Gambetta, Paul Bert, Barthélemy Saint-Hilaire, Étienne, etc., donnaient au pays, sans son aveu ou contre son gré, des mondes tout entiers, c'était une opinion largement répandue que cela ne servirait à rien, que la France n'est pas un pays colonisateur, que le Français n'émigre pas; que, la population française restant stationnaire, nous n'aurions pas de quoi peupler et exploiter nos nouveaux territoires; que nos capitaux sont trop timides pour s'aventurer dans de tels placements, qu'au surplus, un jour ou l'autre, ces territoires nous seraient enlevés par l'éternelle rivale, celle qui a toujours su gonfler son domaine des dépouilles d'autrui, et qu'il était dangereux, déraisonnable, et à tout le moins inutile de fonder des colonies dont le pays ne tirerait pas, ne saurait pas, ne voudrait pas tirer parti.

Et voici que, contrairement à toutes les prévisions, le pays s'est intéressé aux colonies. Voici que toutes les classes de la société y cherchent des carrières pour leurs enfants, des emplois pour leurs capitaux. Voici qu'après avoir fait appel, pour peupler ces colonies, à toutes les bonnes volontés, en fermant les yeux sur les recrues de qualité douteuse, il est possible, il est même nécessaire aujourd'hui de faire un choix parmi ceux qui se présentent et de repousser les éléments mauvais ou médiocres pour ne laisser passer que les bons. Voici que ces capitaux, si routiniers et si timorés, s'enhardissent jusqu'à la témérité et s'engagent dans des opérations où la part d'aléa est telle qu'il est temps de leur crier casse-cou. Voici que les générations grandissantes se préparent à coloniser, que les plus avancées, celles qui vont quitter l'école et n'ont encore qu'une idée confuse des colonies et de ce qu'on y peut faire, rêvent de colonisation comme leurs devancières rêvaient de chasse ou de guerre; et quant aux plus jeunes, voici que l'enseignement colonial s'offre à elles de toutes parts, depuis l'Université jusqu'à l'école primaire, à l'école et hors de l'école, par le livre à cinq sous et par l'ouvrage à cent francs.

Et c'est pour elles que tant de coloniaux compétents, tant d'hommes d'expérience, et d'autorité, ont entrepris la publication admirable dont ceci n'est que la préface. Préface sévère, raisonneuse et toutefois consolante, que plus d'un lecteur peut-être aura tournée le doigt distrait ou l'esprit inquiet, mais dont la forme un peu austère ne peut du moins que donner plus de saveur aux attrayantes études qu'on va lire.

Joseph Chailley-Bert.

MADAGASCAR



Rade de Diego-Suarez.

Diego-Suarez

et Tamatave

Le voyage de France à Madagascar remplacera peut-être un jour le tour classique de Suisse ou d'Italie, et alors il aura cessé d'être intéressant. Hâtons-nous de devancer ce moment béni où il deviendra l'apanage des agences Cook, afin d'y trouver encore un peu d'imprévu et de couleur locale...

Partis de Marseille, le 25 du mois de mai, nous voici, de grand matin, le 14 du mois suivant, en face de Diego-Suarez. Lentement, nous en franchissons la passe et subitement la rade se présente devant nous dans toute sa splendeur.

Et que sa vue est belle, avec les hauteurs qui l'environnent, abruptes et dénudées presque partout, boisées par endroits, vers le Sud; avec les quatre baies qui s'enfoncent à droite et à gauche, comme autant de ports magnifiques dans chacun desquels pourraient évoluer toutes les flottes du monde! Involontairement on songe à Brest ou à Rio-de-Janeiro....

Bientôt le vaisseau mouille à une assez forte distance d'Antsirana, le chef-lieu de la province, et tout le monde s'apprête à descendre.

Des créoles, des Anjouanais, nous sollicitent avec leurs baleinières et leurs canots. Cinquante centimes par homme et par colis, comme le portent les guides,

un franc au moins, comme nous aurons à payer en réalité, cela n'est pas trop cher et cela vaut mieux, pour des Européens, que les pirogues à balancier dont on devait se contenter autrefois.

Antsirana n'est guère qu'une bourgade, très jeune et déjà portant les apparences du déclin. Elle ne compte pas 2,000 habitants; les rues en sont bien tracées, mais pas encore bâties; les maisons, en bois et la plupart sans étage, sont au milieu de vastes emplacements où des arbres commencent à pousser; les monuments existeront plus tard....

Orchidées de Madagascar.

Créée en 1886, la petite ville eut cependant son moment de grandeur et d'ambition. Jusqu'en 1896, elle fut le chef-lieu d'une colonie distincte comprenant, outre le Nord de Madagascar, Nosy-Bé et Sainte-Marie. C'était le point d'appui de notre influence dans la grande Ile et le seul endroit où nous fussions les maîtres. Aussi on s'y portait de partout, de France, de Maurice, de Bourbon, pour des établissements industriels et pour des essais de colonisation, qui, du reste, ne réussirent pas; on y établissait en même temps, une garnison assez considérable; on commençait l'établissement de forts et l'on projetait d'immenses travaux pour arsenal, bassin de radoub, fortifications, etc.

Tout cela fut interrompu par notre prise de possession de Madagascar, et Diego-Suarez tomba en léthargie.

La vie va lui revenir, une vie surtout militaire, avec la reprise des anciens projets, pour en faire notre premier point d'attache et notre grand port militaire de l'océan Indien.

Cependant l'heure du départ approche. Rapidement retournons à bord et en route pour Tamatave où nous serons dans deux jours. Le paquebot est sorti de la rade et il vogue en plein Océan, à une certaine distance des côtes dont nous nous éloignons pendant la nuit.

Au jour, nous les longeons d'assez près pour en distinguer les divers accidents : caps, îlots embouchures des rivières, villages, mamelons, forêts. Puis, tout à coup, voilà Sainte-Marie, cette délicieuse miniature de la grande Ile, qui

lui ressemble, longue, étroite, orientée comme elle, à peu près comme ressemble au paquebot géant la maquette en petit qu'en fit faire le constructeur. L'image est frappante, et c'est à se demander si le divin Architecte qui a pétri les îles et les continents ne s'essaya pas sur Sainte-Marie, avant d'exécuter cette masse énorme qui a nom Madagascar.

La plus belle orchidée de Madagascar, originaire de Sainte-Marie.

La vue est, à ce moment, remarquablement belle. A droite, à quelques kilomètres, un immense amphithéâtre recouvert de verdure et dont les derniers gradins, qui sont gigantesques, se perdent et se fondent dans l'horizon; puis, devant nous, une pointe très avancée qui semble devoir nous barrer la route en se soudant à l'île Sainte-Marie, c'est la pointe à Larrée; dans l'ensemble, un pays qui paraît très accidenté, très montagneux, très boisé, ce qui est vrai, et très riche, ce qui est moins exact. A gauche, les collines de Sainte-Marie qui se montre, avec quelques hautes futaies et ses bouquets de manguiers, très jolie d'aspect, fraîche et riante.

Plus loin, le port d'Ambodifotra qui est un des meilleurs de la côte Est, et, à côté, Saint-Louis, la capitale de Sainte-Marie, une petite ville de 600 habitants, entourée de cocotiers et de manguiers.

Sainte-Marie appartient à la France depuis 1750, époque à laquelle elle nous fut donnée par la reine Bety. Nous en reprîmes possession, après l'avoir perdue pendant les guerres de l'Empire, au mois d'octobre 1821. Nous l'avons gardée depuis, sans cependant, il faut bien l'avouer, rien y faire de remarquable, au point de vue agricole, industriel et surtout moral.

Les *Sainte-Marie* sont très paresseux, très corrompus, et très ivrognes, capables de faire durer une orgie plusieurs jours de suite. Ils ont cependant une spécialité : ce sont d'excellents matelots, et volontiers ils prennent du service à bord de nos vaisseaux ou sur les boutres de la côte. Aussi, dans l'île, les hommes sont-ils notablement moins nombreux que les femmes.

L'île est très fiévreuse, plutôt malsaine. Rien à y signaler de particulier si ce n'est au Sud, à la pointe Blévec, dans l'île aux Nattes, la plus belle de toutes les orchidées de Madagascar.

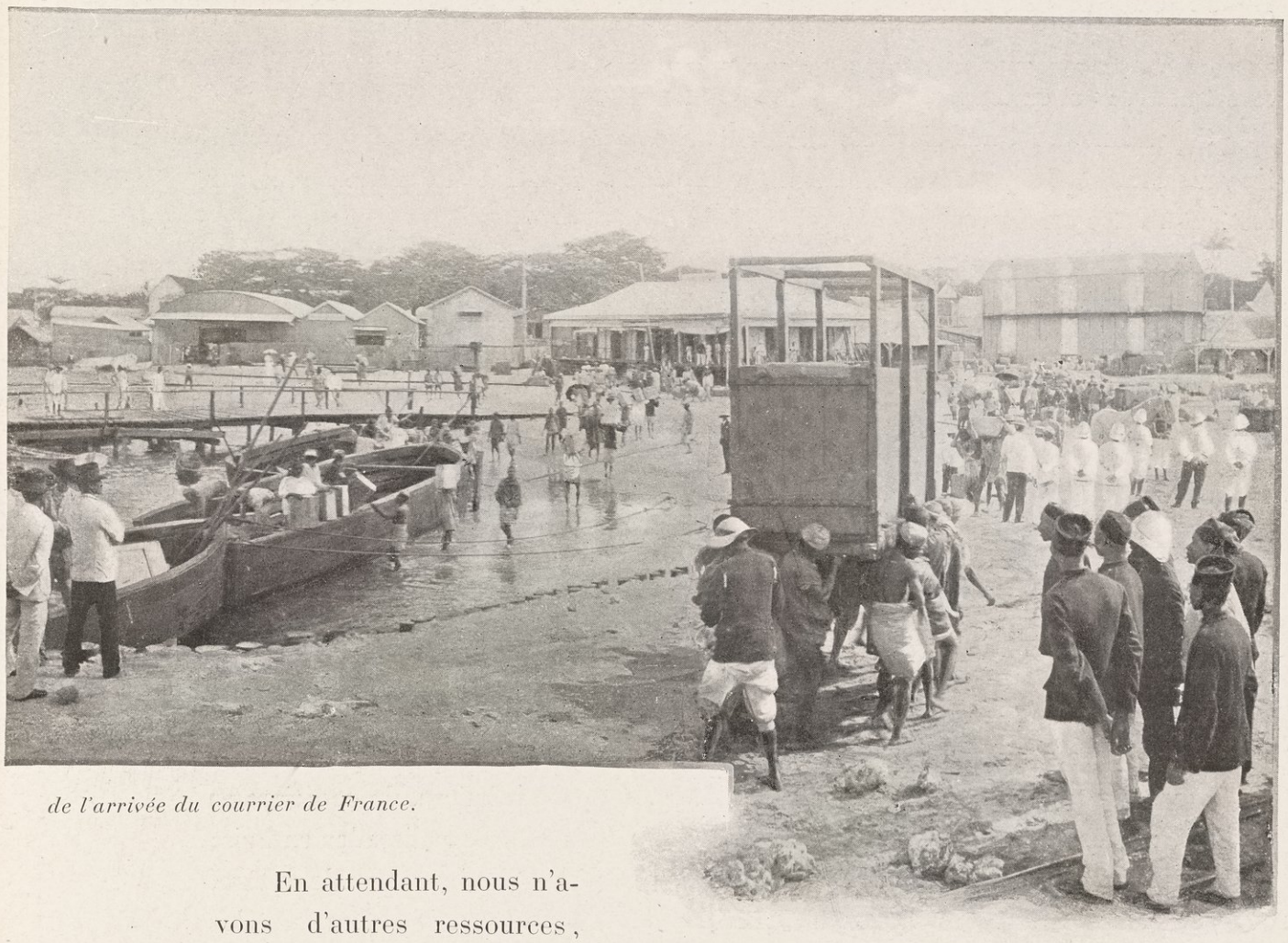
De Sainte-Marie à Tamatave la distance n'est pas longue, 155 kilomètres

Le port de Tamatave le jour

environ. Nous la franchirons pendant la nuit et, de grand matin, nous serons dans le premier port et la première ville maritime de Madagascar, nous serons à Tamatave.

Non pas qu'il soit merveilleux, le port de Tamatave. Ce n'est, au fond, qu'une rade foraine, avec deux mouillages : l'un, près de la ville, très médiocre et à quitter à la moindre menace de mauvais temps; l'autre, plus loin vers le Nord, assez sûr et avec un bon fond. C'est là que nous nous arrêtons, là que doivent mouiller tous les navires, pour peu que la mer soit mauvaise. Et encore ne seront-ils en sûreté que si la tempête n'est pas trop forte.

Cette rade, formée par deux récifs partant l'un du Nord, l'autre du Sud, et laissant entre eux une passe assez dangereuse où il n'est pas rare de voir des navires s'échouer et périr, ne saurait donc suffire à une ville comme Tamatave. Des travaux s'imposent, qu'il sera sage d'effectuer le plus tôt possible : deux feux placés à l'extrémité des deux caps devront en marquer l'entrée, un port devra être creusé entre le grand récif et la pointe Hastie, enfin il faudra achever le grand appontement en fer, qui, concédé à une compagnie privée, est déjà très avancé et rendra bientôt les plus grands services.



de l'arrivée du courrier de France.

En attendant, nous n'avons d'autres ressources, pour débarquer, que de recourir aux chalands qu'un remorqueur conduira à l'extrémité d'un petit appontement de 15 à 20 mètres. C'est primitif, mais cela vaut mieux que les anciennes pirogues retenues loin du rivage par la houle et le vent contraire; cela vaut mieux que les épaules des nègres auxquelles vous deviez vous confier jadis pour aborder sur le sable de la rive.

Nous débarquons. Tout Tamatave est là pour nous voir et apprendre des nouvelles : des Européens en assez grand nombre, administrateurs, officiers, soldats, marchands, journalistes — car il y a des journaux à Tamatave; — des créoles de Maurice ou de Bourbon, tous en habits blancs avec le casque colonial sur la tête et un épais parasol à la main; quelques femmes blanches aux traits tirés et fatigués; des commerçants indous, chinois ou hova, sans parasol, ceux-là, mais très affairés et très anxieux de recevoir en bon état les marchandises que les chalands ne cessent d'apporter et de jeter sur la chaussée; des porteurs en grand nombre à qui des voyageurs confient leurs bagages, à qui les négociants indiquent les caisses leur appartenant; des oisifs également et des badauds en lamba, toute une foule bigarrée, affairée, agitée, exubérante, qui crie, qui gesticule, qui se précipite,

qui parle petit nègre ou malgache ou français, qui vous assomme, vous étourdit, et dont cependant vous ne parvenez pas à détourner les yeux, tellement le spectacle en est nouveau et curieux.

Cependant des Français vous abordent, que peut-être vous n'avez jamais vus. Ils vous saluent, ils vous tendent la main, ils vous demandent des nouvelles, ils se mettent à votre service.

« Que fait-on en France ?

« De quoi s'occupe-t-on en ce moment ?

« Quel est l'événement du jour, la campagne de presse, le mouvement à la mode, la pièce en vogue, l'homme populaire, le succès de l'Exposition ? Quelles sont les nouvelles de la guerre sud-africaine ? des affaires d'Orient ? de celles de Chine ? etc., etc. »

Il faut répondre à tout et à tous, et redire les cancans de Paris, de Marseille, du bord, pendant que les caisses de marchandises s'amoncellent sur le sable, que les portefaix crient, que les vagues déferlent sur le sable et se retirent, laissant après elles un blanc ruban d'écume, que l'Océan mugit, dominant de sa voix merveilleuse et puissante ce bruissement de fourmis.

Vue d'ensemble, par exemple du débarcadère, Tamatave ressemble à un berceau de verdure, avec ses maisons en bois, qui n'ont qu'un étage et qui affectent les formes les plus variées, au milieu d'enclos plantés de palmiers, de cocotiers ou d'autres arbres luxuriants, émaillés de fleurs et environnés de palissades en bois; avec sa longue rue du Commerce, la principale, sinon l'unique grande artère, où se concentre tout le mouvement des affaires, le long de laquelle se trouvent les principaux établissements, la douane, l'église, le gouvernement, les consulats, les hôtels, le Louvre, les agences des grandes compagnies et que parcourt un Decauville singulièrement encombré en ce moment par des wagonnets chargés de marchandises et poussés par des Malgaches. Mais l'air est lourd et chargé d'humidité, et le soleil vous pèse sur les épaules comme un manteau de plomb; mais la lumière trop blanche est presque aveuglante; mais les rues non pavées sont couvertes d'un sable mouvant qui vous empêche d'avancer; mais la ville est mal entretenue, et tout cela fait contraste avec les richesses de la végétation, avec le vert des jardins, avec le brillant des corbeilles des parterres, ou des fleurs grimpantes, et il semble que l'on n'aimerait pas à vivre à Tamatave.

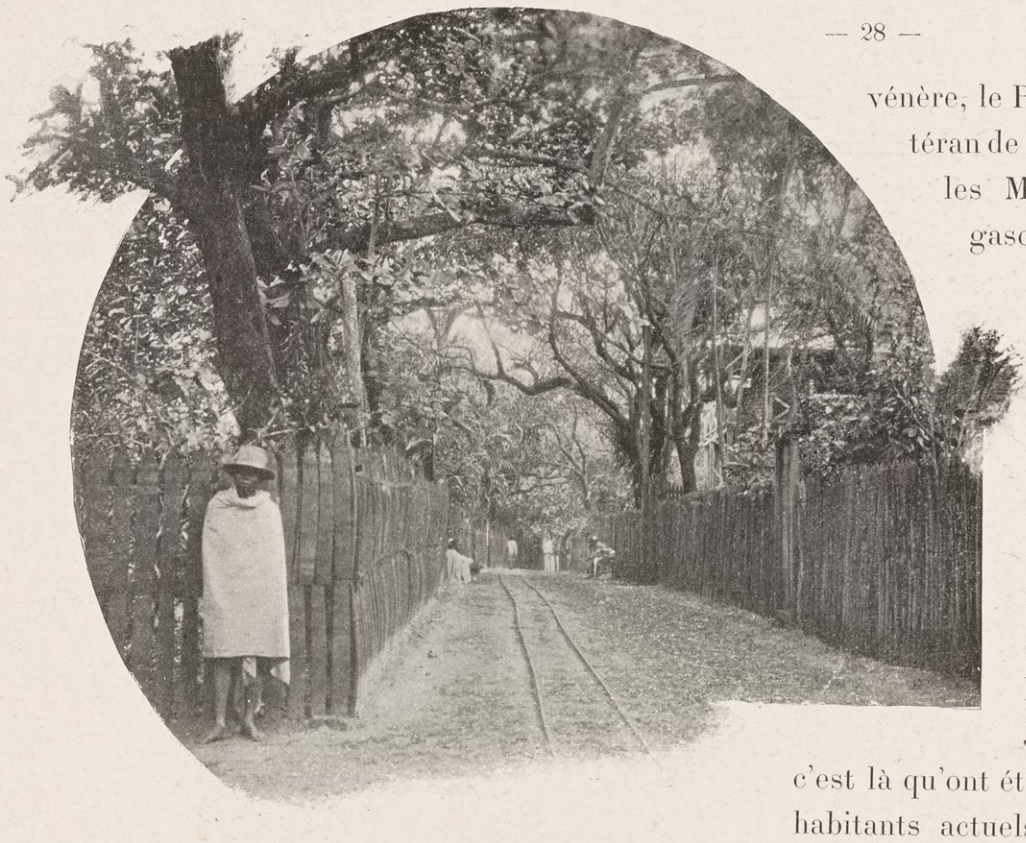
Il n'y a rien à voir, du reste, dans cette ville cosmopolite, rien au moins qui vous plaise complètement, ni le village de la Pointe, situé à l'extrémité de la bande de sable sur laquelle s'étend Tamatave, et qu'habitent les noirs de Bourbon, de Sainte-Marie et quelques Malgaches; ni la ville européenne proprement dite, qui se compose essentiellement de la rue du Commerce et de la rue de l'Amiral Pierre, reliées entre elles et avec d'autres rues parallèles par des ruelles transversales,

courtes, la plupart du temps, et insignifiantes; ni, un peu plus loin, la place de l'Ancien Zoma, et, au sud du ruisseau Ranonandriana, l'amoncellement de constructions hétéroclites où habitent les Indiens, très nombreux à Tamatave; ni, au nord du même ruisseau, la place de la nouvelle ville qui ne consiste encore qu'en terrains allotis et à vendre, sur lesquels commencent cependant à se montrer quel-

La première maison du colon.

ques maisons en bois; ni plus loin encore, au Nord-Ouest, et en dehors de la ville, le village malgache d'Antananambao, — la ville nouvelle, — assez important avec sa nombreuse population flottante composée surtout de porteurs, et très original avec ses boutiques encombrées et ses cabanes basses aux toits se rejoignant pardessus les ruelles; rien, si ce n'est peut-être l'église et les écoles, la promenade le long de la mer et le cimetière.

L'église n'est pas remarquable par son architecture. Construite tout entière en bois, elle est trop petite pour une population déjà nombreuse et qui n'est pas irréligieuse; mais elle est admirablement située entre la mer et la rue du Commerce, à peu près vers le centre de la rade; surtout elle est ancienne et indissolublement liée au développement de notre influence à Madagascar; enfin elle a eu le bonheur de posséder pour la desservir un homme essentiellement bon et que tout le monde



Rue de l'Amiral Pierre. — Tamatave.

vénère, le R. P. Lacomme, un vétéran de la première heure parmi les Missionnaires de Madagascar, que je suis heureux de saluer en passant.

A côté se trouvent la maison des Missionnaires et les écoles tenues, celle des garçons par les Frères des Écoles Chrétiennes et celle des filles par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Et c'est là qu'ont été élevés la plupart des habitants actuels de Tamatave, d'une éducation toute chrétienne et toute française.

La promenade s'étendait autrefois le long de la rade, du côté Nord. Mais voici qu'ayant voulu macadamiser les rues de Tamatave, on se mit dans ce but à extraire

Rue de Tamatave.

LA RUE DU COMMERCE. — TAMATAVE.

des blocs de corail de la pointe Hastie et on modifia ainsi le courant qui rapidement rongea le côté nord de la Pointe. Une partie de la promenade a déjà été emportée et l'on a dû protéger le reste par des fascines et par une ligne de futailles remplies de sable. Et cependant, combien cette promenade serait agréable, le soir, pour prendre le frais et respirer l'air du large ! combien elle serait belle également, rappelant ce que nos villes d'eaux, ou celles d'Irlande ou d'Angleterre, renferment de plus remarquable!

Rues de Tamatave. — Dans le sable.....

Le cimetière, jadis en dehors de la ville, vers l'extrémité Ouest, se trouve déjà environné d'habitations. Ce qui vous frappe d'abord, ce sont les longues lignes de croix noires qui marquent les tombes, hélas! si nombreuses, où reposent les victimes des deux guerres de 1883-1885 et de 1895. Ce ne furent point les balles malgaches qui les tuèrent, ces soldats de France, au moins le plus grand nombre d'entre eux, mais la fièvre et la dysenterie et l'inaction prolongée sur ce rivage malsain. Ils n'en sont pas moins des victimes de la discipline et du patriotisme, morts là-bas pour nous conquérir Madagascar, et c'est bien le moins que nous allions les saluer dans leur dernière demeure et, si nous sommes croyants, dire une

prière sur leur tombeau. A eux, et aux missionnaires qui reposent à leur côté, nous devons bien ce souvenir.

A 12 ou 15 kilomètres à l'Ouest, se trouve Farafate, cette forteresse hova que nous ne pûmes pas prendre en 1883-1885, et que nous dédaignâmes en 1895. Ce n'est guère qu'un marais infect aujourd'hui et un souvenir déjà lointain, tellement la grandeur passe vite...

Il pleut beaucoup et souvent à Tamatave, plus de 160 jours par an, et pendant toute la durée de l'année. Cela est vrai, du reste, pour toute la côte orientale, de plus en plus, à mesure qu'on s'éloigne des extrémités pour se rapprocher du centre. De telle sorte que la division classique de l'année, en saison sèche et en saison des pluies, n'existe que pour les hauts plateaux, pour le Nord et le Sud et pour la côte occidentale de Madagascar, nullement pour l'Est. La raison en est toute naturelle. Les vents soufflant généralement des régions chaudes de l'océan Indien arrivent chargés d'eau et, venant se briser contre les gradins successifs de la première chaîne côtière, s'y refroidissent et s'y condensent.

Et cela produit des orages épouvantables, de peu de durée ordinairement, mais dont personne ne peut avoir une idée s'il ne les a vus, ou s'il ne les a subis. Dans un ciel serein apparaissent tout à coup de gros nuages noirs qui grossissent à vue d'œil, se rapprochent, se rejoignent et vous enveloppent de toutes parts. L'air devient extrêmement lourd et l'atmosphère chargée d'électricité. Les éclairs se succèdent sans interruption et aussi les roulements de tonnerre. On dirait un gigantesque embrasement accompagné de décharges géantes. Puis, tout à coup le vent s'apaise, le calme se fait et la pluie tombe à torrents, à peu près comme si vous étiez au-dessous d'une cataracte. C'est inutile de vouloir vous abriter ou vous couvrir, si vous êtes dans la campagne. En un instant, tous vos habits sont traversés et vous grelotteriez de froid si l'eau qui ruisselle de partout sur vos épaules, sur votre dos, sur vos bras, sur vos jambes, n'était pas tiède. Laissez passer. Dans un quart d'heure, ce sera fini. Vous en serez quitte pour vous changer en rentrant et peut-être pour un accès de fièvre. Mais vous aurez vu un orage tropical.

De Tamatave à Andevoranto

La côte est suffisamment riche et fertile entre Tamatave et Andevoranto, et de très belle apparence; il n'y a plus de palétuviers, mais on y rencontre, par contre, au milieu de la brousse, des bouquets de filaos qui lui donnent un aspect particulier.

Puis, comme cette plaine est riante et d'agréable aspect, surtout quand on la

parcourt pour la première fois, avec l'Océan dont vous entendez la voix uniforme et puissante à côté de vous, derrière ce bouquet d'arbres, ou parfois à vos pieds; avec, sur votre droite, cette ligne de lagunes qui constituent autant de lacs transparents au delà desquels se dresse la montagne couverte de verdure; avec son sol mamelonné et ses riches bouquets d'arbres de toutes sortes dont quelques-uns sont de véritables fourrés; avec de belles échappées et de magnifiques points de vue, des monticules, des replis de terrain, une crête basse recouverte de bois, une vallée peu profonde où il semble qu'il y a un ruisseau, une prairie pleine de fraîcheur avec son sol garni d'une herbe basse et assez épaisse : une sorte de vaste parc anglais négligé!...

C'était vraiment jadis un véritable plaisir de parcourir cette belle plaine, tranquillement assis sur son filanzane, l'œil ravi par tout ce qu'on voyait et l'esprit émerveillé.

Aujourd'hui, tout devient plus commode et plus prosaïque.

C'est d'abord le chemin de fer, avec ses jolies voitures neuves et légères que l'on prend à Tamatave pour Ivondrono. Il n'est inauguré que depuis peu, mais il fonctionne régulièrement, sans s'être encore payé le luxe d'un accident, et puis il rapportera beaucoup à ses actionnaires, si toutefois les voyageurs ne lui manquent pas. Car l'on paie 8 francs pour un parcours de 12 kilomètres. Il n'est pas ultra-rapide, puisqu'il met 20 minutes pour faire ces 12 kilomètres, mais son parcours est si joli le long de l'Océan.

C'est ensuite le bateau, un joli petit vapeur à deux hélices et à faible tirant qui bientôt, quand le percement des Pangalanes sera fini, vous déposera à Mahatsara, au commencement de la route de Tananarive, ou à Aniverano, à la gare terminus du chemin de fer.

Gare de Tamatave.

Les Pangalanes; le canal en voie de percement à Tanifotsy.

On ne peut encore aller sans rompre charge que jusqu'aux deux tiers de la route de Tamatave à Andevoranto. On franchit alors les deux pangalana restant sur un decauville où circulent des voitures à mulets; on monte sur une nouvelle embarcation et on atteint ainsi Andevoranto.

C'est véritablement un beau travail que ce percement des Pangalanes, et il est appelé à rendre les plus grands services, non seulement entre Tamatave et Mahatsara, mais encore plus loin vers le Sud, quand on se décidera à l'y continuer. Ce sera un canal intérieur de 450 kilomètres de long, depuis Tamatave jusqu'à l'embouchure de la rivière de Matitanana, à une cinquantaine de kilomètres de Farafangana, c'est-à-dire sur toute la partie la plus riche et entre les points les plus importants de la côte. Grâce à lui, un cabotage actif pourra s'établir dans toute cette région, en dépit de la houle très pénible de l'océan Indien et des coups de vents très fréquents de ces parages, et l'on pourra pénétrer facilement auprès de villes importantes dont les barres de leurs fleuves rendaient jusqu'ici l'accès si dangereux. La dépense totale du travail a été évaluée à une douzaine de millions et la compagnie qui, à ce moment, achève le canal Tamatave-Andevoranto, a la concession éventuelle de son prolongement.

C'est un phénomène très curieux que l'existence de ce chapelet de lagunes longeant l'Océan au nord et au sud de Tamatave, depuis la pointe à Larrée, en face de Sainte-Marie, jusqu'au 22° 25′, c'est-à-dire sur toute la partie de la côte qui reçoit le choc du grand courant de l'océan Indien.

Assez étroites en certaines parties pour qu'une pirogue ait de la difficulté à y passer, larges ailleurs de 200 à 300 mètres, et formant des lacs qui ont plusieurs milles d'étendue, ces lagunes sont séparées de la mer, tantôt par une bande de sable de quelques mètres de largeur seulement, d'autres fois par une plaine mamelonnée et embroussaillée qui mesure plusieurs centaines de mètres ou même plusieurs kilomètres.

Elles sont distantes les unes des autres et ne communiquent pas entre elles

depuis leur extrémité nord jusqu'à Tamatave. Mais au-delà, vers le Sud, sur une longueur totale de 485 kilomètres, elles deviennent nombreuses et très rapprochées.

Végétation tropicale. — Route de Tamatave à Andevoranto.

Toutes ne sont pas navigables en tout temps. Quelques-unes, pendant la saison sèche, contiennent surtout de la vase et deviennent alors des foyers de fièvre. Les 21 isthmes qui les séparent — les *Ampanalana, que l'on enlève,* comme les appellent les Malgaches, qui les franchissent en traînant sur le sol leurs pirogues retirées préalablement de l'eau — atteindraient réunis 46 kilomètres de longueur, c'est-à-dire la onzième partie de la longueur totale; les uns n'ont que quelques centaines de mètres, les autres 2 ou 3 kilomètres; un seul, celui de Vorogontsy, au sud de Vatomandry, en a 8.

La formation de ces lagunes est d'explication facile.

Les rivières de la partie orientale de Madagascar sont, à une ou deux exceptions près, assez courtes, et, descendant de pentes très rapides, n'ont qu'un petit nombre d'affluents peu considérables : elles ne présentent donc qu'un faible débit pendant une grande partie de l'année. A la sortie des montagnes, elles viennent butter sur une plage étroite, contre le courant de l'océan Indien qui tend ainsi à ensabler leurs embouchures. Quand la masse d'eau est considérable, par exemple pendant les

crues, elles s'ouvrent un chenal à travers les sables. Mais, en dehors de là, cette passe momentanée se refermant très vite ou changeant de place, elles n'ont pas de débouché fixe et permanent ; elles prennent sur la plage une largeur et un développement qui trompent sur leur importance, et elles envoient, parallèlement au rivage, vers le Nord et vers le Sud, des bras qui, se réunissant parfois entre eux, forment les lagunes de la côte orientale.

Quand le percement des Pangalanes d'Ivondro à Andevoranto sera terminé, les bateaux ne feront que passer à Andevoranto et remonteront jusqu'à Mahatsara où commence la route de Tananarive. Plus tard, le chemin de fer aboutissant, non pas à Mahatsara, mais à Anivorano, les bateaux changeront d'itinéraire et se dirigeront vers ce point.

Cette région est donc appelée à se modifier en quelques années et il sera prudent de n'y entreprendre que du provisoire.

Nous voici à Andevoranto que nous visiterons sous la direction du plus aimable et du plus instruit des cicerone, le commandant Mondon son administrateur et le frère de l'explorateur bien connu de l'Abyssinie. Nous ne pouvons lui cacher notre étonnement et notre admiration à la vue de tous les changements qu'y a amenés notre occupation. Au lieu de l'unique et longue rue, bordée de part et d'autre de cases en bois repoussantes de saleté qui constituaient l'Andevoranto d'autrefois, nous nous trouvons dans une véritable petite ville, propre, coquette, entourée de jardins bien cultivés, avec des rues numérotées à l'américaine, en attendant des noms glorieux.

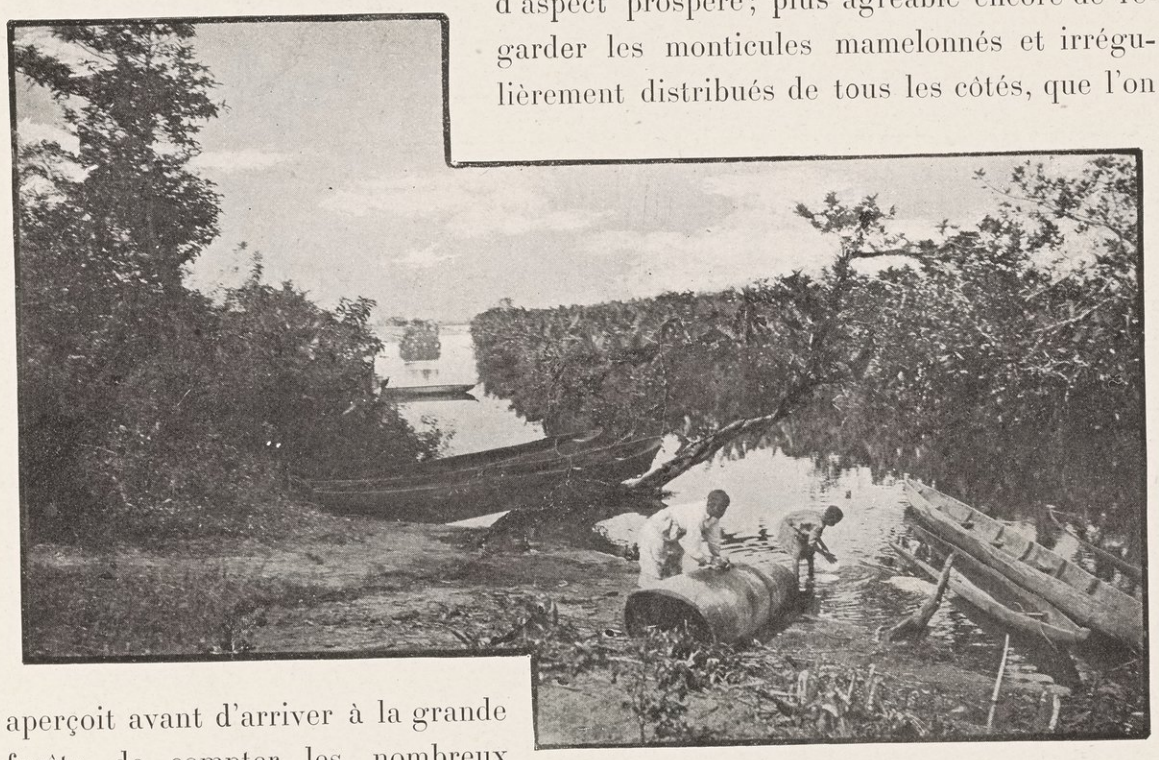
Tout n'y est pas parfait cependant et il reste encore du mal et du bien à en dire : de sa population très corrompue, très ivrogne, très paresseuse, et où les efforts d'aucune Mission, ni catholique, ni protestante, n'ont abouti à un résultat sérieux ; de son climat, rendu encore plus fiévreux par le voisinage des marais qui l'environnent, et qui cependant n'est pas aussi mauvais qu'on veut bien le dire, ni aussi chaud qu'on pourrait le croire, puisque le thermomètre n'y dépasse pas 34° aux mois les plus chauds de l'année, janvier, février et mars, et qu'il y descend souvent au-dessous de 20°, de mai à octobre et que, d'autre part, sauf la fièvre paludéenne, il n'y a ni endémie, ni épidémie. Quant à son avenir, s'il est encore très incertain et sujet à bien des vicissitudes, la fertilité des environs permet cependant de l'entrevoir avec confiance.

Pour aller à Mahatsara, le commandant Mondon met gracieusement à la disposition de tous les passagers sa flottille d'Andevoranto : une chaloupe à vapeur et un chaland. Les voyageurs prennent place sur la chaloupe, leurs porteurs indigènes et leurs domestiques sur le chaland que remorquera la chaloupe. Et, en avant ! Dans deux heures on sera à Mahatsara.

Ce n'est ni brillant ni très confortable, mais c'est mille fois mieux qu'autrefois,

et, — détail extraordinaire pour un service de l'administration française, — cela ne coûte rien.

Il serait très agréable de remonter l'Iaroka, ce fleuve étrange aux eaux noires et paresseuses, souvent encombrécs de plantes aquatiques, aux rives plantureuses en apparence, où l'on aperçoit çà et là de riches champs cultivés et des exploitations d'aspect prospère; plus agréable encore de regarder les monticules mamelonnés et irrégulièrement distribués de tous les côtés, que l'on aperçoit avant d'arriver à la grande forêt; de compter les nombreux cours d'eaux qui serpentent entre ces mamelons; de contempler la pervenche bleue de Madagascar, qui ne se trouve que dans cette zone, le *longoso* qui ressemble beaucoup à notre canna et encombre les chemins, le *fantaka* ou roseau malgache, dont on se sert pour les cloisons des maisons et qui, autrefois, était une divinité indigène, et surtout le *ravinala* ou arbre des voyageurs, le *raphia* et le *bambou*.



Ivondro.

Rien n'est beau en effet comme l'arbre des voyageurs aperçu ainsi de loin, ses grandes feuilles de plusieurs mètres de long disposées les unes à côté des autres en immenses éventails ajourés par le vent et se détachant sur un ciel d'une pureté parfaite, gravissant les pentes des vallées par petits groupes, le vent se jouant dans son feuillage. Il est très utile aussi, surtout pour son tronc, que le Malgache emploie dans ses constructions, et par les côtes de ses feuilles, dont il se sert pour le clayonnage et le plancher de ses cases.

Le raphia, qui présente assez la forme d'un énorme phénix, préfère les endroits humides et réussit surtout au fond des vallées. Il est utile par la fibre de ses feuilles que les indigènes effilent quand elles sont encore blanches et sor-

tant à peine du cœur de l'arbre. Très adroitement les femmes font une incision au milieu de chaque brin de feuille pour séparer la partie extérieure, seule utilisable, de la partie tendre qu'elles rejettent, et cette pellicule séchée à l'ombre forme ces liens que nos jardiniers et nos vignerons emploient pour attacher leurs plantes ou leurs vignes. On en exporte de grandes quantités tous les ans. Sur place, les indigènes s'en servent pour tisser leurs *rabanes*.

Enfin, à côté de ces deux palmiers se trouve le *bambou*, qui constitue de délicieux petits massifs, poussant d'abord droit comme un cierge, et courbant ensuite sa tête en une gracieuse parabole, comme s'il fléchissait sous son poids. On s'en sert de deux manières, ou bien en l'écrasant et en le tressant en forme de damier pour le revêtement extérieur des cases, ou bien pour porter les paquets.

Il serait beau de voir tout cela et de remonter jusqu'à l'Imerina, sur cette route si souvent décrite de Mahatsara à Tananarive. Mais puisque nous voulons surtout étudier Madagascar, mieux vaut pousser plus avant vers le Sud, jusqu'à Fort-Dauphin, pour de là revenir à la Capitale par Fianarantsoa.

La rue nº 3 à Andevoranto.

D'Andevoranto à Mananjary.

Andevoranto. — Embarcadère sur l'Iaroka.

Le service maritime de la côte orientale de Madagascar est à la fois très cher et insuffisamment organisé. Les paquebots des Chargeurs Réunis, venant du Cap, ne s'arrêtent qu'à Fort-Dauphin, Mananjary, Vatomandry et Tamatave. De plus, leurs escales n'ont rien de fixe et ils n'acceptent plus, depuis 1899, que des passagers de pont et de troisième classe.

La Compagnie Péninsulaire Havraise qui avait pris, pendant que d'autres sollicitaient de l'administration un contrat et une subvention, l'initiative de faire, sous sa seule responsabilité, un service régulier et mensuel sur toute la côte Est, et qui y avait envoyé dans ce dessein un de ses vaisseaux, *le Tafna*, y a renoncé.

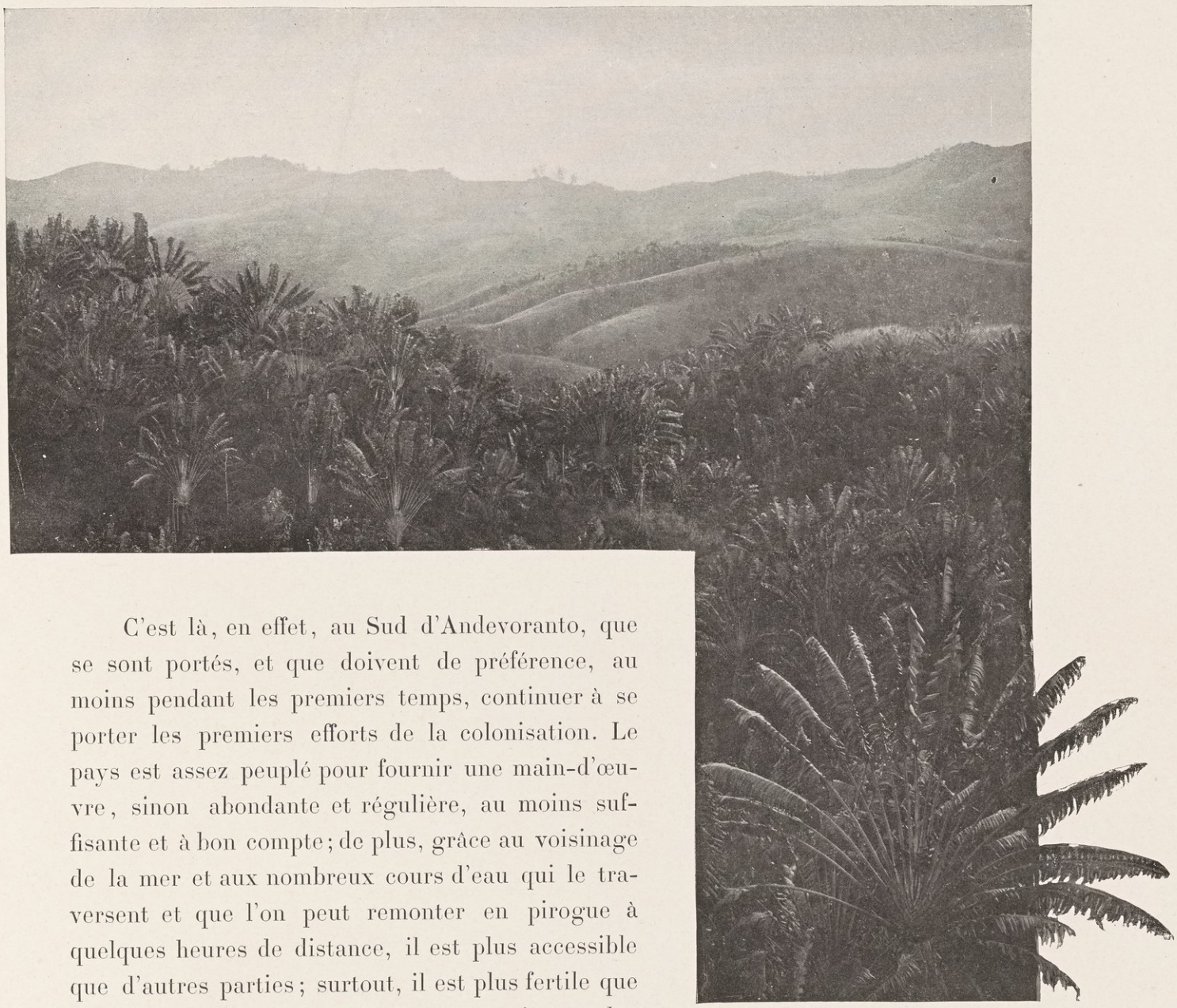
La Compagnie auxiliaire de colonisation de Madagascar l'a remplacé. Un bateau part le 15 de chaque mois de Diego-Suarez et arrive le 27 à Fort-Dauphin, après sept escales intermédiaires; il en repart le 20 pour rentrer à Diego-Suarez le 5 du mois suivant, après seulement quatre escales. Beaucoup de points de la côte sont donc négligés, qu'il serait cependant utile de desservir, et surtout le fret et les

frais de passage sont trop chers. (20 francs la tonne et 60 francs un billet de cabine de Diego à Vohemar ; 40 francs et 300 francs jusqu'à Fort-Dauphin).

En dehors de ces services, et de celui des paquebots anglais de la *Castle Line*, qui ne touchent plus qu'à Mananjary, Vatomandry et Tamatave, il n'y a sur toute la côte que des chalands et quelques voiliers très irréguliers et, en somme, peu pratiques. Rien, en effet, n'est dur et même dangereux comme ces parages de l'océan Indien, où la mer, si souvent démontée, n'est jamais sûre, où les barres qui ferment les embouchures des rivières sont extrêmement difficiles à franchir, où des coups de vents, des raz de marée, des cyclones parfois, peuvent si facilement vous surprendre. Aussi serait-il utile d'avoir au plus tôt, le long du rivage, en attendant que le canal des Pangalanes soit prolongé jusque vers Faranfaghana, ou qu'une voie ferrée, dont le parcours sera féerique, la longe du Nord au Sud, une route continue que des voitures puissent suivre, d'abord de Tamatave à Mananjary, puis, plus loin, jusque vers Diego-Suarez et vers Fort-Dauphin. Des travaux ont été faits, l'ancienne piste malgache a été en maints endroits rectifiée, débroussaillée, élargie, en particulier entre Andevoranto et Mananjary, une route carrossable a été créée par endroits, mais elle n'est pas encore continue et elle est coupée par trop de rivières que ne traverse aucun pont, pour qu'on puisse la parcourir autrement qu'en filanzane.

En attendant, rien n'est plus agréable que le voyage en paquebot le long de cette côte vraiment magnifique de végétation et d'aspect, avec sa plaine verdoyante et luxuriante ; avec ses montagnes boisées que domine à l'horizon un véritable chaos de sommets enchevêtrés et de pics géants ; avec ses rivières et ses lagunes ressemblant à autant de lacs tranquilles le long du rivage ; avec les torrents qui descendent des montagnes et que l'on aperçoit de temps en temps comme un ruban d'argent scintillant sous les rayons du soleil ; avec, au bord de chaque rivière, un village malgache que des habitations de blancs, plus brillantes et plus coquettes, refoulent souvent vers l'intérieur ; avec cette population hétéroclite de créoles, de Français, de Chinois, de Malgaches, de toutes les races et de toutes les couleurs, à qui l'éloignement donne du relief, que vous apercevez parfois au bout de votre lunette, que vous voyez agir, parler, s'agiter comme un monde de fourmis, au moyen du télescope autrement puissant de votre imagination. On désirerait pouvoir visiter chacune de ces villes, parcourir chacune de ces exploitations, remonter en pirogue chacune de ces rivières, sonder chacun de ces replis de terrain, où peut-être il n'y a rien, mais qui, de loin, vous paraissent si mystérieux ; étudier en détail tout ce qui a été tenté depuis vingt ans par nos compatriotes de Bourbon, par les créoles de Maurice, par quelques colons français de France, sur cette partie de la côte malgache, surtout dans les environs de Mahanoro, de Vatomandry et de Mananjary.

RAVENALA. — ARBRES DU VOYAGEUR.



La région des Ravenala.

C'est là, en effet, au Sud d'Andevoranto, que se sont portés, et que doivent de préférence, au moins pendant les premiers temps, continuer à se porter les premiers efforts de la colonisation. Le pays est assez peuplé pour fournir une main-d'œuvre, sinon abondante et régulière, au moins suffisante et à bon compte; de plus, grâce au voisinage de la mer et aux nombreux cours d'eau qui le traversent et que l'on peut remonter en pirogue à quelques heures de distance, il est plus accessible que d'autres parties; surtout, il est plus fertile que d'autres cantons et, quoique moins sain et plus chaud, suffisamment habitable.

Vatomandry a déjà une certaine importance. C'est là qu'aboutit la route la plus courte de Tananarive à la mer, là, par conséquent, que l'on débarque une grande partie des marchandises pour la Capitale, en fait, presque toutes les marchandises lourdes : vins, farines, etc. Aussi son mouvement commercial est-il considérable, de plus de un million en 1897, et de un million et demi en 1898. Vatomandry occupe donc, pour le trafic, le sixième rang parmi les ports de Madagascar, après Tamatave, Majunga, Diego-Suarez, Nosy-Be et Mananjary.

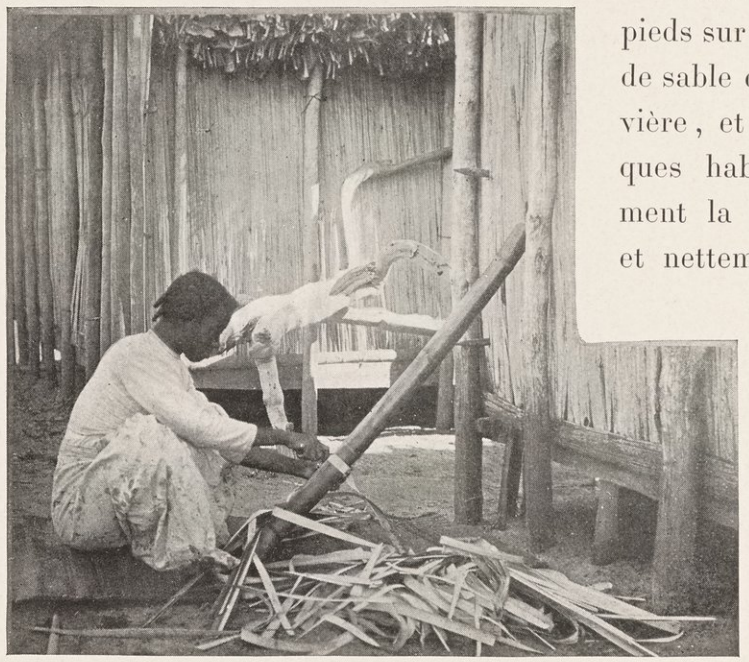
Mahanoro, qui est à 35 milles plus loin, n'a pas la même importance; c'est cependant un centre animé et relativement important de colonisation, en même temps

qu'un point de relâche pour les navires. Ce qui, plus tard, pourra lui donner de l'essor, c'est le voisinage du Mangoro, le plus grand des fleuves de la côte orientale de Madagascar.

Puis vient Mahela, autrefois plus connue qu'aujourd'hui, et qui restera surtout célèbre parce que c'est là que M. Jean Laborde fut jeté par la tempête en 1831 et recueilli par M. Delastelle; de là qu'il partit pour Tananarive où il devait bientôt acquérir la situation prépondérante et y exercer la souveraine influence que tout le monde connaît.

Mananjary est sans contredit la première ville de la côte Est, après Tamatave. Elle est le port de Fianarantsoa et du Betsileo, comme Tamatave est celui de Tananarive et de l'Imerina. Elle est le centre d'un mouvement commercial important et d'un mouvement de colonisation supérieur à tout ce qui a été entrepris ailleurs. Son climat n'est pas mauvais et sa population, surtout celle du Sud, est une des plus laborieuses de Madagascar. Autant de raisons sérieuses pour augurer en sa faveur d'un brillant avenir.

C'est de bonne heure que le paquebot arrive en vue de la ville. Nous mouillons en pleine rade, à une assez grande distance du rivage. Des chalands pontés viennent nous prendre, violemment agités par la houle du large, et bientôt par le mouvement de la barre qui ferme la rivière de Mananjary. La brise est très forte, et ce n'est pas sans une certaine appréhension, que l'on se sent ainsi vivement ballotté au-dessus de ces vagues désordonnées, qui vous donneraient, n'était la splendeur du ciel et de la lumière, l'illusion d'un orage.



Préparation du raphia.

Enfin nous voici en sûreté, les pieds sur la terre ferme, sur une bande de sable qui s'étend à gauche de la rivière, et où se trouvent d'abord quelques habitations européennes qui forment la ville Vazaha, puis plus loin et nettement séparé d'elle, le village indigène.

Ce n'est point là cependant que les traitants ont établi leurs magasins, mais à 15 milles au-delà, au village de Tsiatosika, où il y a beaucoup de vie et de mouvement, et qui pourrait bien devenir plus important que Mananjary

La région des raphias.

lui-même, avec laquelle le relie la rivière. Car il est placé au centre de la contrée, au milieu des entreprises de colonisation et en relation, par son fleuve, d'un côté, avec la mer par des embarcations d'un certain tonnage, et de l'autre, par de fortes pirogues remontant jusqu'à 60 kilomètres au delà, vers le cœur du pays.

Nous ne dirons rien ici du commerce de Mananjary qui commence cependant à être important, à peu près de 2 millions de francs. Mais, à cause des diverses entreprises agricoles qui se sont créées dans la région, peut-être le moment est-il arrivé de dire un mot de la colonisation à Madagascar.

Parmi les exploitations agricoles qui se succèdent le long du fleuve de Mananjary, plusieurs paraissent en pleine prospérité, ou, tout au moins, afin de ne rien exagérer, sont pleines de promesses. La vanille, le café liberia, le cacao y viennent fort bien.

C'est par le café qu'ont commencé tous les colons de Mananjary et d'ailleurs, et c'est sur le café que tous comptent, pour faire leur fortune. Après l'échec du café arabica de Bourbon, on s'est rabattu sur le café liberia. Réussira-t-il? On peut l'espérer; mais la preuve n'en est pas encore faite, ni les essais assez prolongés, pour être concluants. L'arabica lui-même, il y a 20 ou 25 ans, poussait très bien; puis, après quelques années, il dépérissait et devenait la proie de l'hemileïa vastatrix. Le liberia se comportera-t-il pas mieux? On l'espère. Mais le sol n'est pas

très riche et rien ne prédispose une plante aux parasites comme le manque de vigueur.

Une autre difficulté pour la culture du café, c'est la baisse constante de son prix. Le café de Nouvelle-Calédonie, qui cependant est un café de luxe, ne rapporte guère actuellement à son propriétaire que 1 fr. 50 le kilogramme. A ce taux, sa culture n'est plus rémunératrice. Quel sera donc la valeur du libéria, de qualité notablement inférieure? Bientôt, il aura de la peine à trouver même des acheteurs n'importe à quel prix. Un de nos meilleurs colons de Vatomandry m'écrivait dernièrement qu'aujourd'hui le café n'était plus qu'un placement de père de famille, voulant dire par là qu'il ne rapportait plus que 3, 4 ou 5 %. Dans ces conditions, on fera le placement de père de famille en actions de chemin de fer, et l'on n'ira point coloniser sur les rivages de Madagascar.

On aurait donc tort de trop escompter la réussite du café, et surtout il faudrait se garder, à tout prix, d'en faire la base unique d'une exploitation agricole.

La vanille, au contraire, sera rémunératrice. Car son prix est très élevé. De plus, elle réussit sur presque tous les points de la côte Est. On fera donc bien d'en entreprendre la culture, là où le terrain est favorable et où l'on a les sous-bois nécessaires. A une condition cependant, c'est qu'on sache la faire, car elle est très délicate et très difficile. Il faudra également se préoccuper de la baisse des prix. L'usage de la vanille est en somme très limité, et il ne faudra pas en augmenter outre mesure la production pour que le marché en soit encombré. Les prix tomberont alors très vite et les gros bénéfices disparaîtront.

Le cacao réussit également, et donne de bons rendements.

Depuis quelque temps, en face des prix de plus en plus élevés qu'atteint le caoutchouc, et des demandes de plus en plus considérables de l'industrie, on en a planté partout. On a choisi de préférence, sur la côte Est de Madagascar, et en particulier à Mananjary, le Manihot Glaziovii. Bien des fortunes se sont édifiées, en espérance, sur les grands rendements et les prix élevés de cette nouvelle culture. Peut-être faudra-t-il en rabattre, et déjà l'on commence à se décourager, sinon à craindre, et avec raison. Le Manihot, en effet, exige un climat sec pendant au moins sept ou huit mois de l'année. Sinon, il pousse très bien, mais ne donne que peu de latex. Il ne paiera donc pas sur la côte orientale, où il pleut plus ou moins toute l'année. M. Édouard Laborde m'a affirmé qu'il existait une autre espèce de Manihot dit de *Céara*, très productrice de latex; que l'on avait planté le manihot de *Ceylan,* très pauvre au contraire, et que là serait la raison des échecs. Cela peut être vrai. Il recommande également la culture du *Sapium* de Colombie. Il croit aussi que le *Castillon Mexicana* pourrait donner de bons résultats un peu partout, et l'*Hevea*, dans les bas-fonds les plus fertiles.

Quant au Manihot, le mieux serait de le réserver pour la côte occidentale, et

particulièrement pour la partie méridionale de cette côte, où la saison sèche se prolonge pendant la plus grande partie de l'année. Surtout, les jardins d'essai de Tamatave, de Fort-Dauphin et d'ailleurs, devraient se livrer à des études méthodiques et suivies pour déterminer quelles espèces de caoutchouc, et, en général, quelles autres cultures auraient le plus de chance de réussir à Madagascar. Ce qui compromet en effet le plus toute nouvelle entreprise, ce sont les erreurs initiales, ce que l'on appelle « les écoles », et l'Administration devrait tout faire pour les épargner aux colons de la première heure. De plus, rien n'est difficile et délicat comme l'introduction de nouvelles plantes et de nouvelles cultures dans des pays où l'on ne sait pas encore comment elles se comporteront. Tant de circonstances peuvent, en effet, influer sur leur croissance et leur rendement, que l'on ne saurait exagérer les études préliminaires. Or, ces études et ces expériences, qui pourra les faire, si ce n'est l'Administration dans ses jardins d'essai?

En attendant, les colons agiront sagement, tout en faisant quelques essais partiels, de baser l'avenir de leurs entreprises sur des cultures connues et à rendement certain.

La première à conseiller serait celle du riz.

Le riz a fait la fortune de notre Cochinchine; il est en train d'assurer le développement économique et l'avenir du Tonkin; il n'y a guère de doute qu'il ne rendît les plus grands services à Madagascar, qui en exportait jadis de grandes quantités à la Réunion et à Maurice. Or, aujourd'hui, l'île ne suffit plus à sa consommation, et

Repiquage du riz.

Défonçage de la rizière.

Les Malgaches font de véritables murs avec les mottes de terre pour la fertiliser en lui faisant prendre le soleil.

c'est l'Inde anglaise qui alimente la Réunion. D'où vient ce déficit? uniquement de l'état troublé du pays, des guerres et des révoltes qui s'y sont succédé. Ces guerres et ces révoltes sont terminées aujourd'hui. De plus, les Malgaches savent cultiver le riz. Pourquoi ne pas profiter de toutes ces circonstances si favorables pour en doubler, pour en tripler la production? Il y a encore un peu partout, mais en particulier sur la côte orientale, des vallées en grand nombre, qu'un peu d'initiative changerait immédiatement en rizières fertiles, au lieu d'infects marais qu'elles sont aujourd'hui, peut-être dans la proportion de dix à un. Pourquoi ne pas le faire? Le riz ainsi obtenu se vendrait sûrement, d'abord à Madagascar où l'on en manque, puis à Maurice et à Bourbon, puis au Transvaal.

On réussirait donc par la culture du riz.

On réussirait également, et peut-être plus brillamment encore, par l'élevage.

Une rizière " défoncée ".

Nous ne parlerons pas ici du mouton, car on n'a pas encore trouvé l'espèce à laine qui convienne à Madagascar. L'Administration l'a essayé, mais d'une manière bien administrative et bien française. Elle a importé en Imerina, pour l'y acclimater ou, suivant son expression, pour arriver, par des croisements successifs, à procréer une race malgache, de toutes les races la moins propre à cela, une race de luxe et l'une des plus délicates, celle de Rambouillet, que nous n'avons pas réussi à acclimater en Algérie.

Nous ne parlerons pas non plus du cheval qui réussit cependant parfaitement sur les hauts plateaux, et dont l'élevage restreint pourrait donner de réels bénéfices; ni du mulet qui cependant serait si utile pour les transports, aussitôt que l'état des routes permettra le charroi; ni des divers animaux de basse-cour qui peuvent ajouter aux bénéfices d'une exploitation, mais ne sauraient en faire le fond.

Mais il est un animal qui existe à Madagascar, qui y réussit très bien, dont la vente est assurée, dont il serait facile d'améliorer la race, dont, par suite, on ne saurait trop recommander l'élevage, le bœuf à bosse ou zébu.

Le bœuf à bosse de Madagascar.

Aussitôt après la conquête, on parla d'établir de grandes usines de conserves dans notre nouvelle possession, et des compagnies se formèrent pour l'importation des bœufs dans l'Afrique du Sud. Pour les favoriser, l'administration, à un certain moment, abaissa à un prix infime le droit de sortie des bêtes à cornes. Des circulaires furent lancées en France qui montraient, dans la grande île africaine, un réservoir inépuisable de bœufs, et en portaient le nombre à dix millions. Puis, tout à coup, l'on s'aperçut que leur nombre était insuffisant, que la perturbation amenée par la guerre et par la révolte qui la suivit, en avait fait périr un grand nombre, que des besoins nouveaux avaient été créés qu'il faudrait satisfaire, de telle sorte que Madagascar, bien loin de pouvoir faire des conserves, ou de pouvoir exporter des bœufs en quantité, n'en possédait pas assez pour sa consommation locale, à ce point que les prix, extrêmement bas au début, de 15 à 30 ou 40 francs par tête, s'étaient élevés à 150 et 250 francs.

En fait, on aurait dû le prévoir, et c'est ce que nous avions toujours dit. Madagascar n'a peut-être jamais possédé plus de deux millions de bêtes à cornes, mais elle peut en nourrir un nombre bien supérieur, et il y a certitude de gains consi-

Dressage des bœufs de labour.

dérables pour qui voudra s'en occuper. Leur entretien coûtera très peu; le fumier qu'on en retirera sera très utile; la consommation locale en demandera un nombre de plus en plus grand; l'exportation vers Maurice, vers Bourbon, vers l'Afrique du Sud surtout, et au besoin des fabriques de conserves, garantiront pour longtemps un écoulement assuré. Sans hésitation donc, l'élevage est à conseiller dans les plaines inhabitées et parfois très fertiles de l'Ouest, pour les grandes entreprises; dans des conditions plus modestes, pour ceux qui veulent en même temps faire de l'exploitation agricole, sur les contreforts orientaux des deux arêtes faîtières, au pays des Tanala, dans les environs de Vohemar, chez les Antsihanaka, chez les Betsileo et les Bara.

Aux cultures signalées on pourrait en ajouter d'autres : le *manioc,* qui réussit partout, mais tout particulièrement sur les premiers contreforts des plateaux, et que l'on pourrait utiliser, soit pour l'alimentation locale, soit pour la confection du tapioca; la *patate,* pour engraisser les bêtes de basse-cour; le *cocotier*, qui vient très bien au N.-E., surtout au N.-O., et qui promet un grand rendement; le *tabac*, principalement dans les basses vallées; le *giroflier*, qui pourrait faire la fortune de Sainte-Marie et du rivage opposé, si l'on était sûr d'avoir assez de bras pour le récolter; l'*arachide* et autres plantes oléagineuses; la *ramie,* le *raphia,* le *chanvre* dont on peut toujours tirer parti; le *coton,* que les indigènes cultivaient autrefois avant l'introduction des cotonnades américaines, pour en tisser eux-mêmes leurs lamba, qui réussit très bien et dont on pourrait reprendre la culture soit pour l'exportation en France, soit pour la consommation locale ou pour des fabriques de tissage, si l'on avait une main-d'œuvre suffisante; le *ver à soie* surtout, soit le ver à soie de Chine, importé autrefois par Jean Laborde et qui donne jusqu'à huit récoltes par an en Imerina, soit, sur les hauts plateaux, et particulièrement au pays des Bara, les bombyciens indigènes qui se nourrissent sur des arbustes locaux, comme par exemple l'embrévatier, et fournissent une soie moins brillante que la nôtre, mais incomparablement plus solide et plus durable.

Un fait domine tout : par sa situation géographique, Madagascar comporte, sur

ses rivages et dans ses vallées, toutes les cultures intertropicales, et sa configuration physique permet, par la hauteur et la fraîcheur relative de ses plateaux, d'y essayer l'acclimatation de certains des produits de nos régions tempérées. Or, parmi tous ces produits, il ne peut manquer de s'en trouver qui prospéreront, et dont l'écoulement, se trouvant assuré par les besoins de nos pays d'Europe, garantira le succès de la colonisation.

Mais trois autres questions dominent ce grand problème de la colonisation :

1° Les voies de communication ;

2° La main-d'œuvre ;

3° La nature du terrain.

Que penser de chacune de ces trois questions?

Les voies de communication sont encore bien imparfaites, même sur la côte orientale. Mais il y a l'Océan qui permet d'atteindre, avec plus ou moins de facilités, les endroits les plus importants ; il y a les Pangalanes dont on devrait hâter le creusement ; il y a ensuite les rivières qui sont malheureusement coupées de rapides ou de rochers, mais dont quelques parties sont accessibles à des chalands, ou à des pirogues ; il y a les anciennes pistes malgaches qui ont été élargies et arrangées en maints endroits, au point de devenir praticables pour un charroi rudimentaire, qui le seront de plus en plus, à mesure que les travaux seront continués. De telle sorte qu'à une faible distance de la mer, à une journée de marche et un peu au delà, surtout le long des fleuves, une exploitation agricole peut être facilement accessible.

La main-d'œuvre présente de plus grandes difficultés. Ces difficultés cependant ne sont pas insurmontables, et, si l'on en excepte le Betsileo et l'Imerina, dont les habitants offrent pour le travail des ressources que généralement on ne trouvera pas ailleurs, c'est encore, de tout Madagascar, le versant oriental qui est le plus favorisé.

On ne peut guère compter cependant sur les Betsimisaraka, sur ces Betsimisaraka que nous avons rencontrés partout depuis le nord de la baie d'Antongil, sur une étendue approximative de 550 kilomè-

Dressage des bœufs de labour; l'animal est rendu docile par un anneau de fer qu'on lui passe dans le nez.

tres et une largeur moyenne de 50 à 60 kilomètres, dans toutes les vallées courtes et fertiles qui s'appuient sur la première arête faîtière et descendent vers l'océan Indien. Ils ne sont pas porteurs, cela leur permettrait de se livrer à la culture; et, comme leur pays, sans être très peuplé, l'est cependant plus que la côte occidentale, il n'y manque pas d'hommes forts et robustes, qui pourraient fournir une main-d'œuvre très suffisante, s'ils étaient travailleurs, et surtout s'ils étaient assidus à leur travail et fidèles à leurs engagements. Mais c'est précisément ce qui leur manque. Ils savent travailler et, quand ils sont à la besogne, ils s'acquittent suffisamment de leur tâche. Mais ils sont essentiellement inconstants et capricieux. Ils travailleront fort bien pendant 28 ou 29 jours; une idée leur passera par la tête le trentième, et, quelque besoin que vous ayez d'eux, quelque promesse que vous puissiez leur faire, ils vous abandonneront à l'improviste et ne reviendront qu'au bout de plusieurs mois, si même ils reviennent jamais, quand la faim les ramènera. Avec cela, comment diriger une exploitation agricole?

Donc, il faudra chercher ailleurs des travailleurs.

On en trouvera chez les Antaimoro du Sud-Est surtout et les tribus voisines qui s'étendent depuis le sud de Mananjary jusque vers Fort-Dauphin. Ceux-là en effet tranchent complètement sur les autres habitants de Madagascar. Beaucoup veulent voir en eux des descendants d'anciens immigrants arabes. Cela est possible. Quoi qu'il en soit, ils sont sobres, sérieux, travailleurs, économes parfois jusqu'à l'avarice, de mœurs meilleures que les autres Malgaches. Ils sont assez nombreux, leur pays ayant une population presque aussi dense que celle de l'Imerina. Ils émigrent sur toute la côte orientale, pour des campagnes de travail, et particulièrement pour la construction de la route de Tamatave à Tananarive, comme le font nos habitants du Centre, de la Haute-Auvergne, de la Corrèze ou de la Creuse, etc. Autrefois, ils allaient jusqu'à Diego-Suarez et même Majunga. On peut donc compter sur eux, surtout pour les travaux entrepris sur place, en particulier entre Mananjary et Farafangana, si l'on sait les employer et les garder c'est-à-dire si l'on est juste, ferme, bon et jamais brutal.

Le problème de la main-d'œuvre n'est donc pas insoluble sur la côte Est, et en particulier vers la partie méridionale de cette côte.

Que penser du sol?

Sans vouloir remonter aux discussions soulevées à ce sujet par les optimistes et par les autres, on peut constater en général que l'étude plus attentive et plus détaillée de la grande Ile, encore à l'heure actuelle insuffisamment connue, nous a ramenés à une conclusion moyenne, qui, ici comme en beaucoup d'autres choses, est l'expression de la vérité, et qui est la suivante : Madagascar est si grand qu'il y a un peu de tout dans ce petit continent, des zones riches et fertiles, et d'autres qui paraissent arides; des contrées largement arrosées par des pluies

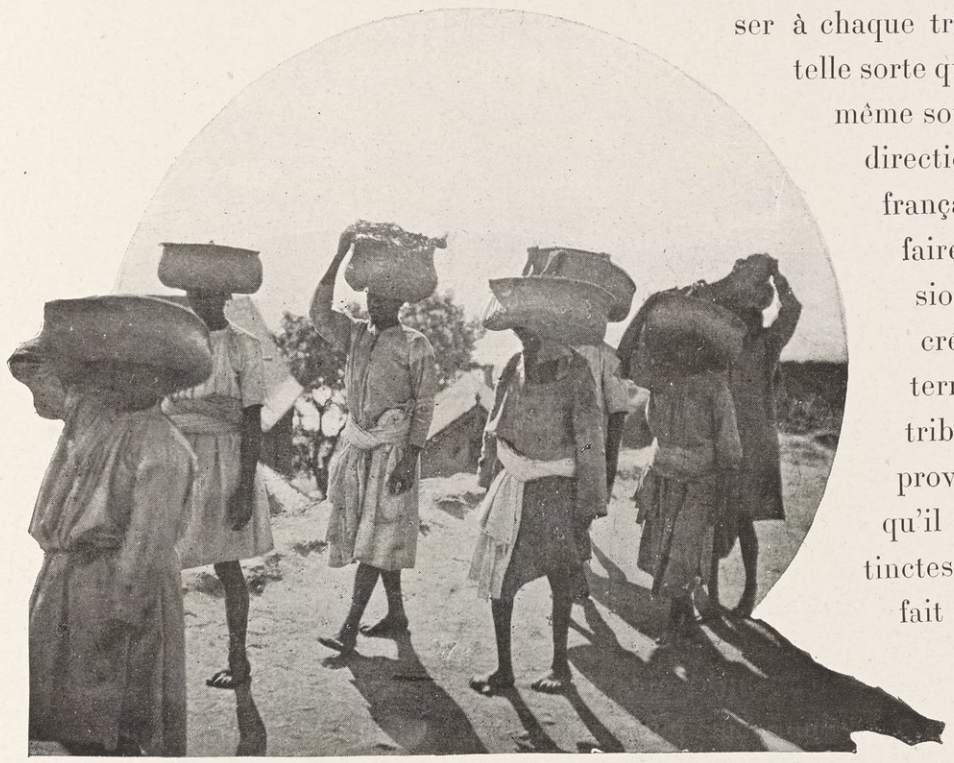
fréquentes et abondantes, et d'autres désolées par une sécheresse extrême; des terres basses et propres à toutes les cultures intertropicales, et des plateaux élevés, où la température devient modérée, et qui pourront peut-être se prêter à des cultures européennes. On peut dès maintenant s'établir sur la côte Est, surtout vers le Sud; on peut s'établir vers le nord et vers le sud du plateau central, vers le lac Alaotra et le Betsileo; on peut s'établir vers le N.-O., et bientôt on le pourra dans les plaines étendues et fertiles de l'Ouest. Ce n'est donc pas la terre et une terre suffisamment riche qui, de longtemps, manquera à nos colons de Madagascar.

Et maintenant revenons à notre récit.

De Mananjary à Fort-Dauphin

A Mananjary, une remarque se présente à notre esprit que nous entendons répéter presque partout depuis notre arrivée, qui s'applique ailleurs, mais qui n'est nulle part aussi tangible, et qui est trop importante pour que nous la passions sous silence. Elle a trait à la division, tout entière artificielle, et nullement ethnographique, que l'on a faite de l'île de Madagascar.

Une fois, en effet, le principe admis de laisser à chaque tribu son autonomie, de telle sorte qu'elle se gouvernât elle-même sous la surveillance et la direction d'administrateurs français, fallait-il au moins faire correspondre les divisions administratives créées par nous avec les territoires de ces diverses tribus, et établir autant de provinces, par exemple, qu'il y avait de tribus distinctes. Au lieu de cela, on a fait un peu pour Madagascar ce que la Convention fit pour la France, quand elle substitua les dépar-



Les impôts en nature. — La corvée.

tements aux anciennes provinces. On a pris une partie de son territoire à une tribu et une partie à une autre pour créer une province, en sorte que ces provinces n'ont pas d'unité ethnographique, et souvent même pas d'unité géographique.

Ainsi, par exemple, la province de Mananjary comprend, au point de vue géographique, deux zones, très distinctes d'altitude et de climat : la zone côtière, au climat chaud et humide, et la zone intérieure, montagneuse et forestière, moins chaude et avec des écarts de température plus marqués. De plus, la seconde de ces zones est habitée par les Antanala, une tribu très à part, que les Hova ne parvinrent jamais à soumettre complètement, et qui ne se fond pas avec les peuplades voisines, tandis que la région côtière elle-même comprend deux tribus également très différentes l'une de l'autre, les Betsimisaraka, et les Antaimoro. A tout point de vue, on a fait une mosaïque et elle n'est pas réussie, un vrai manteau d'arlequin.

Fougères arborescentes.

Enfin nous quittons Mananjary. La houle est très forte, le paquebot roule et tangue à plaisir, et les passagers..... sont malades, partant, de mauvaise humeur et peu disposés à causer. Regardons, au moins, et tâchons de lier conversation avec les officiers du bord, avec ceux qui connaissent le mieux

ces parages, et en particulier avec le commandant X. Ce ne sera pas difficile, car il est très aimable, très communicatif, né natif de Marseille, et il n'a guère, lui non plus, à choisir ses compagnons, s'il ne veut pas rester obstinément bouche close.

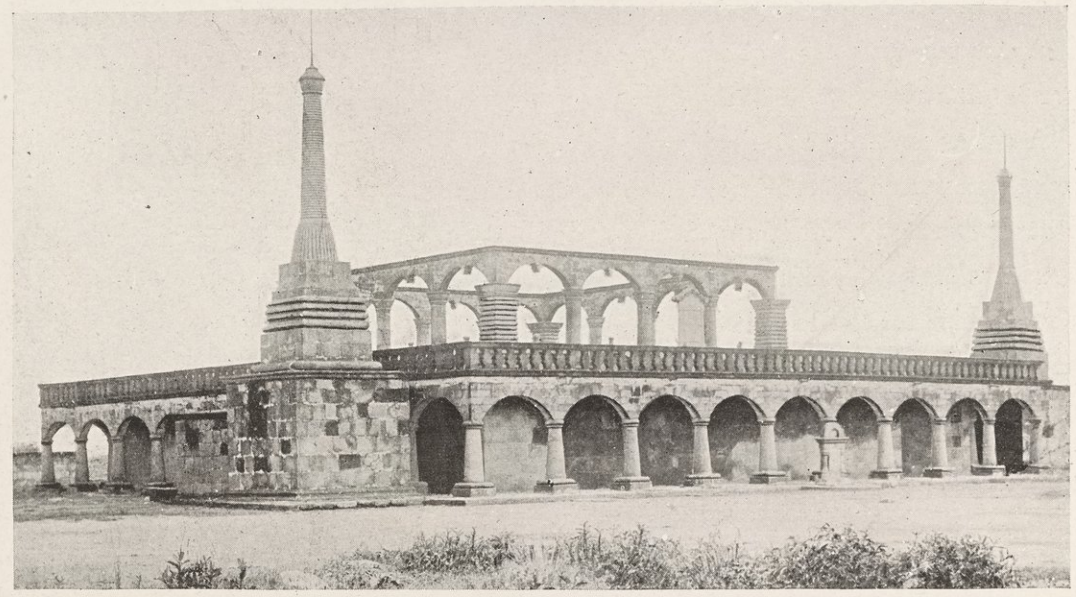
Accoudés avec lui, sur sa passerelle, nous dominons la rive qui s'éloigne et que, tournant droit au midi, nous longerons bientôt sous un soleil ardent, tempéré par une brise presque violente, et dont nous abrite heureusement la double tente du paquebot.

A quelques milles à droite se déroule la côte malgache, couverte de verdure et d'un aspect enchanteur. Trois zones allant de l'Est à l'Ouest s'étagent en face de nous, très différentes, mais toutes les trois splendides : la zone côtière, large de 8 à 10 kilomètres, basse, sablonneuse, marécageuse, en partie couverte de forêts, assez productive et moins insalubre qu'on ne l'a écrit ; la zone moyenne, variant entre 100 et 200 mètres d'altitude : c'est là que sont les terrains les meilleurs pour la colonisation, et il y fait moins chaud que sur la côte. Au delà s'étend un troisième pallier d'une profondeur à peu près égale et d'une altitude moyenne de 400 mètres, le pays des pâturages et des forêts.

Dans la grande forêt.

Et le même paysage se continue pendant deux jours et deux nuits, avec, à l'arrière-plan, les mêmes montagnes boisées qui se rapprochent de plus en plus de l'Océan, à mesure que l'on avance vers Fort-Dauphin. Voici, à une assez faible distance de Mananjary, le Faraony, dont la Compagnie auxiliaire de Madagascar prétendait faire, à peu de frais, un port excellent qui serait le point de départ d'une route à péage, ou même d'un chemin de fer vers Fianarantsoa et, de là, vers Ambositra et Tananarive : le chemin de fer serait excellent, mais le port semble avoir été surfait, si l'on s'en rapporte aux sondages récemment effectués par le *Fabert*. Voici ensuite Manakara et, un peu plus loin, avant d'arriver à Farafangana, Nosy-Kely, où l'on dit qu'il y a de bons mouillages faciles à transformer en abris sûrs.

Voici, à peu près à égale distance de l'un et de l'autre point, l'embouchure de la Matitanana, une des principales rivières de la côte orientale de Madagascar, et qui traverse, avec le Mamorona et le Faraony, de riches vallées très peuplées et remplies de nombreux villages. Voici Farafangana, le chef-lieu de la province du même nom, une des plus riches de toute la côte orientale, avec ses terrains généralement fertiles et aptes à toutes les cultures, avec ses pâturages naturels très considérables, avec sa population relativement dense (au moins 125.000 habitants) et composée de tribus travailleuses, avec de nombreuses rizières qu'il serait facile de multiplier et qui



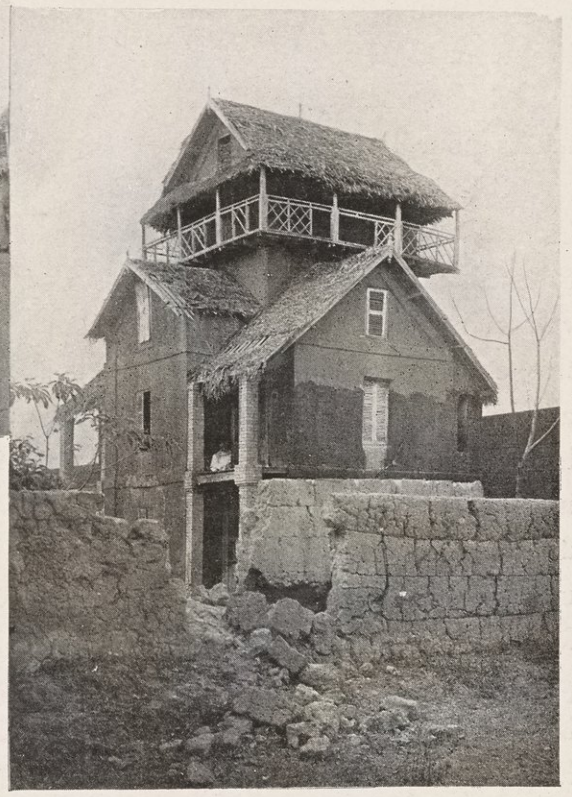
Tombeau du premier ministre à Tananarive.

pourraient alimenter un vaste mouvement d'exportation, s'il y avait un port d'où l'on pût les expédier. Voici Vangaindrano, à l'extrémité du plus grand fleuve de la côte orientale après le Mangoro, le Mananara du Sud, qui atteint, par ses affluents, le cœur du pays des Bara au Nord, et le massif de l'Horombe au Sud; puis enfin, à 40 kilomètres au nord de Fort-Dauphin, la baie de Sainte-Luce ou Sainte-Lucie, dont le nom est resté célèbre, parce que c'est là que Pronis fonda les premiers établissements français en 1644.

En attendant, le soleil monte et descend à l'horizon, répandant à flots une lumière éclatante qui éclaire et dore toutes choses, et donne une apparence de grandeur aux plus petits accidents de terrain. Puis voici la nuit douce et brillante, elle aussi, de mille flambeaux, cette nuit des tropiques, si calme, si profonde, si reposante, si bien faite pour la rêverie..... Au-dessous de nous, le bruit de la machine, et, au loin, très loin, le clapotis des vagues déferlant sur le rivage.

Une case malgache servant de temple aux fétichistes.

Étendu sur une chaise de pont, tout à fait à l'arrière, on s'endort insensiblement, bercé par le souffle rafraîchissant de la brise, par le mouvement de l'hélice et par le bruit du sillage, par le silence de la nuit, le regard perdu dans l'immensité, et, mal-



Maison malgache de Tananarive.

gré soi, l'imagination surexcitée se reporte à 250 ans en arrière, vers la première arrivée des Français

Bureau du télégraphe à Anjozorobé.

sur cette côte, vers leur premier établissement, vers leurs souffrances et leurs fautes, leurs succès et leurs revers.

Et de toutes ces pensées, une conclusion se dégage, irrésistible et revêtant la clarté de l'évidence, c'est que, toujours, nous échouâmes, parce que nous ne connaissions pas assez Madagascar, son climat, ses habitants, ses ressour-

ces; parce que nous n'avions pas de plan arrêté et fidèlement suivi; parce que la Métropole ménagea trop ses encouragements et surtout ses secours, laissant la nouvelle colonie périr d'inanition; parce que les nouveaux colons, dans leur conduite à l'égard des indigènes, manquèrent de mesure, de douceur, de justice et de moralité.

On a écrit beaucoup de choses sur cette première fondation, dont personne encore ne nous a donné la réelle physionomie. Il serait cependant très utile de l'avoir, car Madagascar est encore aujourd'hui ce qu'elle était au dix-septième siècle, avec le même climat, le même sol, les mêmes habitants, et les Français du dix-neuvième siècle ressemblent également beaucoup à ceux qu'y envoyèrent Richelieu et Colbert. L'histoire des efforts et des fautes du passé serait une très utile leçon pour les efforts du présent, et elle pourrait nous épargner bien des fautes pour l'avenir.

C'était Pronis s'établissant à Sainte-Lucie, puis à Fort-Dauphin, Pronis un huguenot sectaire qui faisait le prêche dans sa maison pendant que le missionnaire célébrait la messe à l'église. C'était le sieur de Flacourt, un homme d'une réelle valeur, intelligent, actif, d'une intégrité et d'une honnêteté absolues, plein d'initiative et entreprenant, trop cruel peut-être dans la répression, dont la sage et ferme administration parvint cependant à réparer les fautes de son prédécesseur. C'était le désordre, l'instabilité, le découragement, l'abandon et la catastrophe finale de la nuit de Noël 1672. C'était, au cours du dix-huitième siècle, une suite d'édits et d'expéditions, celles de Cossigny et de La Bourdonnais, entre autres, rappelant et maintenant tous nos droits et s'efforçant de les faire valoir. C'était, en 1768-1769, M. le comte de Maudave, envoyé par le duc de Praslin, pour relever Fort-Dauphin, et inaugurant un plan de colonisation rationnel, basé sur le commerce et la bonne entente avec les indigènes, qui eût réussi si, de France, on lui avait envoyé les subsides et les secours nécessaires. C'était de 1773 à 1786, l'aventure extraordinaire du hongrois Benyowski, à qui la cour de Louis XV donna les moyens d'action que, jusque-là, on avait refusés à des Français, qui sembla d'abord faire des merveilles, créer une capitale, Louisbourg, au fond de la baie d'Antongil, exécuter de nombreux travaux de fortifications, de routes, de canalisation, se faire agréer de tous; qui, en fait, ruina la santé et compromit à plaisir la vie de ses hommes, pressura les indigènes, se rendit intolérable, et reçut l'ordre de rentrer en France; qui parcourut alors l'univers pour *vendre* Madagascar, finit par équiper un vaisseau en Amérique et alla, rapporte-t-on, se faire tuer par une balle française sur l'ancien théâtre de ses exploits. C'étaient Daniel Lescalier, le général Decaen et Sylvain Roux, maintenant nos droits sous la Révolution et sous l'Empire, mais chassés enfin par l'Angleterre. C'était le traité de Paris nous reconnaissant ces droits, et la Restauration reprenant possession de Fort-Dauphin et de Sainte-Marie en 1819 et 1821, puis, en 1829, envoyant le commandant Gourbeyre bom-

barder Tamatave, détruire le fort de la Pointe à Larrée et s'établir à Tintingue, en face de Sainte-Marie. C'était le Gouvernement de Juillet paraissant d'abord se désintéresser de Madagascar, puis acquérant, de fait, Nosy-Bé, Nosy-Komba, Nosy-Faly et, en droit, par des traités avec les chefs Sakalaves, toute la côte N.-O. de la Grande Ile, et bombardant de nouveau, d'accord avec les Anglais, la ville de Tamatave, en 1845. C'était enfin, pendant trois quarts de siècle, pour s'emparer de la Grande Ile, entre la France et l'Angleterre, une lutte d'autant plus intéressante que nous devions finir par l'emporter définitivement.

Tous ces souvenirs et toutes ces images se succèdent dans notre esprit avec un relief puissant, comme si les faits se déroulaient devant nos yeux, et nous envahissent comme une obsession.....

Cependant l'aube se montre à l'horizon et le soleil reparaît, plein de fraîcheur et de jeunesse, émergeant du sein des flots. La côte se rapproche. Encore quelques milles et nous voilà en face de Fort-Dauphin, dans la jolie rade du même nom, et assez près de terre pour distinguer les maisons.

Partout ailleurs, depuis Diego-Suarez, nous avons longé une côte basse, sablon-

Le général Gallieni en filanzane.

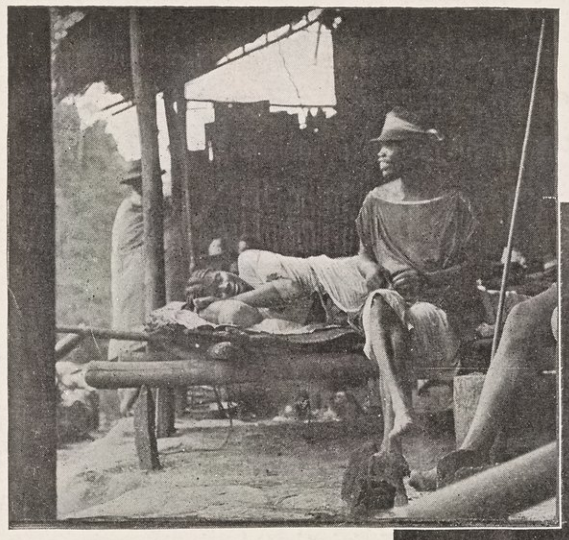
neuse et marécageuse. Ici, le spectacle change. Nous sommes en face d'un promontoire sur lequel se remarquait autrefois le palais du gouverneur hova, avec ses deux étages, avec ses galeries circulaires en bois et son toit pyramidal; sur lequel longtemps auparavant, Flacourt avait installé le fort, d'où est venu le nom de la

ville actuelle; sur lequel enfin se trouvent aujourd'hui la Résidence de France et les maisons des quelques Européens établis dans le pays. Le village malgache est en contre-bas du plateau, abrité des brises violentes qui soufflent à Fort-Dauphin les trois-quarts de l'année. Ce que l'on y remarque tout d'abord, si l'on n'est pas habitué au pays, c'est la petitesse de ses maisons aux murs et aux toits en paille grisâtre, et qui sont de véritables demeures liliputiennes, où l'on peut à peine se tenir droit, qu'un seul lit remplit et où l'on ne tiendra à deux, étendus dans son fauteuil, qu'en ménageant l'espace. Il en est du reste ainsi partout dans le Sud-Est.

Les distractions ne sont pas très nombreuses à Fort-Dauphin. Mais allez voir le Vicaire Apostolique de Madagascar sud, Mgr Crouzet, un homme charmant qui plaît à tout le monde, qui, en particulier, avait fait la conquête du général Gallieni lorsque celui-ci fit naufrage en face de Fort-Dauphin, et qui met au service de la Mission à lui confiée toutes les facilités que lui assurent la douceur de ses manières, la sûreté de ses relations, l'étendue et la largeur de son esprit. Ne manquez pas d'aller causer avec lui, si jamais vous passez à Fort-Dauphin, et il vous dira l'émotion ressentie par lui-même et par ses confrères de la Congrégation de Saint-Lazare en abordant, il y a quelques années, sur une terre évangélisée autrefois par les premiers fils de saint Vincent de Paul; il vous dira aussi les difficultés à approcher les indigènes demeurés aussi sauvages que leurs ancêtres du dix-septième siècle, et enfin ses espérances de succès basées sur l'éducation des enfants, seuls suffisamment malléables pour recevoir l'empreinte de la civilisation et de la religion. Il pourrait vous dire aussi une autre cause de difficultés plus pénibles à son cœur de Français et plus difficiles à surmonter, l'apathie, l'indifférence, parfois l'inconduite notoire et l'hostilité de ses compatriotes,

Bourjanes (porteurs malgaches).
Halte sur la route.

colons, officiers, marchands, administrateurs. Mais, de cela il ne vous parlera pas, à moins d'avoir en vous la confiance la plus absolue, sachant bien que des plaintes ne peuvent remédier au mal, et que souvent elles présentent les plus grands inconvénients. Et il a raison, car s'il y a un moyen d'atténuer, sinon de guérir le mal, ce ne peut être que la bonté unie à une indulgence et à une patience inaltérables.



Bourjanes. — La sieste.

Leurs chapeaux.

Allez voir également le plus ancien des colons du pays, M. Marchal. Il vous en contera l'histoire et vous dira toutes les péripéties d'un commerçant infatigable qui a fini enfin par réussir à force d'efforts, et également par suite de la découverte de l'arbre à caoutchouc. Ce n'est pas lui qui le découvrit, ni à lui que les indigènes l'apportèrent tout d'abord, puisque le premier échantillon en fut vendu, le 7 juin 1891, à Tsivory, à M. Monin, employé de MM. Saint-Pern et Desjardins. Mais comme il avait de l'argent disponible, il put en acheter rapidement, 5 piastres les 100 livres, une grande quantité qu'il revendait 28 piastres livrable à bord. Comme, de plus, il n'avait jamais trompé un indigène, et que les offres augmentaient rapidement en l'absence de navires qui pussent en débarrasser la place, on consentit, fait peut-être unique à Madagascar, à lui en donner à crédit, jusqu'à l'arrivée du premier vaisseau. Il réalisa ainsi en quelques mois un fortune très considérable.

Depuis, ce commerce a considérablement baissé, par suite de l'état troublé du pays, et par suite également de l'incurie des indigènes, qui tuaient la plante pour en extraire tout le latex. Déjà il faut aller fort loin dans l'Ouest, chez les tribus sauvages des Antandroy, pour en trouver : et les indigènes qui ont appris à en connaître la valeur, ont profité de la concurrence acharnée des traitants, pour le vendre au-dessus du prix courant aux exportateurs, qui ne s'en tirent qu'en surfaisant à leur tour le prix de leurs marchandises de troc.

On aurait tort, du reste, de faire fond sur l'arbre, ou plutôt sur les arbres à caoutchouc du Sud, sur l'*intisy* qui pousse à l'ouest du Mandrere, aussi bien que sur l'*hazondrano,* qui pousse à l'est, car ils viennent trop lentement, n'arrivant à leur croissance complète qu'au bout de vingt ans; ils donnent trop peu de latex, moins d'un demi-kilogramme, et il est à peu près impossible de les conserver après une ou deux récoltes.

M. Marchal vous conduira également au jardin d'essai qu'il a établi depuis plus de vingt-cinq ans à Nampoa, et vous en fera les honneurs avec une science du pays, de ses besoins et de ses ressources, qui n'a d'égale que son inépuisable bienveillance. Avec lui, vous admirerez les richesses qu'il y a réunies, les essais nombreux qu'il y a tentés, les succès qu'il y a obtenus, et vous le féliciterez chaudement de ce bel exemple d'initiative privée, en même temps que vous vous réserverez de conseiller aux futurs colons de Fort-Dauphin d'aller voir Nampoa et d'y étudier sur place, les cultures qu'ils doivent entreprendre et aussi celles qu'ils doivent éviter.

En filanzane.

Nous devrions, pour bien connaître l'île, poursuivre notre route par le Sud, jusqu'au cap Sainte-Marie, et de là jusqu'à Tulear et Majunga. Mais aucun service n'existe sur cette côte désolée, sauvage, inhospitalière, dangereuse et très peu fréquentée. Une ligne de dunes s'élevant, d'une masse, jusqu'à la hauteur de 140 mètres, avec une inclinaison de plus de 60°, une plage de 2

à 3 mètres de large, avec des bancs de rochers s'étendant à fleur d'eau à une grande distance du rivage et continuellement battus par les flots toujours agités, des lits de fleuves où il n'y a point d'eau, nulle trace d'habitation, le rivage le plus triste et le plus désolé que l'on puisse rêver, et une mer où il n'y a rien, ni vaisseaux, ni ports, ni embarcations d'aucune sorte, rien que la solitude et le bruit des vagues se brisant sur les rochers et le ressac de l'Océan toujours en fureur, voilà le spectacle que vous offre la côte Sud de Madagascar et, également, la côte Sud-Ouest, jusqu'aux environs de Tulear.

Triste et désolée également à peu près toute la vaste région qui s'étend à l'ouest du Mandrere et au sud de l'Onilahy ou rivière de Saint-Augustin, et qui est habitée par des tribus sauvages, guerrières et pillardes, toujours en guerre les unes contre les autres, misérables au delà de toute expression, vivant surtout de vol et de rapines, que l'on nomme les Antandroy (qui habitent dans les buissons), les Mahafaly (qui rend heureux), et les Masikoro (habillés de joncs). « Il n'y a presque pas d'eau dans le pays et ces malheureux, raconte dans la relation d'un de ses voyages M. Alfred Grandidier, passent souvent des mois entiers sans en boire une goutte. Il y pleut du reste très peu, et quelquefois pas du tout pendant une année entière et plus. La nourriture ordinaire des habitants se compose de figues de Barbarie, d'un peu de millet qu'ils font cuire, ou même broient cru sous la dent, de quelques haricots malgaches, et de citrouilles ou courges, qu'ils laissent mûrir outre mesure ou même pourrir, afin que la pulpe se liquéfie et leur serve de breuvage. »

Ils ont une manière bien à eux de cueillir les figues de Barbarie; ils les piquent de leur sagaie, — cette sagaie dont ils ne se séparent jamais, pas plus, du reste, que de leur fusil — pour les détacher du buisson épineux dont on ne pourrait impunément s'approcher, les roulent sous le sable pour leur enlever les soies barbelées dont elles sont recouvertes, les pèlent avec le fer de leur lance, et les mangent, ou crues ou cuites sous la cendre, quelquefois dans l'eau. En voyage, ils vous les offrent ainsi préparées avec plus de grâce et de propreté qu'on n'en attendrait d'eux.

Pendant plusieurs heures, en s'enfonçant dans l'intérieur, on ne rencontre pas une seule habitation et l'on s'imaginerait être dans un pays complètement inhabité. Les villages ne sont, du reste, qu'un assemblage de sept à huit huttes de bois, très petites et à peine assez élevées pour qu'un homme de taille ordinaire puisse s'y tenir debout. Elles sont faites de planches juxtaposées et retenues entre deux tiges de bois longitudinales, de manière qu'on peut les faire glisser, ou même les enlever, pour voir ce qui se passe à l'intérieur. C'est ce qui arriva à M. Grandidier au cours de son voyage chez les Antandroy, lorsqu'il fut reçu au village du roi. Bientôt il ne resta plus de la hutte où il avait été hébergé que les montants et le toit.

Inutile donc d'aller visiter ces régions désolées et ces tribus peu intéressantes. D'autant plus qu'un tel voyage ne serait pas sans danger sérieux au milieu de ces pillards, encore incomplètement soumis. Mieux vaudra reprendre le bateau pour Mananjary, d'où nous continuerons notre route dans l'intérieur, vers Fianarantsoa et Tananarive, pour faire à la fois le plus instructif et le plus agréable des voyages.

C'est toute une affaire que de préparer un départ à Madagascar. On ne trouvera presque rien sur sa route, si ce n'est du riz — et encore pas partout, — des volailles et des œufs quelquefois, de la viande, si, par hasard, on vient de tuer un bœuf, à l'occasion d'une fête quelconque. Si l'on veut avoir tout le reste, il faut l'emporter, des conserves, du pain et du biscuit, du vin, du café, etc. Il faut également se munir de tout ce qui est nécessaire pour cuire ses aliments, comme aussi pour le coucher, pour la toilette, etc. Et tout cela auquel nous ne songeons pas en France, le trouvant si facilement à notre portée, demande du soin, du souci et... des porteurs. Il faut aussi un cuisinier, car il n'en existe pas sur la route, et un domestique personnel si l'on ne sait pas s'en passer. Il faut enfin huit hommes pour vous porter vous-même.

Cela constitue au minimum douze porteurs par voyageur, et, pour peu que les bagages augmentent, quatorze, seize ou vingt. Chaque porteur ne prendra guère plus de 20 ou 24 kilogrammes, divisés en deux paquets d'égal poids et solidement attachés aux deux extrémités d'un bambou, qu'il portera sur son épaule. Avec cette charge, il vous suivra, quand il ne vous précédera pas, à chaque relai, faisant avec vous 40, 50, 60 kilomètres par jour. S'il allait à petite journée, et, cessant d'être borojana, ou porteur de voyageurs, devenait porteur de bagages, sa charge pourrait atteindre 40 kilogrammes, mais alors il irait deux fois moins vite. On ne pourrait donc se servir de lui que pour les bagages non personnels, dont on peut se passer jusqu'à l'arrivée au terme définitif du voyage. Le premier porte la valise dont vous aurez besoin à l'hôtel; le second tient lieu de fourgon, ou même de train de petite vitesse, auquel vous confiez vos grosses malles.

Cette troupe de porteurs est sous la conduite d'un chef ou commandeur avec qui vous traitez.

Vous n'aurez qu'à vous louer d'eux : ils seront gais, pleins d'entrain, toujours prêts à vous rendre service. Quand vous traverserez un ruisseau, s'il fait chaud ou s'ils pensent que vous avez soif, ils iront puiser, au-dessus du courant, un peu d'eau, dans un verre qu'ils auront auparavant lavé avec soin, et ils viendront vous l'offrir. Ils vous présenteront de même des fruits sauvages, s'il s'en trouve sur la route, ou des fleurs s'ils s'aperçoivent que vous les aimez, ou tel autre objet qu'ils s'imagineront devoir vous faire plaisir.

Parfois, — cela m'est arrivé, — leurs pieds glisseront dans la boue et les brancards de devant de votre filanzane iront toucher terre, et peut-être même vos mains

FORÊT D'ANALAMAZAOTRA.

et votre visage. Cela est très rare cependant, car rien n'égale la sûreté de marche et la solidité de ces hommes petits, grêles d'apparence, mais fortement musclés et nerveux. Ils posent les pieds à plat et se tiennent mutuellement par le bras et par le poignet, tandis que, de l'autre main, ils serrent fortement le brancard du filanzane; ils font corps avec celui-ci, de telle sorte que, si l'un ou l'autre vient à trébucher, ses compagnons le soutiennent, et c'est à peine si vous le remarquez.

Ils marchent tantôt au pas, tantôt au trot, en brisant le pas, de telle sorte que vous n'êtes nullement secoué. Chaque minute, ou même chaque 45 secondes, ou à peu près, ils se relaient deux par deux, mais sans s'arrêter, d'un mouvement très doux et à peine sensible pour le voyageur. Leur allure est toujours très vive et rien ne les arrête, ni marais, ni précipices, ni ruisseaux ou torrents débordés. Arrivés sur les berges d'une rivière, ils la traverseront en pirogue, si elle est trop profonde. S'il y a un gué, ils quitteront leur akanjo ou chemise, — il y a bon temps que le lamba a été plié et serré autour des reins en guise de ceinture, — ils quitteront le salaka ou longue ceinture enroulée autour des reins et entre leurs jambes, et entreront dans l'eau portant le tout sur leur tête ou au haut de leur bras. Si toutefois l'eau est plus profonde, ils retourneront votre filanzane et vous feront asseoir sur le siège renversé, afin que vous soyez au-dessus de l'eau; ils soutiendront les brancards à bras tendus, et vous les verrez, pendant quelques mètres, disparaître sous l'eau qui les recouvre complètement, marchant toujours jusqu'à ce qu'ils reparaissent un peu plus loin, lorsque le niveau du sol se sera relevé. On frémit à voir cela, et l'on se demande comment il est possible que des hommes fassent un tel tour de force. Ils le font cependant, et, arrivés à l'autre bord, s'essuient, se secouent, se rhabillent et repartent.

Ce sont de grands enfants en somme, dont on peut obtenir beaucoup, mais qu'il ne faut jamais brutaliser, qu'il ne faut pas menacer ni maltraiter d'aucune manière, qu'il ne faut pas gâter non plus, et avec qui il faut une certaine fermeté.

Mais si vous êtes juste et bon, et savez au besoin imposer votre volonté, vous les mèneriez au bout du monde.

Leur vie, quand ils travaillent, est très dure. Ils vous porteront pendant dix heures et plus. Ils partiront à 3 heures du matin, se reposeront une ou deux heures à midi, repartiront ensuite jusqu'au soir, à 4, 5 ou 6 heures. Arrivés dans un village, ils vous déposeront à la porte d'une case, la case des voyageurs, — ordinairement la plus belle et la moins sale, — puis ils partiront au galop au ruisseau voisin, se laver, se baigner, se masser (ils le font admirablement), se reposer. Ils reviendront ensuite chercher un gîte dans des cases où ils passeront des heures à chanter, à boire, à entendre ou à conter des histoires, à s'amuser; c'est à peine s'ils s'endormiront vers le milieu de la nuit pour se lever et repartir, parfois bien avant l'aube.

Au bout de huit à dix jours de cette vie, arrivés à destination, ils se reposeront

quelques jours et seront prêts à repartir à la première occasion, ou quand ils auront achevé de dépenser le salaire si péniblement gagné.

Quant à vous, arrivé au gîte, vous déballerez vos provisions, vous donnerez vos ordres à votre cuisinier ou à votre boy, vous irez vous dérouiller les jambes en regardant le paysage environnant, où vous rencontrerez parfois des points de vue simplement merveilleux, dont la seule contemplation vous paiera d'un long et pénible voyage; vous reviendrez déjeuner ou dîner, pour repartir dans le premier cas, pour faire dresser votre lit et vous coucher dans le second. Vous entendrez parfois, pendant votre sommeil, toutes sortes de bruits, le grognement des cochons qui sont vos voisins, les mouvements d'ailes d'une poule qui perche à côté et que vous avez dérangée, le pas d'un Malgache qui rentre tard, ou celui d'un chien qui se promène, les éclats de rire et les chants de vos porteurs, parfois les chants funéraires d'une veillée de mort, et les échos de l'orgie qui l'accompagne; ou bien, si vous êtes près de la forêt, au bruit plaintif et retentissant d'un singe hurleur, vous vous figurerez toutes sortes de choses, toutes sortes de dangers, seul au milieu de la nuit, avec un certain nombre de ces piastres que les Malgaches aiment tant, au milieu d'un pays désert, à 50 ou 100 kilomètres de tout compatriote... Il leur serait si facile de se défaire de vous, personne n'en saurait jamais rien et ils seraient riches! Si seulement ils y pensaient!...

Heureusement, ils n'y pensent pas, ou, s'ils y pensent, ils ne le font pas. Il ne faut pas exagérer leur vertu, ni la pureté de leurs mœurs, ni leur sobriété, ni leur amour de la justice. Mais, pendant qu'ils sont vos porteurs, vous ne risquez rien avec eux, ni vous, ni vos bagages. Bien plus que cela, les porteurs à qui l'on a confié des dames-jeannes remplies de vin ou de liqueur, des caisses pleines de provisions, ou parfois d'espèces monnayées, des ballots de marchandises de valeur, vous rapporteront le tout intact. Et, pour vous prouver leur fidélité, si parfois une dame-jeanne vient à se briser, ils vous en apporteront le goulot! Ils tiennent à l'honneur de leur corporation!

Seulement ne vous défiez pas d'eux ostensiblement et ne jouez pas au plus fin avec eux. On m'a raconté à ce sujet, à la mission de Tananarive, un joli trait qui vaut d'être rappelé. C'était au commencement de la guerre de 1883. Les Pères devant quitter Tananarive avaient une certaine quantité de piastres à emporter. De plus, au milieu du désordre qu'entraînait le départ d'un si grand nombre de Français, on ne savait pas si l'on trouverait assez de porteurs, et si surtout ces porteurs ne profiteraient pas de l'occasion pour piller les vazaha. Cependant le Frère chargé d'organiser le convoi mit simplement l'argent dans une caisse de fer-blanc qu'il confia à un porteur. Il retrouva la somme intacte à Tamatave. Un commerçant de Tananarive jugea plus habile de dissimuler son argent dans des caisses de provisions, bien au fond et parfaitement caché. Il n'en retrouva pas une seule piastre!

Bourjanes. — A l'étape.

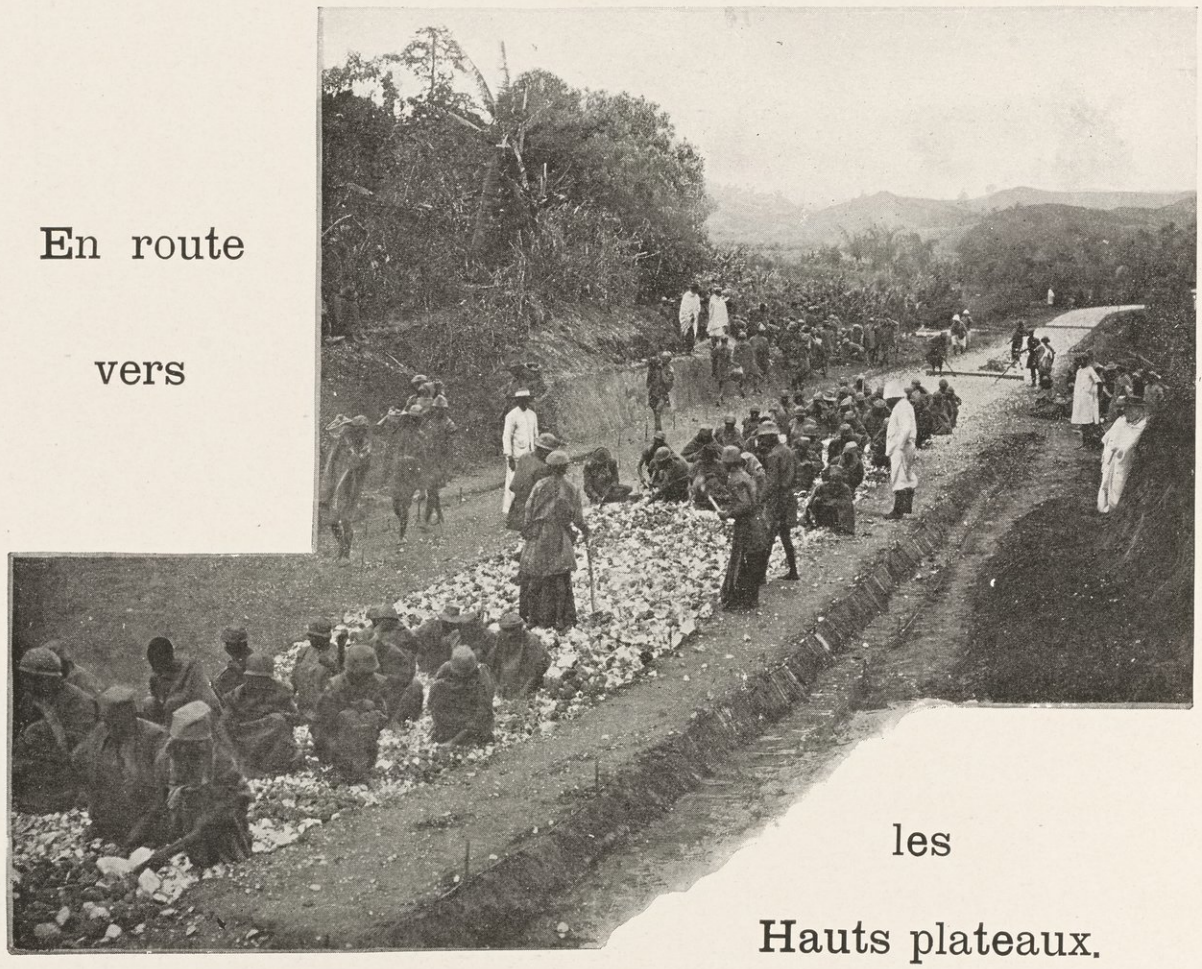
Aucun genre de voyage n'est si agréable que le voyage en filanzane. Confortablement assis sur une toile tendue, les coudes reposant sur les montants, et les pieds sur le petit support mobile qui leur est destiné, la tête recouverte du casque colonial et, au besoin, abritée par un épais parasol, vous pouvez parler, regarder, lire, écrire même. Le paysage est ordinairement beau, parfois très accidenté. Vous pouvez jouir de tous les accidents de la route, observer toutes les curiosités, noter tous les détails. Vous pouvez même, si le cœur vous en dit, dormir, mollement balancé par le pas rythmé de vos porteurs et sans le moindre danger de chute. Quelle différence avec nos voitures de chemin de fer, même les plus luxueuses, où vous êtes enfermé dans un espace restreint, où vous êtes aveuglé par la poussière et parfois par la fumée, où vous ne pouvez rien voir que par une croisée plus ou moins large, où vous n'êtes en somme guère plus qu'un simple colis numéroté, à cette différence près, qu'après une journée ou une nuit de voyage, vous serez harassé, éreinté, courbaturé! Vous pouvez, au contraire, rester huit jours et plus en filanzane : vous serez certainement fatigué, nullement brisé, et, s'il le fallait, vous pourriez continuer huit jours encore. Non, il n'y a aucun autre moyen de locomotion ni si agréable, ni moins fatigant, et je m'étonne qu'il ne se soit pas encore rencontré un original à Paris pour avoir huit porteurs malgaches et un filanzane. Je ne sais pas si la police le laisserait faire, mais je lui promettrais un franc succès et des imitateurs.

Ajoutez que cela ne coûte pas très cher, 4 francs par jour et par homme pour un long voyage; de 25 à 30 francs par mois pour des porteurs que l'on garde à domicile : il ne vaut pas la peine de s'en passer.

Seulement, pour avoir de tels porteurs, il faut s'adresser à des Hova ou à des Bet-

sileo. Les gens de la côte ne portent pas, ou ne portent que peu et mal. Ceux de Fort-Dauphin, par exemple, accepteront tout au plus de vous porter en plaine, jamais pour gravir une montagne ou pour un long voyage.

En route vers les Hauts plateaux.



Empierrement de la route de l'Est.

La première partie du voyage, de Mananjary à Tsarahafatra, pendant une soixantaine de kilomètres, peut se faire par pirogue ou en filanzane. Nous prendrons le premier moyen, que nous ne pourrons guère employer par la suite. Ce sont nos porteurs qui seront nos pagayeurs, et ils nous conduiront sur la rivière, malgré le courant, malgré les rochers ou les obstacles que nous rencontrerons assez nombreux, après la première partie de la route, malgré le vent du large qui est assez sensible au départ et qui pourrait nous faire courir un danger sérieux au moindre faux mouvement, avec une adresse, un ensemble et une vigueur remarquables, causant, riant, interpellant les gens des pirogues que nous rencontrons sur notre route ou qui marchent sur les rives, surtout chantant.

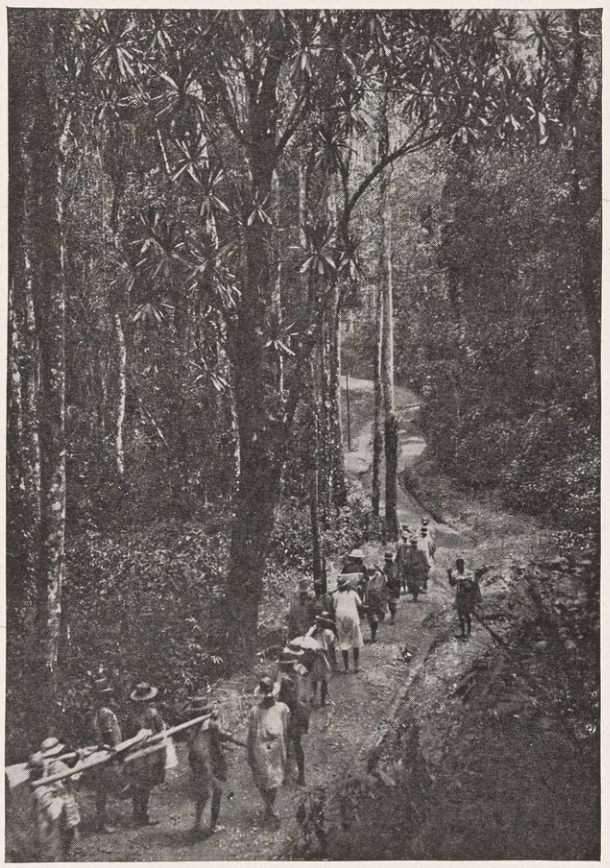
Rien n'est curieux comme les chants malgaches, à peu près partout les mêmes. « La phrase musicale, écrit à ce propos le P. Colin, qui les a étudiés avec soin, et en a publié un recueil, le premier qui ait encore paru, est simple, facile, courte, souvent syncopée; dans les broderies ou l'emploi de variations, elle ne s'écarte guère du sujet. Comme dans les mélopées grecques, arabes et orientales, la dernière note finit sur la fondamentale ou bien sur la seconde, la tierce, la dominante ou la septième. Le mode majeur est fréquemment employé; le mode mineur, très rarement.

« Tous les voyageurs qui sont montés à Tananarive ont été frappés par le chant des porteurs ramant en cadence sur la rivière l'Iaroka. L'un d'entre eux, le plus artiste de la bande, tire d'abord son sujet des circonstances; il manie tour à tour le ridicule, le sarcasme, la flatterie, énumère les villages des étapes, célèbre le menu d'un bon dîner, fait l'éloge du voyageur, qui souvent n'y comprend goutte; et, dans le refrain, ses camarades approuvent avec ensemble. Souvent, vers la fin, la voix du soliste languit, le chœur traîne et chante plus doucement, le mouvement cadencé des lames s'affaiblit. Est-ce manque d'inspiration chez l'improvisateur, fatigue physique ou effet voulu? Je l'ignore. Mais soudain le troubadour élève la note : probablement il reprend courage. Le chœur répond avec un nouvel entrain sa monotone ritournelle, et la pirogue glisse, vole sous l'effort plus vigoureux des rameurs.

« Toutes les fois que le chant a le rythme de la poésie, la mélodie est naturellement rythmée. Dans la prose, la mesure se déduit des battements de mains qu'exécutent le chanteur et les assistants, ou de la cadence des rames dans la mélodie des piroguiers, ou bien du temps fort de la note principale...

« Le fond des airs malgaches est le plus souvent lascif, soit ouvertement, soit par allusions plus ou moins voilées. Chez ce peuple, l'idéal ne s'élève guère au-dessus des sens.

« Le timbre de la voix est très ordinaire. Celle de la femme est grêle, gutturale, criarde; celle de l'homme, nasillarde, faible, peu étendue; l'o-



En forêt.

reille n'est pas juste ou, en tout cas, se contente toujours d'un à peu près quelconque.

« Les graves défauts que nous venons de signaler, conclut cependant le P. Colin, sont compensés par d'heureuses qualités que nous nous faisons un devoir de reconnaître. L'indigène a un goût inné pour la musique, apprend facilement, chante assez juste, est souple entre les mains du maître ; plein de patience, il vient à bout d'une difficulté et, sans aucune notion de solfège, exécute en masse, sinon parfaitement, du moins passablement, les œuvres de nos grands compositeurs.

« A la cathédrale catholique de Tananarive, le peuple tout entier exécute, aux jours de fêtes, une messe en musique à voix inégales. De leurs places, femmes et filles chantent à la partie de soprano, garçons de huit à douze ans à l'alto, jeunes gens et hommes au ténor et à la basse. A vrai dire, l'exécution laisse à désirer à cause du timbre des voix, du manque d'attaque et d'ensemble, surtout à cause des parties qui sont disséminées un peu partout. Mais, entendue à distance et fondue par les jeux d'un grand orgue, cette masse de 800 à 1.000 voix produit un effet imposant et donne bien l'idée des réelles ressources qu'offre le musicien malgache. »

Ce qui est plus harmonieux, plus flexible, plus doux et plus agréable à entendre que les chants malgaches, c'est leur langue, de tous points remarquable.

Que de fois on m'a demandé, que de fois on a demandé à tous ceux qui ont séjourné à Madagascar : Quelle langue parle-t-on là-bas? le français ou l'anglais?

On n'y parle ni le français, ni l'anglais, on y parle le malgache.

Avant notre conquête, les deux Missions, française et anglaise — ou, si l'on préfère, catholique et protestante, car les deux appellations ont toujours été synonymes, — avaient enseigné leur langue respective dans quelques-unes de leurs écoles, à la Capitale, à Fianarantsoa, à Tamatave, etc. Mais le peuple partout parlait le malgache, et j'espère bien qu'il continuera à le parler longtemps.

Depuis, l'anglais a beaucoup perdu. Sa connaissance ne présente plus à Madagascar aucune utilité, les Anglais qui y résident sachant le malgache ou le français. Le français, au contraire, a beaucoup gagné, par suite de la vive impulsion imprimée à sa diffusion.

Est-ce complètement sage?

Qu'il faille l'enseigner, d'une manière suffisamment complète, dans quelques écoles où se formeront des interprètes, des administrateurs indigènes, des employés de commerce, tous ceux en un mot qui devront entrer en contact suivi avec nous, cela est évident. Mais aller plus loin, vouloir que tous les Malgaches sachent le français et prétendre qu'ils seront Français dès qu'ils parleront notre langue, est-ce bien certain? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils liront nos livres et nos brochures, surtout les plus délétères, au point de vue moral et au point de vue social; c'est qu'ils liront nos journaux, surtout les plus dangereux; c'est qu'ils s'initieront à nos

divisions, à nos faiblesses, à nos vices. Et tout cela ne pourra que leur nuire, que les détacher de nous, que les préparer au mécontentement, à la désaffection, au manque de confiance et, qui sait?... peut-être à la révolte. Mieux vaudrait obliger nos administrateurs à savoir tous le malgache, car à cela, il n'y aurait que des avantages et nul inconvénient.

Quoi qu'il en soit, il serait vraiment dommage que le malgache disparût et même devînt un simple patois, réservé aux seuls ouvriers et aux seuls habitants des campagnes. Il mérite mieux que cela, car il s'en faut que ce soit une langue barbare, pauvre ou irrégulière.

C'est, au contraire, nous l'avons déjà dit, une langue très douce à la prononciation et très agréable à entendre. Aussi l'a-t-on surnommée l'italien de l'hémisphère austral.

C'est une langue très riche, mais dans le seul ordre matériel et physique. Les Malgaches, n'ayant en effet ni philosophie, ni sciences, ni arts, ni culture intellectuelle d'aucune sorte, ne peuvent avoir de termes pour exprimer des idées qui, pour eux, n'existent pas. Mais, pour les choses matérielles, ils ont une foule de mots pour rendre toutes les nuances de la pensée.

Il ne leur manque qu'une chose, une littérature écrite. Mais ils n'en ont pas, l'écriture ne datant que de ce siècle, et c'est vraiment dommage, car ils excellent en certains genres, comme dans l'apologue, les proverbes, les charades, etc.

En voici un exemple, la fable *de la Poule et du Papango* (milan).

« On raconte qu'autrefois, la Poule et le Papango étaient liés d'amitié et s'aimaient beaucoup ; un jour, la Poule, ayant son lamba (aile) déchiré, s'adressa au Papango en ces termes : Prête-moi une aiguille pour coudre mon lamba, et en même temps elle se pâmait de douleur et couvrait une de ses pattes avec son aile.

« Le Papango lui donna une aiguille, mais quand elle eut fini de s'en servir, elle la perdit. Elle se mit alors à chercher l'aiguille et pour cela picota, picota... — Le Papango survint et lui demanda : Où est mon aiguille? — Je la cherche, répondit la poule, car je l'ai perdue et ne la retrouve pas, et, en disant cela, elle continuait de picoter.

« Le Papango, en colère, s'envola et, tout en volant, demandait : Mon aiguille ! mon aiguille !

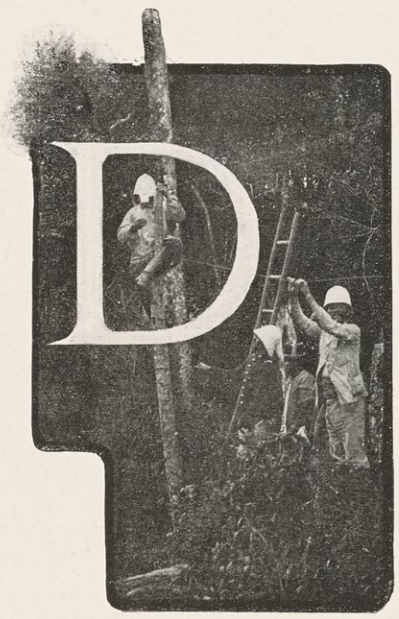
« La Poule, prise par la peur, lui dit alors : Je la cherche, attends un peu.

« Le Papango ne supporta pas cela plus longtemps et se mit en devoir de s'emparer chaque jour des petits de la Poule, jusqu'à ce qu'elle lui eût rendu son aiguille, mais jusqu'ici la Poule n'a pas encore retrouvé l'aiguille. »

Le Malgache aime beaucoup à parler. Il aime à faire de longs discours et il ne les fait pas mal. Il n'est ni précis, ni concis et ne va jamais droit au but. Mais il ne le perd pas de vue non plus, à travers les digressions qu'il affectionne et des déve-

loppements qui semblent des hors-d'œuvre, et il y arrivera toujours. Sa parole est vive, imagée, poétique, pleine de couleur locale, de chaleur, de conviction, alors même qu'il ment impudemment et, certainement, ses « kabary » publics — il y en a partout et à propos de tout, — sont plus ordonnés et plus calmes que les séances de nos Chambres. L'orateur est toujours écouté en silence. A-t-il fini de parler, son adversaire commence par le complimenter, par entrer dans ses vues et paraître lui donner raison, pour le combattre ensuite et conclure contre lui. L'auditoire donne toujours la même attention et le même silence. Ces discussions seraient un moyen sûr d'arriver à la vérité, si on la cherchait. Mais tout cela n'est que pour la forme, *pour l'amour de l'art,* dirait-on chez nous; en fait, le parti des auditeurs est pris d'avance, et c'est toujours celui du plus fort, seigneur, gouverneur ou administrateur, qui l'emporte et auquel tout le monde finit par souscrire.

La Forêt.



Le télégraphe en forêt.

De Madagascar nous n'avons vu jusqu'ici que la ceinture de plaines étroites et sablonneuses qui longent la côte orientale du Nord au Sud, et c'est à peine si, de temps à autre, nous avons entrevu quelque coin de montagne et quelques lambeaux de la grande forêt malgache. Nous allons maintenant pénétrer dans l'intérieur de l'île; nous allons gravir les pentes de l'une et l'autre arête faîtière, et traverser cette forêt, sur laquelle beaucoup de fortunes se sont déjà édifiées en espérance, qui se réaliseront peut-être un jour ou l'autre, mais qui, en attendant, n'ont guère amené que des mécomptes.

Sur les plaines basses et étroites de l'Est, sur celles plus larges de l'Ouest, il y a peu de forêts au sens propre du mot, mais seulement des bouquets plus ou moins étendus d'arbres tropicaux, orangers, citronniers, cocotiers, manguiers, pandanus, plantes grasses, très nombreuses et très belles, sur la côte orientale; de palétuviers, à l'Est et à l'Ouest, dans la moitié septentrionale des deux côtes; de tamariniers relativement abondants et formant de beaux bosquets, à l'Ouest, de lataniers, de baobabs, de raphias dans les parties humides, des lambeaux de forêt épars, et non une forêt continue courant le long de la mer.

La forêt proprement dite n'existe pas non plus sur les plateaux, c'est-à-dire sur la plus grande partie de l'île, en particulier au pays des Hova et des Betsileo. Des nombreuses petites forêts qui autrefois couvraient peut-être le pays, il ne reste plus aujourd'hui que quelques rares lambeaux, groupes isolés se découpant çà et là sur l'horizon au sommet des montagnes, auxquels s'ajoutent quelques arbres, surtout des lilas de Perse, récemment plantés, aux alentours ou à l'intérieur de certains villages.

Au Sud, on a découvert récemment, au delà de l'Onilahy, la forêt Antandroy et Mahafaly qui ne contient guère que des arbres épineux aux formes étranges et souvent fantastiques, des nopals, des cactus, et le fameux arbre à caoutchouc.

La véritable forêt se trouve à l'Est, tout le long de la côte, sur le versant oriental de la première arête faîtière, depuis le nord de la baie d'Antongil, où elle vient affleurer au rivage, jusque vers Fort-Dauphin, où elle se rapproche de nouveau de l'Océan. Sa longueur est donc à peu près celle de Madagascar, 1.500 kilomètres environ, et sa largeur, du reste très irrégulière, peut atteindre 100 kilomètres par endroits, 10, 20, 40, 50 ailleurs.

Le sol en est trop montagneux, les pentes très raides, les gorges très profondes et sillonnées de nombreux torrents, qui y prennent naissance et se dirigent vers l'Océan Indien. Le sol est toujours composé d'argile rouge, au travers de laquelle émerge souvent le granit.

C'est là que se rencontrent les fougères arborescentes, splendides parasols de verdure, s'élevant à 10 et 12 mètres de hauteur, et s'épanouissant en larges feuilles de plus de 2 mètres de longueur; c'est là aussi que l'on trouve de nombreuses et riches orchidées, là également la patrie des *Makis,* en particulier du *Babakoto,* si célèbre dans les légendes locales, de l'*Amboanala* ou singe hurleur, etc.

Ses essences caractéristiques et prédominantes sont les essences rares qui n'existent pas sur les hauts plateaux, l'ébène, le palissandre à veines noires, le bois de rose, des bois ressemblant au bois de teck, et une foule d'autres variétés, lourdes, dures, résistantes et très propres à toutes sortes de travaux.

Au delà de la grande forêt, se trouve, depuis le lac Alaotra, au Nord, jusqu'au sud du pays des Tanala, une vaste dépression de terrain de 500 à 700 kilomètres de long et qui comprend la vallée du Mangoro, celle de Mananjary et celle de la rivière Matitanana. Les essences y sont les mêmes que dans la grande forêt; mais les arbres ne garnissent plus que les pentes ou les sommets des montagnes, tout le reste du pays ayant été déboisé et dévasté par l'incurie des habitants.

Plus loin, sur les pentes de la seconde arête faîtière, en beaucoup d'endroits et en particulier sur la route de Tamatave à Tananarive, il y a comme une seconde forêt, beaucoup moins large et moins épaisse que la première, avec des espèces

légères spéciales, bien inférieures à celles de la zone précédente, mauvaises pour le travail, ou du moins demandant à être coupées à une saison déterminée.

C'est, du reste, une remarque générale que plus on s'approche du centre de l'île, moins les essences dures et précieuses abondent, pour faire place à d'autres plus légères, d'une venue plus rapide, et partant moins utiles.

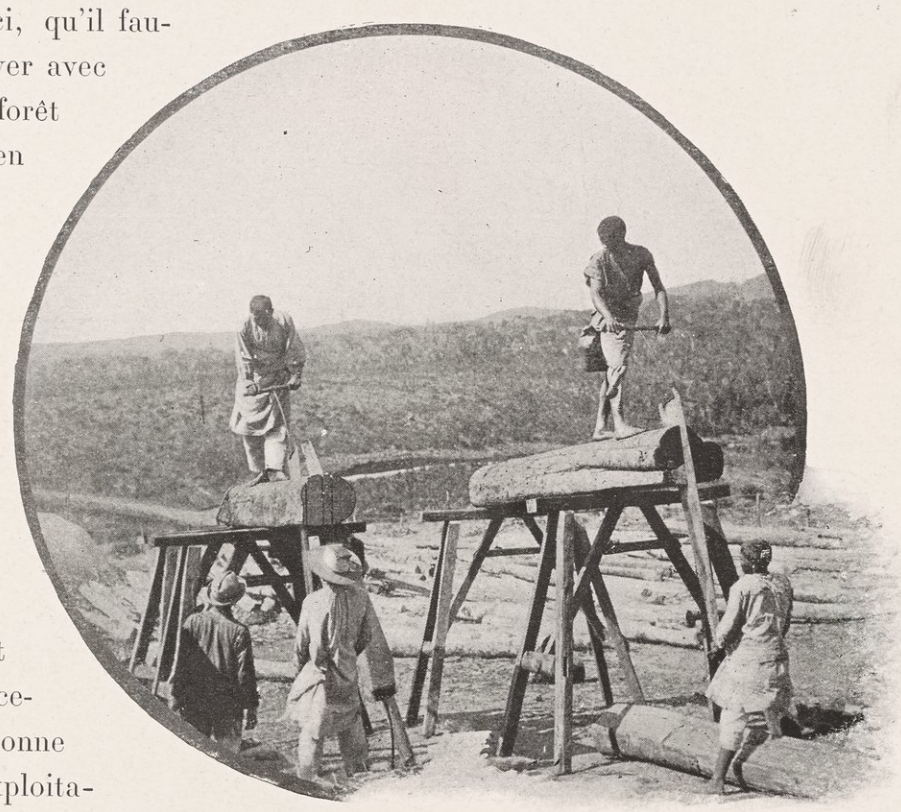
Maintenant, que vaut cette forêt?

Beaucoup par les richesses qui y sont amoncelées.

Nous ne parlons pas ici des orchidées ou autres plantes rares qu'on peut y rencontrer; nous ne parlons pas non plus du miel et de la cire que l'on y trouve en très grande quantité et qui ont alimenté pendant longtemps une exportation assez importante, mais qui diminuent rapidement, les indigènes détruisant les ruches pour en recueillir les produits; nous ne dirons rien non plus des lianes à caoutchouc si riches et si précieuses et qu'il faudrait cesser de gaspiller, comme les Malgaches l'ont

Dans la forêt

constamment fait jusqu'ici, qu'il faudrait au contraire conserver avec soin et replanter. Mais la forêt de la côte Est renferme en très grand nombre les essences les plus précieuses, les bois riches et rares de menuiserie et d'ébénisterie, des arbres séculaires dont l'exploitation nous rendra les plus grands services, quand elle pourra être faite sagement, méthodiquement et économiquement. Et cependant, jusqu'ici, personne ne s'est enrichi dans l'exploitation de la forêt, pas plus M. Marchal à Fort-Dauphin ou M. Maigrot dans la baie d'Antongil, que ceux qui les avaient précédés ou les ont suivis, et nous continuons à voir ce phénomène curieux d'un pays où les plus beaux arbres abondent, qui bâtit sur la côte, à Diego-Suarez, à Tamatave, à Mananjary, ses habitations en bois, et qui en fait venir les matériaux de Norvège!



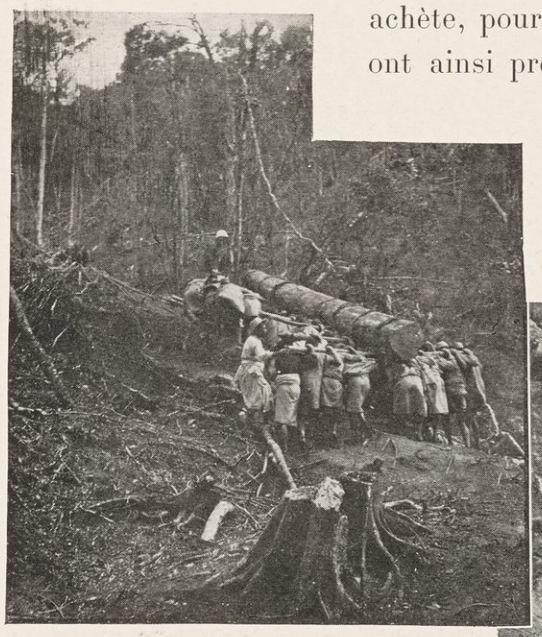
Exploitation de la forêt de Croix-Vallon. — Le sciage des bois à la main.

Cela ne doit pas durer.

La faute en est surtout à l'insuffisance des moyens de transport et à celle des voies de communication qui ne permettent pas encore un charroi régulier. Mais la faute en revient également à notre manque d'initiative.

Deux essais d'exploitation m'ont été signalés, qu'il serait heureux de voir réussir, parce que précisément leurs auteurs ont donné un exemple méritoire d'initiative, celle de M. Edouard Laborde, à l'est du cap Masoala, vers la baie d'Antongil, et celle du vicomte de la Croix Laval, dans son domaine de Croix-Vallon, en Imerina, près d'Anjorobe.

Le mode d'exploitation employé par M. Laborde est remarquable surtout par sa simplicité. Après avoir acquis une surface de forêts considérable, où il y avait une grande quantité de beaux arbres à exploiter, il a appris aux Malgaches à se servir de la scie de long; il les fait travailler à leur compte sur sa concession et il leur



Exploitation de la forêt de Madagascar.

achète, pour les revendre à Tamatave, les madriers qu'ils ont ainsi préparés. La grande difficulté, c'est d'attirer et de garder les ouvriers. Et quoique M. Laborde connaisse les Malgaches et leurs usages, ayant vécu avec eux pendant près de trente ans, la main-d'œuvre lui manque et il va être obligé de recourir à des scies mécaniques.

— Domaine de Croix-Vallon. — Le transport à bras d'hommes.

Le commandant de la Croix-Laval lui, a organisé son exploitation sur une vaste échelle. Vers la fin de 1898, il achetait à 87 kilomètres de Tananarive, sur la route d'Ambatondrazaka, dans le voisinage d'Anjorobe, une propriété de 5.200 hectares, comprenant 1.500 hectares de forêts, 600 hectares de terres de culture, dont 150 en rizières, le reste en pâturages.

Son but est d'y fixer un nombre considérable de familles malgaches et d'y créer un vrai centre de colonisation, en même temps qu'une exploitation agricole modèle. Pour l'atteindre il n'a pas craint d'aller lui-même tout organiser sur place et d'y consacrer plus de 500.000 francs. Déjà il a reconstitué deux grands villages ou se trouvent réunis 700 Malgaches, et rien n'a été négligé pour les y retenir : constitution officielle du village avec son conseil ou fokon'olono, case et terrain donnés à chaque famille, écoles et autres avantages communs, salaire souvent assez élevé et *régulièrement* payé, primes, gratifications, distribution de riz, etc., etc.

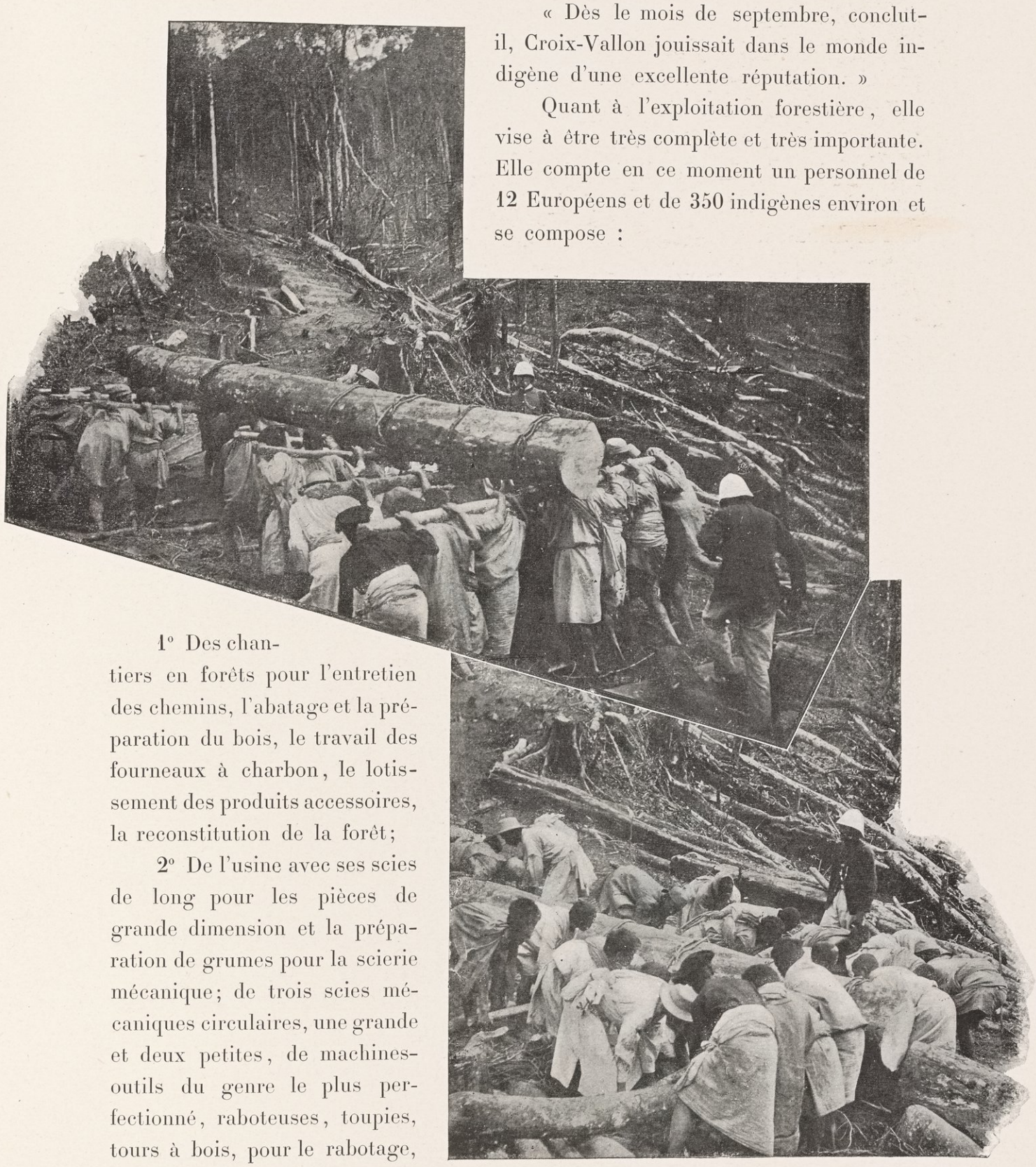
« Deux choses principalement nous ont valu la confiance des indigènes, a-t-il pu écrire, non sans une légitime fierté :

« 1° Depuis le mois de juin 1899, pas une promesse ne leur a été faite qui n'ait été scrupuleusement tenue : c'était nouveau pour eux.

« 2° Pour toutes les décisions importantes qui les concernent, ils sont réunis, on leur fait un kabary, leur fokon'olono est consulté...

« Dès le mois de septembre, conclut-il, Croix-Vallon jouissait dans le monde indigène d'une excellente réputation. »

Quant à l'exploitation forestière, elle vise à être très complète et très importante. Elle compte en ce moment un personnel de 12 Européens et de 350 indigènes environ et se compose :



1° Des chantiers en forêts pour l'entretien des chemins, l'abatage et la préparation du bois, le travail des fourneaux à charbon, le lotissement des produits accessoires, la reconstitution de la forêt;

2° De l'usine avec ses scies de long pour les pièces de grande dimension et la préparation de grumes pour la scierie mécanique; de trois scies mécaniques circulaires, une grande et deux petites, de machines-outils du genre le plus perfectionné, raboteuses, toupies, tours à bois, pour le rabotage,

le bouvetage, le rainage, le tournage, etc., le tout actionné par deux chaudières du type Delaunay-Belleville, de 16 chevaux; d'un atelier complet d'ébénisterie, d'un atelier de charronnerie et d'une forge;

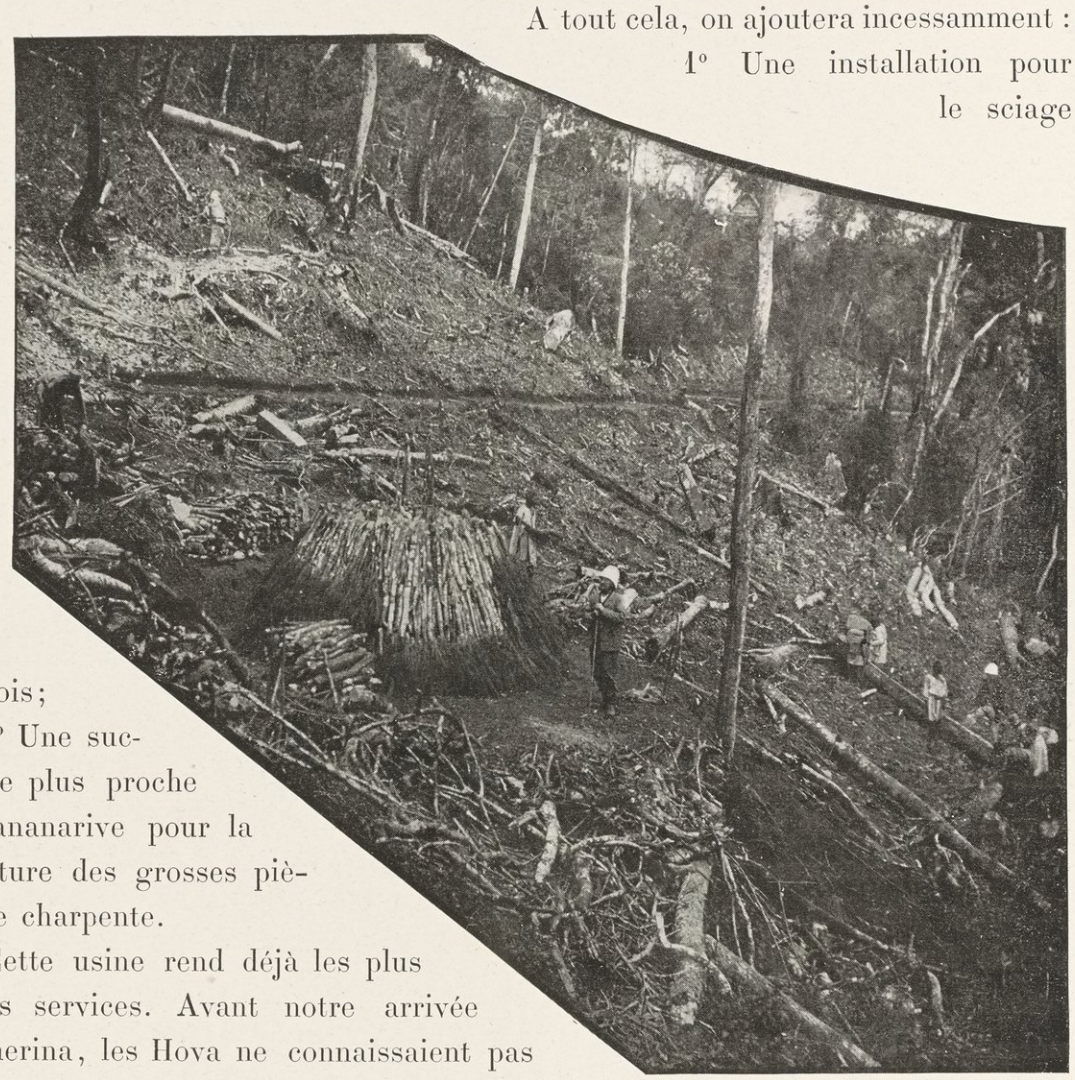
3° D'un dépôt à Tananarive pour les bois ouvrés, le charbon et les autres produits, et d'un atelier de montage, de vernissage et peinture des meubles et voitures construits à Croix-Vallon;

4° D'un matériel déjà considérable et d'une nombreuse équipe de bœufs pour le charroi, dans les limites du domaine d'abord; puis, quand l'état de la route du Nord le permettra, de Croix-Vallon à Tananarive, de tous les produits de l'exploitation.

A tout cela, on ajoutera incessamment :

1° Une installation pour le sciage du bois;

2° Une succursale plus proche de Tananarive pour la fourniture des grosses pièces de charpente.



Fabrication du charbon de bois.

Cette usine rend déjà les plus grands services. Avant notre arrivée en Imerina, les Hova ne connaissaient pas la scie, pas même la scie de long de nos Auvergnats ou de nos Limousins. Ils fendaient leurs planches et les équarrissaient à la hache, abîmant ainsi les plus beaux arbres pour en extraire très peu de bois de travail, et ne fournissant en somme que des pièces mal dégrossies, irrégulières et ordinairement creusées en dedans par

les porteurs qui en extrayaient les copeaux nécessaires à faire cuire le riz. Aujourd'hui, on a de belles planches, bien droites, bien régulières, bien travaillées, à un prix très inférieur et demandant, pour en tirer parti, une main-d'œuvre beaucoup moins considérable.

De la Salubrité

Parmi toutes les questions que vous posent les gens devant aller à Madagascar, une des premières et des plus importantes est celle relative au climat.

L'île est-elle habitable? Peut-on y vivre, y demeurer, y conduire sa femme et ses enfants? Peut-on s'y habituer, y travailler, y rester? Quelles maladies a-t-on à y craindre? Quelles précautions faut-il prendre?

Depuis longtemps, Madagascar avait mauvaise réputation pour son insalubrité, lorsque cette réputation fut singulièrement accrue par l'excessive morbidité et la non moins excessive mortalité de la dernière campagne.

Un pays qui, en quelques mois, a tué 6.000 malheureux, sur un effectif d'environ 28.000 hommes; un pays dans lequel, pendant cette campagne de huit mois, à peu près tout le monde a été atteint, et où le plus grand nombre ont dû être rapatriés avant la fin, beaucoup pour venir mourir en France, ne peut être qu'un pays excessivement meurtrier. Ses côtes, en particulier, doivent être un foyer pestilentiel. De cela tout le monde est convaincu. Et tout le monde croirait également volontiers, par une de ces oppositions si fréquentes dans les choses insuffisamment connues, que les hauts plateaux sont à peu près indemnes de toute affection morbide.

Ce sont là des exagérations qu'il importe de détruire.

On resterait dans le vrai, en s'en tenant aux affirmations suivantes :

A part la fièvre et l'anémie, les autres maladies qui existent à Madagascar, ne sont ni très nombreuses, ni très dangereuses, bien moins nombreuses et bien moins dangereuses, en tout cas, que les diverses affections qui, à tout instant, menacent ou empoisonnent notre vie en Europe.

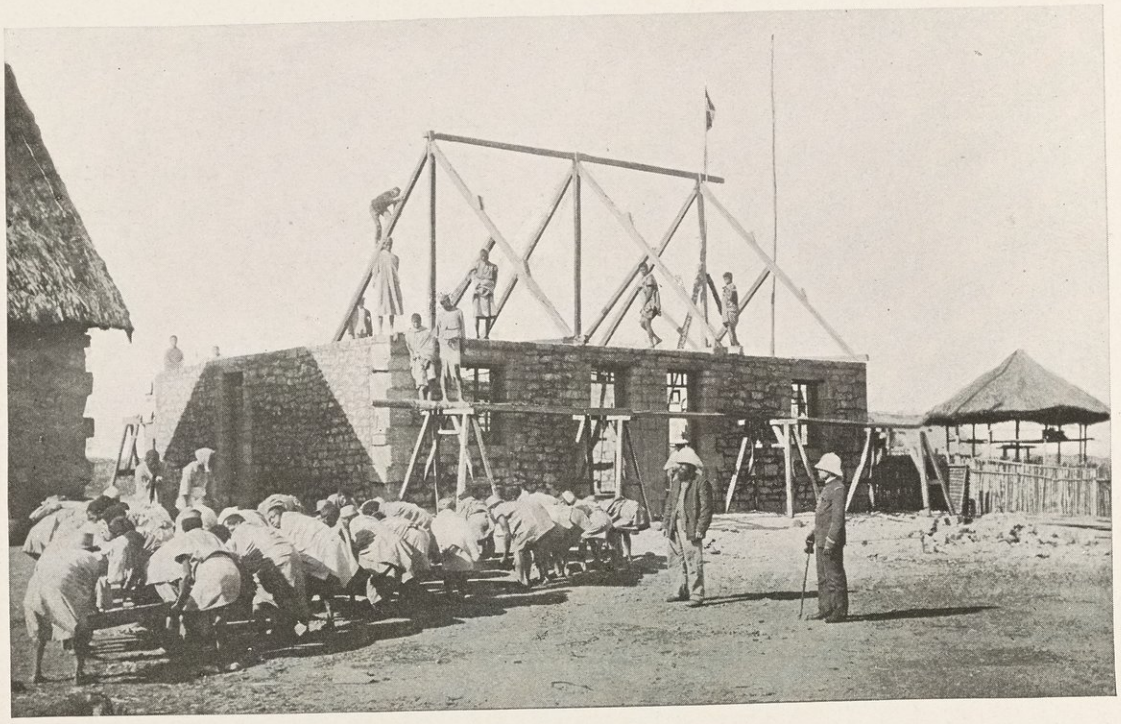
En outre, de ces maladies beaucoup ne sont qu'une exception, et ne sont pas très à redouter; beaucoup ne frappent qu'une catégorie de gens dans des situations déterminées, comme la syphilis, la lèpre, et les diverses maladies de la peau; quelques-unes peuvent sûrement être prévenues, comme la variole.

Restent, en définitive, la fièvre et l'anémie qui en est la suite.

Somme toute, le climat de Madagascar est relativement sain. Et, avec quelques précautions, l'usage de la quinine préventive, une nourriture saine, une

bonne hygiène et une vie très réglée, on peut y vivre de longues années presque sans fièvre.

Madagascar est donc très habitable, et son climat est meilleur que celui de la plupart de nos autres colonies, l'Indo-Chine, le Tonkin, la côte d'Afrique; meilleur que celui de l'Algérie il y a 30 ans, ou de la campagne romaine; à peine plus fiévreux que certains cantons de la Basse-Bretagne ou du centre de la France.



Montage des fermes d'une charpente à bras d'hommes.

Cela est vrai surtout des hauts plateaux, un peu moins de l'Ouest, moins encore du Boïna et de l'Est.

En tout cas, même la considération de la fièvre ne doit sérieusement arrêter aucun immigrant. J'oserais seulement conseiller, après le Dr Jaillet, surtout à ceux qui veulent s'établir sur les côtes, de ne pas y aller au commencement de la saison des pluies, mais d'attendre de préférence la saison sèche, c'est-à-dire mai ou juin, pour s'acclimater plus facilement.

Je conseillerais aussi une sélection rigoureuse, car tous les tempéraments ne sont pas faits pour les pays tropicaux.

Qu'une personne déjà anémiée ou dont le système nerveux est débilité, ou qui a une maladie de foie, etc., n'aille pas à Madagascar.

Qu'on n'y aille pas non plus après un certain âge, 45 ou 50 ans, par exemple, alors que les forces commencent à baisser, et que nous sommes moins propres à nous faire à une nouvelle vie et à un nouveau climat.

Enfin je désirerais que le plus grand nombre des colons, je dirais volontiers tous, fussent mariés et emmenassent leur famille, et cela pour de multiples raisons :

De dignité et de moralité que tout le monde comprendra;

De soins, de bien-être, de précautions, qu'un homme seul néglige trop souvent et que sa femme prévoira pour lui;

De tranquillité, de repos moral, de soutien et d'affection mutuelles, de fortes et saines joies, que procure la vie de famille et qui ont tant d'influence sur la santé.

Si l'on s'en tenait à ces conditions, le séjour de Madagascar serait plutôt agréable et nullement dangereux. On s'y habituerait même assez vite, non seulement sur les plateaux, où le Français peut très bien faire souche, comme il l'a fait à Bourbon et à Maurice, mais aussi sur les côtes où l'on trouve déjà un grand nombre de blancs établis depuis de très longues années, 15, 20, 30 ans, et plus, et se portant relativement bien.

Sans doute, on n'échappera pas complètement à la fièvre, surtout pendant la saison des pluies, c'est-à-dire de décembre à mai, ou, pour parler plus exactement, au commencement et à la fin de la saison des pluies, car elle existe partout, sur les plateaux de l'intérieur aussi bien, quoique à un degré moindre, que sur les côtes, à Tananarive, à Fianarantsoa, à Ambositra, comme à Tamatave ou à Majunga. Elle atteint les indigènes, surtout de l'intérieur, aussi bien que les Européens, de telle sorte qu'on lui paiera, pour ainsi dire nécessairement, son tribut, quand on arrivera, ou même quand on ira des côtes dans l'intérieur, et réciproquement.

Mais ces accès ne deviendront généralement graves, n'atteindront la forme d'accès pernicieux que rarement, en quelques endroits des côtes, à Tamatave, par exemple, sur des tempéraments usés ou chez des personnes imprudentes ou adonnées à des excès. En dehors de là, les attaques seront bénignes ; les accès, pénibles et se présentant sous toutes les formes, n'offriront pas de danger et céderont à un traitement relativement facile et que tout le monde connaît.

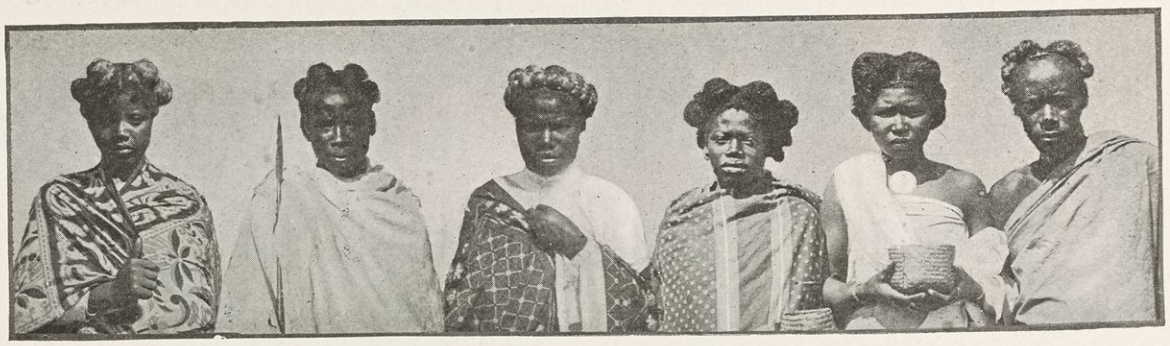
Pintades sauvages.

Les

Tanala d'Ikongo

La route de Mananjary à Fianarantsoa a le grand tort de laisser sur la gauche deux peuples que nous ne pouvons nous dispenser de signaler, et dont nous devons au moins dire quelques mots, les Bara et les Tanala d'Ikongo.

Rien ne serait intéressant comme d'aller sur place, jusqu'à Ihosy, la capitale des Bara, étudier les mœurs, les usages, les dispositions des diverses tribus connues sous ce nom et plus ou moins semblables, dont on a dit tant de mal, qui, autrefois, semaient la dévastation chez tous leurs voisins, en particulier chez les Betsileo, que les Hova ne purent jamais soumettre, si ce n'est nominalement, et que nous-mêmes ne sommes pas encore parvenus à pénétrer. Ce sont de beaux hommes, de taille élevée, très méfiants, grossiers d'aspect et d'extérieur, avec un énorme chignon sur la tête et, tout autour, des boucles de cheveux enduites de cire, de graisse et souvent de terre blanche, qui leur donnent un peu l'aspect de notre gâteau Saint-Honoré ; avec, pendu au cou, un os blanc, légèrement convexe, de la largeur d'une pièce de 5 francs, et qui est un talisman auquel ils attachent la plus grande importance ; avec leurs fusils aux crosses ornées de nombreux clous de cuivre, toujours brillants, et leurs sagaies polies et étincelantes qu'ils ne quittent jamais. Ils n'aiment pas la culture, ni le négoce, ni rien de ce qui demande un effort. Quelques marchands de détail, Hova et Betsileo surtout, se sont introduits



Différentes coiffures des Baras.

Face.

Pile.

chez eux. Mais à un achat proprement dit ils préfèrent encore l'échange de leurs produits, paddy, fruits, légumes, volailles, œufs, contre une bouteille de rhum, un fusil, de la poudre ou un article de bimbeloterie. Nos postes ont fondé des écoles où ils se sont établis; mais c'est avec peine qu'on peut décider quelques enfants à les fréquenter. Et c'est dommage, car ces enfants ne manquent pas d'intelligence, sont très dociles et apprennent remarquablement le français.

Le pays est très accidenté. Coupé du Nord au Sud par la grande arête faîtière, énorme muraille brisée d'où pointent ici et là des pics très élevés, il se termine vers l'Ouest par cette vaste steppe dénudée et déserte que l'on appelle le plateau d'Horombé et renferme l'énorme massif de l'Isalo, que recouvrent de nombreuses forêts. Il y a partout des bois de prix, mais difficiles à exploiter, et des lianes à caoutchouc qui pourront devenir d'une grande ressource. Il y a aussi, au milieu des forêts dévastées, de nombreuses clairières où l'on pourrait entreprendre des cultures abritées, café et autres. Le sol est relativement fertile, parfois très riche et couvert d'excellents pâturages. Il y a peu de riz, les Bara le cultivant fort mal et se contentant de faire piétiner les rizières par les bœufs; mais il y a beaucoup de manioc qui est pour eux ce qu'est la pomme de terre pour les Irlandais; il y a également des patates et des haricots d'une excellente qualité, et beaucoup de bœufs qui constituent en fait la seule richesse du pays, et que l'on pourrait facilement multiplier. A signaler, à un endroit appelé Analavoka, l'existence d'une terre, malheureusement de peu d'étendue, composée de sable et de sel, que les indigènes recueillent pendant la sécheresse, et dont ils se servent pour saler leurs aliments.

Il serait très intéressant également, refaisant en sens inverse le voyage qu'effectuait, au mois d'août et de septembre 1897, M. Guillaume Grandidier, d'aller d'Ihosy jusque chez les Antanosy émigrés, cette très intéressante fraction des Antanosy de Fort-Dauphin,

Guerriers Baras. (Phot. du Ct Debon.)

qui préférèrent quitter leur pays lorsque les Hova s'en emparèrent, plutôt que de se soumettre à leur joug, et allèrent s'établir au nord du cours moyen de l'Onilahy. Ils y vivent divisés en une trentaine de groupes, gouvernés chacun par un chef, qui prend le titre de roi, sauf un qui est en république. Nous pourrions espérer d'être nous aussi, chaque soir, pendant un mois, l'hôte d'un souverain nouveau et, quoique quelques-uns d'entre eux n'aient jamais vu de blancs (avant M. Grandidier), d'être accueillis partout avec une grande cordialité !

Il serait encore plus intéressant de pousser jusqu'à Tulear, ce Tulear qui revient si souvent dans l'histoire de Madagascar, et qui paraît destiné à un grand avenir, soit par la valeur de son port qui est un des plus sûrs et des plus faciles de Madagascar, soit par le voisinage de l'Afrique du Sud, dont il deviendra l'entrepôt natu rel, soit par la fertilité des pays environnants, déjà connus par leurs bœufs et qui n'attendent, pour récompenser le colon de ses efforts et de ses avances, que la tranquillité.

Le temps nous manque pour faire tout cela ; mais, au moins, devons-nous aller au pays des Tanala voir le fameux plateau d'Ikongo, cette forteresse naturelle que les Hova ne purent jamais prendre et dont nous-mêmes ne parvînmes à nous emparer, le 14 octobre 1897, que par surprise et au prix de pertes cruelles.

Les Tanala, ou mieux Antanala — habitants de la forêt — se divisent en deux portions bien distinctes : les Antanala du Nord ou d'Ambohimanga que les Hova avaient complètement soumis, et qu'ils exploitaient à peu près à l'égal des Betsileo, qui, du reste, n'offrent rien de bien particulier, et l'indomptable tribu des Antanala du sud ou d'Ikongo que les Hova au contraire ne purent jamais séduire ou gagner. « Les Tanala ne peuvent se rendre sur vos marchés sans être volés et trompés par vous, répondit un jour leur roi à un des envoyés hova qui lui demandait de permettre à leurs marchands de s'établir sur son territoire ; comment voulez-vous que je vous autorise à venir leur enseigner ces deux vices ? » ; qu'ils ne purent jamais soumettre non plus, car quatre fois ils échouèrent dans leur entreprise contre la fameuse acropole Antanala, sous Ranavalona Ier et Radama II. Depuis, ils les laissaient tranquilles, espérant bien, un jour ou l'autre, semer la désunion parmi leurs chefs et obtenir enfin, par la trahison, ce que la force n'avait pu leur donner.

La crainte avait rendu les Tanala méfiants à ce point qu'ils ne voulaient avoir aucun rapport avec aucun étranger, qu'ils ne voulurent jamais recevoir aucun Missionnaire et surtout permettre à personne qui ne fût pas Antanala, d'approcher du célèbre Ikongo.

Vers 1880, le Père Abinal fit tout pour aller les visiter. Ses guides l'égarèrent volontairement ; il fut rejeté bien loin vers le Sud-Est et dut rentrer chez les Betsileo, brisé de fatigue et brûlé par une fièvre si intense qu'il faillit en mourir. Si le docteur Besson fut plus heureux en septembre 1890, ce ne fut qu'après deux premiers essais

infructueux, parce que le vieux roi Ratsiandraofana malade avait besoin de ses remèdes, et surtout parce que lui-même consentit à devenir frère de sang d'un de ses fils.

« Voudrais-je vous permettre de monter à Ikongo, lui avait dit le vieux roi lui-même, lors de sa seconde excursion, que mon peuple s'y opposerait, m'accusant de livrer à des étrangers le secret de son indépendance et de sa liberté. »

Même sa réception par Ratsiandraofana était déjà une grande faveur.

« Le roi vous a reçu avec joie, lui dit dans un grand kabary public, le chef Ratsiandravaha, commandant supérieur des Tanala en cas de guerre, parce que vous êtes Français, car il sait que ni vos pères ni vous, vous ne nous avez jamais fait la guerre. Cependant, notre peuple est inquiet de vous voir dans son pays avec une suite nombreuse, car il croit que vous êtes les amis des Hova, au milieu desquels vous avez bâti votre résidence. A eux seuls, les Hova n'ont pu nous vaincre, mais nous craignons qu'aidés de vos conseils et de votre science de la guerre, ils n'arrivent à s'emparer d'Ikongo. Prouvez-nous que vous êtes nos amis et non ceux des Hova; donnez-nous de la poudre, des balles et des pierres à fusil pour nous permettre de nous défendre, car nous redoutons toujours la perfidie naturelle des Hova. Rien ne manquerait au bonheur des Tanala, s'ils ne craignaient sans cesse de voir les Hova, leurs irréconciliables ennemis, violer la foi jurée. Dites au grand chef français que nous avons foi en lui, et que les Tanala vivraient dans une heureuse sécurité, s'il acceptait de les prendre sous sa protection. »

C'étaient là des protestations malgaches. M. Besson put s'en apercevoir lui-même en 1896, lors de la révolte tanala, et ce fut à lui qu'échut le soin de les soumettre et de reprendre, cette fois en combattant, le chemin de leur capitale.

Ce ne fut cependant pas sans hésitation que les Tanala se soulevèrent.

Ils avaient observé avec soin la révolte des Hova et, plusieurs fois, avaient été vainement sollicités de s'unir à eux. Le roi était manifestement pour la paix, ainsi que ses fils, se rappelant les uns et les autres que l'un d'eux était le frère de sang de M. Besson, et restant sous l'influence de notre représentant. Mais, trop tôt peut-être, au mois d'août 1896, un chancelier, M. Bertrand, et un lieutenant, étant allés s'installer à la résidence de leur roi, on commence à craindre et à s'agiter; au mois de septembre, des mouvements inusités se produisent; des chefs viennent du Sud, et même d'Ivohibe, accroître le parti des mécontents; les ouvriers de la route à péage, qui passait au sud des rochers, sont dispersés, et la déchéance du roi et des chefs restés fidèles à la France est proclamée à Ikongo. C'était la révolte. M. Besson accourut à Maromiandra où l'immense majorité de la population se rendit au kabary convoqué par lui, et lui jura fidélité. Mais les groupes du plateau refusèrent de se dissoudre, déclarant qu'ils feraient la guerre aux Français comme ils l'avaient faite aux Hova, et qu'ils finiraient par les chasser de leur pays.

Il fallut recourir aux armes et emporter par la force le plateau d'Ikongo.

La différence de niveau entre le rocher d'Ikongo et la vallée qu'il domine est d'environ 600 mètres. Elle donne naissance à une sorte de muraille naturelle haute de 500 mètres, dont les flancs, presque verticaux, sont entièrement couverts de grands arbres, qui élèvent droit au ciel leur cime avide de soleil.

Le plateau d'Ikongo lui-même, n'est, en quelque sorte, qu'un énorme pan de mur isolé et comme détaché de cette gigantesque arête montagneuse. Il a la forme d'un arc de cercle, très allongé, tourné vers l'Est, et de 8 à 10 kilomètres de long. Le sol en est noirâtre, recouvert d'une couche épaisse d'humus et susceptible de recevoir, sur une surface d'environ 5 à 600 hectares, la plupart des cultures indigènes, le riz excepté. Un petit ruisseau, toujours vivace, y coule du Sud au Nord, et retombe en cascades le long des parois d'un rocher gigantesque qui est comme le cheval de frise de cette immense citadelle, sorte de Gibraltar colossal. On ne peut donc le réduire par la famine et il n'y a en tout que deux points faibles extrêmement faciles à défendre, l'échancrure par laquelle s'échappe en cascade, au Nord, le ruisseau d'Ilavaohina, et l'espèce de soudure qui le rattache, à l'Ouest, à la montagne d'Ambondrombe, ou montagne des morts.

Du 5 au 9 octobre, eurent lieu des engagements très vifs, qui nous coûtèrent des pertes sensibles. Mais le 10, qui était un dimanche, comptant que les Antanala ne s'attendraient pas à une attaque ce jour-là, comptant aussi sur leur paresse, sur le froid de la matinée, qui était très vif, et le brouillard qui était très épais, M. Besson s'avança sans bruit jusqu'au dernier retranchement et s'en empara par surprise.

Ikongo était pris et les Tanala durent se soumettre.

Ce sont de beaux hommes, bien supérieurs d'apparence aux Antanala du Nord, qui ne paraissent pas être complètement de la même famille. Parmi eux, plusieurs ont le teint blanc à un degré remarquable. Ils ne manquent pas de grandeur et de vertus. Ils sont intelligents, plus intelligents que leurs voisins les Betsileo qu'ils méprisaient complètement pour avoir accepté le joug hova, et, jusqu'à un certain point, travailleurs. Tous sont mariés et leurs mœurs sont relativement meilleures que celles des autres tribus malgaches. Ainsi l'adultère y était-il très rare. Ils ne sont pas voleurs et leur probité est d'autant plus remarquable que partout ailleurs elle n'existe pas. Tout objet perdu est colporté de village en village, jusqu'à ce qu'il soit réclamé par son maître. Les crimes et attentats contre les personnes y sont rares ou inconnus et la peine capitale n'a pas lieu d'y être ap-

Bœuf porteur chez les Baras.

pliquée. Ils n'aiment pas les procès. Enfin ils ne s'enivraient pas autrefois, non par vertu, mais par manque d'occasion.

Paysage d'Imerina, les rizières étagées.

Aspect physique de Madagascar.

Le Betsileo.

Nous voici enfin dans la région des plateaux, ou, plus exactement, sur le grand plateau central, qui n'est pas un plateau du tout, qui n'est qu'un ensemble de montagnes et de vallées enchevêtrées et multipliées à l'excès, mais que nous continuerons à appeler ainsi, uniquement pour parler comme tout le monde.

Rien n'est curieux comme l'apparence physique ou le système orographique de Madagascar, et peut-être est-il bon d'en donner ici un aperçu.

Telle que nous commençons à la connaître, l'île comprend :

1° Une ceinture de plaines, basses et très étroites à l'Est, et beaucoup plus larges à l'Ouest. Nous venons de parcourir et de décrire sommairement la plaine sablonneuse orientale. La plaine occidentale est marquée de collines d'une élévation moyenne de 400 à 500 mètres, dans lesquelles on reconnaît facilement d'anciens récifs de coraux à peine modifiés et affectant généralement la forme de plateaux allongés.

2° Au Sud, se trouve la vaste plaine sablonneuse, ou mieux le plateau Mahafaly, dont nous avons déjà parlé, de 500 à 600 mètres d'altitude, triste, désert, stérile, sans eau, avec une végétation très caractéristique de nopals et d'autres plantes grasses, rares et rabougries.

3° Au Nord, un premier plateau, piqué de hautes montagnes et qui se termine, vers le lac Alaotra, par un col de 600 mètres seulement d'altitude. C'est là, entre les Betsimisaraka de l'Est et les Sakalaves de l'Ouest, le point de jonction naturel, qui a dû jouer un rôle historique important, soit à l'époque de Benyowski, soit de tout temps, et qui est appelé à avoir une grande importance dans le développement de l'île.

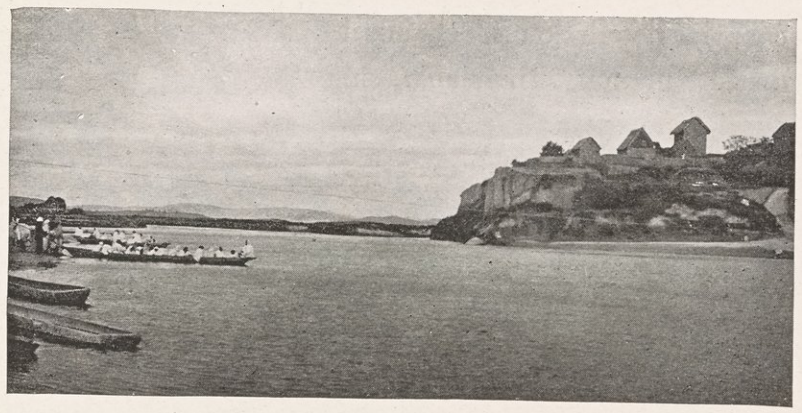
4° Le plateau d'Imerina-Betsileo, qui occupe en étendue une grande partie de l'île, où se trouve la population la plus dense, la plus intelligente, la plus avancée en civilisation, et celle qui présente le plus d'avenir, pour ne pas dire la seule qui en présente.

Dans son ensemble, il offre une inclinaison marquée d'Est-Ouest, son rebord oriental s'élevant fréquemment à 1.600 mètres, tandis que le rebord occidental ne dépasse qu'exceptionnellement 1.200 mètres. Mais partout, au Nord, au Sud, à l'Est et à l'Ouest, ses limites très prononcées et ses pentes très à pic, lui donnent l'apparence d'un immense gâteau en cône tronqué, posé sur un gigantesque plat renversé.

5° En outre de ces plaines basses et de ces hauts plateaux de 1.200 à 1.400 mètres d'altitude, on rencontre, dispersés indifféremment sur toutes les parties de l'île, au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest, au Centre, partout, des accidents éruptifs d'origine volcanique, isolés, d'apparence bizarre, et parfois très importants, comme celui de la

Paysage hova. — Ambohimalaza.

montagne d'Ambre, au Nord, et, au Centre, l'immense massif de l'Ankaratra, qui est l'épanouissement occidental de la grande arête faîtière entre l'Imerina et le Betsileo, et comme le centre orographique de l'île.



L'Ikopa à Tananarive.

Quant à l'apparence du plateau central, considéré dans son ensemble, aucune description ne saurait en donner une idée. C'est un amoncellement de montagnes se pressant les unes contre les autres, sans ordre apparent, pêle-mêle, et, suivant la comparaison bien souvent reprise, comme une mer en furie dont les lames immenses se seraient soudainement solidifiées. Il y a bien çà et là quelques vallées très larges, telles que celles d'Isandra, de Betafo, de Tananarive, de Moramanga, d'Antsihanaka, etc.; et la pointe extrême nord de l'île n'a pas subi l'action de la grande éruption granitique. Mais, partout ailleurs, on marche des journées et des semaines sans trouver le moindre plateau, même d'un mille carré.

Je ne sais pas s'il y a au monde une autre contrée couverte d'une pareille masse de montagnes, car plus de 90.000 milles carrés ont été bouleversés par les deux éruptions granitiques qui semblent s'être succédé à Madagascar.

Au point de vue de la fertilité, des productions, de la culture, le plateau central diffère également totalement de ce que nous avons vu jusqu'ici.

Les montagnes sont dénudées et dépouillées depuis des siècles, si tant est qu'elles aient jamais été boisées. Les pluies diluviennes les ont ravagées en entraînant dans les vallées les principes nutritifs. De plus, le sol n'est pas riche, car il manque presque partout des éléments constitutifs indispensables pour l'agriculture, au moins dans nos terrains d'Europe, surtout de calcaire, et, en beaucoup d'endroits, d'acide phosphorique. Le calcaire existe en grande quantité dans l'Ouest et dans le Sud-Ouest, mais les moyens de communications ne permettent pas encore de le transporter. D'autres gisements de qualité inférieure ont été récemment découverts dans le Betsileo, dans l'Ankaratra et dans le district d'Alasora, près de Tananarive. D'autres seront découverts ailleurs qui permettront d'améliorer les terres, s'ils sont suffisamment nombreux et facilement accessibles.

De plus, ce sol, de sa nature, est très compact. Il demandera donc beaucoup de bras. Mais ces bras, on pourra les avoir, car nulle part, à Madagas-

car, la population n'est aussi dense, ni aussi maniable, ni aussi laborieuse.

Travail du fer, procédé malgache. Cylindres souffleurs.

Un changement très net se montre en effet, dès que l'on pénètre dans les limites du Betsileo. Ce ne sont plus les villages clairsemés ni les maisons en bambou ou en roseaux, de la plaine orientale, que l'on rencontre; ce sont de vraies maisons, en bois, si elles sont anciennes, en terre, si elles sont récentes, avec un rez-de-chaussée et un étage, une petite croisée au Nord et une porte invariablement fixée à l'Ouest. Et ces maisons sont dispersées un peu partout, dans les vallées fertiles, à côté des rizières ou du champ de manioc, entourées d'un fossé et d'une haie épaisse de cactus, constituant ce que les Betsileo appellent le *vala*.

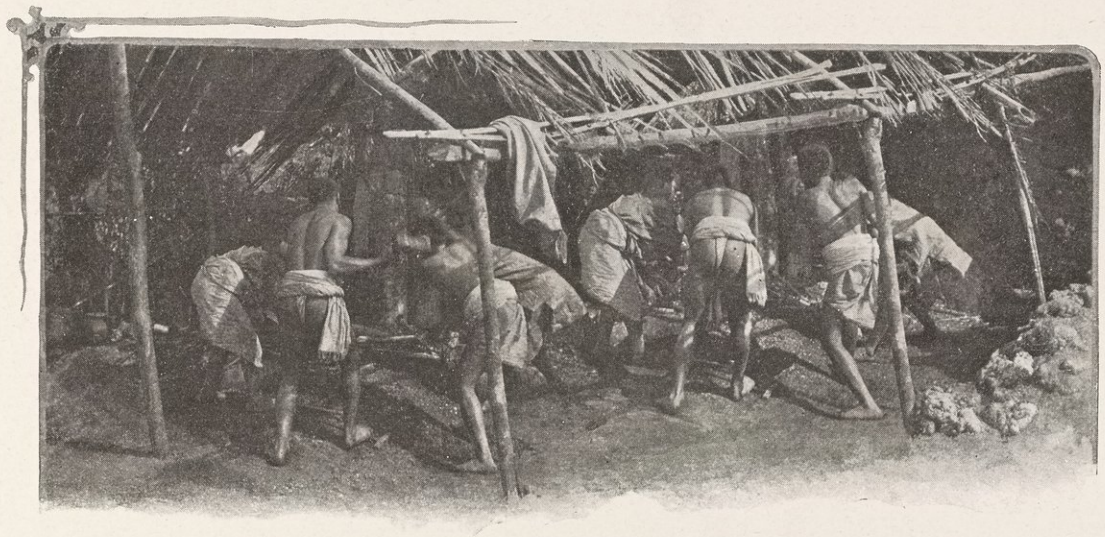
La province du Betsileo, la seconde en importance des provinces de Madagascar, présente vaguement la forme d'un rectangle allongé, entre l'Imerina au Nord, le pays Bara à l'Ouest et au Sud, et le pays des Antanala à l'Est. Sa superficie est d'environ 3 millions d'hectares, sur lesquels 2 millions sont cultivables et environ 30.000, situés dans quelques vallées plus fertiles, réellement cultivés. Sur ces 3.000.000 d'hectares, il y a environ 300.000 habitants, à peu près 10 habitants par kilomètre, inégalement répartis, laissant presque complètement déserts le plateau et les massifs que fouettent les vents de la saison sèche, tandis que certaines vallées, surtout près de Fianarantsoa et d'Ambositra, sont très peuplées.

Le Betsileo est, dans l'ensemble, notablement plus fertile que l'Imerina. Son sol, argileux avec présence de sable, est ordinairement riche en potasse, en phosphore et en humus, mais manque également de calcaire.

Les 30.000 hectares cultivés le sont surtout en riz, manioc, patates, haricots, maïs, cannes à sucre, pommes de terre. Les légumes et autres produits de l'Europe, tous nos arbres fruitiers, surtout le pommier et le pêcher, réussissent parfaitement sur tous les points de la province. L'agriculture est partout en progrès. De même l'élevage, qui donnera sûrement d'excellents résultats, auxquels ne sera pas inutile, en particulier, la jumenterie créée à Fianarantsoa.

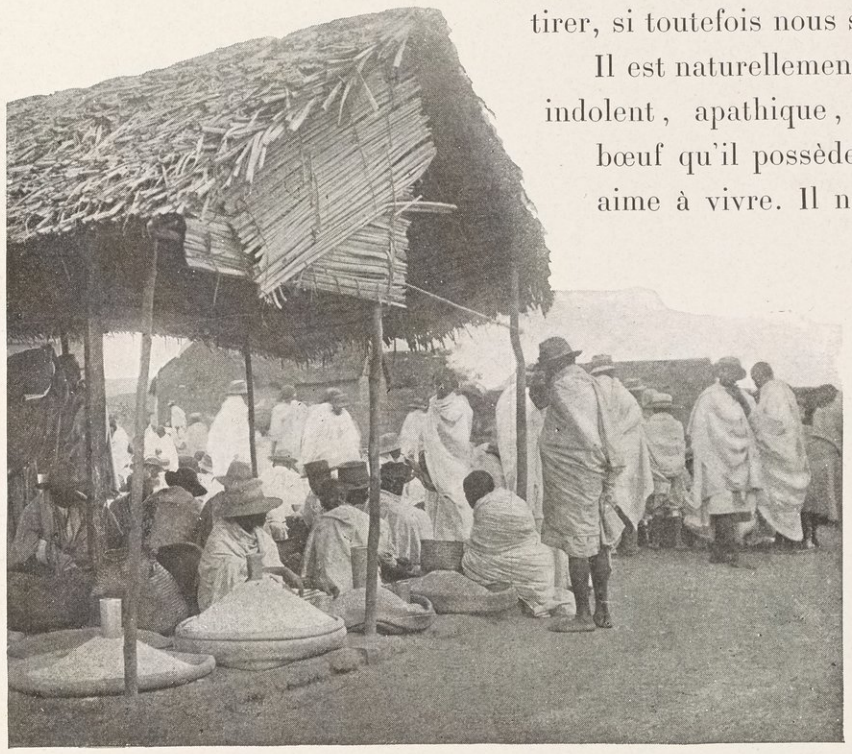
Le climat du Betsileo est remarquablement agréable, et, dans l'ensemble, très sain. Sans doute, le paludisme y sévit, comme partout à Madagascar, surtout dans certains districts; mais l'Européen n'y est pas déprimé par la chaleur comme sur les côtes, et, ses forces se refaisant par un véritable hiver et la succession des quatre sai-

sons suffisamment tranchée, il s'y porte généralement bien, peut y rester longtemps et s'y livrer à des travaux manuels prolongés.



Forgerons indigènes à Mantasoa. (Phot du Cel Prudhomme.)

Le peuple Betsileo est une des plus intéressantes tribus de tout Madagascar par ses qualités et par ses défauts, par son histoire qui se résume dans une longue exploitation, et par le parti que nous pourrons en tirer, si toutefois nous savons nous en servir.

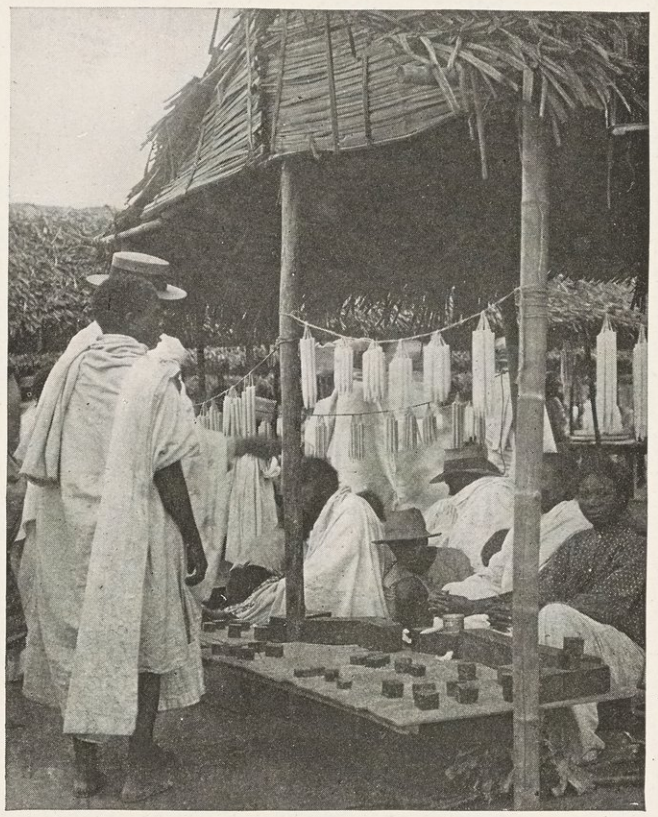


La vente du riz au détail.

Il est naturellement patient, docile, lent, indolent, apathique, un peu comme le bœuf qu'il possède, et auprès duquel il aime à vivre. Il ne manque pas d'intelligence, et, quand il veut s'appliquer, il réussit presque aussi bien que le Hova; mais sa paresse native et la lourdeur de son caractère ou de son tempérament l'empêchent de se développer. Sa vie est généralement sobre; mais, à l'occa-

sion, il se livre volontiers, et au delà de toute mesure, les femmes aussi bien que les hommes, à d'interminables orgies qui consistent surtout à se gorger de viandes et de rhum. Son grand bonheur est cependant de vivre tranquille, à côté de son champ qu'il cultive avec soin, et de ses troupeaux qui font son bonheur, au milieu de ses enfants dont il aime à s'entourer.

Ses mœurs sont loin d'être pures. Le mariage n'est qu'une union trop souvent imparfaite, qui manque à la fois d'unité, puisque le mari avait souvent deux ou trois femmes, de stabilité, puisque le divorce existe très fréquent, et de fidélité, de la part de la femme aussi bien que du mari. Au moins, il est bon père de famille, attaché à ses enfants, très respectueux pour les vieillards, les *rangahibe,* comme on les appelle, et il a pour ses morts un culte véritable. Ce culte se manifeste surtout par la solennité des funérailles, qui étaient d'interminables orgies, et par le luxe relatif des tombeaux, établis un peu partout dans le pays et surmontés d'un massif en pierres sèches de forme rectangulaire, d'environ 5 mètres de côté sur $1^{m},50$ de hauteur, avec — ce qui est très rare à Madagascar — quelques motifs de décorations, par exemple dans la disposition des innombrables têtes de bœufs qui les entourent.



Marchandes de savon et de bougies malgaches.

Nulle part plus que chez les Betsileo, sauf toujours en Imerina, les diverses Missions établies à Madagascar n'avaient fait autant d'efforts pour s'établir, et nulle part elles n'avaient revêtu plus clairement cette physionomie politique ou nationale dont on aura de la peine à les dépouiller, les Protestants représentant le gouvernement hova et l'influence anglaise, les Catholiques représentant l'influence française. Bien entendu, l'Administration, avant notre arrivée, était protestante, et il n'était pas rare, le cas signalé par *Guide de l'Immigrant* (t. Ier, p. 295), « de ce grand juge de Fianarantsoa, qui était le fils du gouverneur hova et un ancien chef de cambrioleurs à Tananarive, qui était lui-même le chef secret et l'inspira-

Fromages malgaches.

teur des ravisseurs d'enfants et des voleurs de nuit; ce qui ne l'empêchait pas de prêcher tous les dimanches et de commenter dévotement la morale de l'Évangile à Andranobirika, le plus grand temple de Fianarantsoa ».

De leur côté, les missionnaires français n'avaient nulle part plus souffert et plus travaillé que dans le Betsileo, depuis 1871 qu'ils s'y étaient établis. Le représentant de la France n'avait jamais cessé de les soutenir, et d'unir son influence, qui était très grande, à la leur, qui ne l'était pas moins, en faveur de leur patrie. Le peuple était de cœur avec eux, à ce point qu'en 1893, quand se fit l'inscription pour les écoles, les Catholiques seuls eurent plus d'enfants que tous les Protestants réunis.

On se trompe donc, ou, au moins, on exagère sérieusement quand on dit « que les Betsileo, comme tous les Malgaches, sont restés fétichistes et adorateurs secrets des anciens *sampy* ou idoles nationales »; que « leurs croyances chrétiennes, toutes de surface et autrefois imposées par le tout-puissant bras séculier de Rainilaiarivony », sont sans fondements; qu'ils sont « le jouet d'une foule de superstitions, croient sincèrement aux sorciers, aux jeteurs de sorts, et à une foule d'*ody* ou amulettes » (*Guide de l'Immigrant*). Tout cela était vrai, peut-être est resté vrai pour les Protestants, qui avaient le tort d'être, en effet, une église d'État imposée par l'autorité. Mais tout cela n'était pas vrai des as-

Changeur en plein vent.

semblées catholiques qui s'étaient formées peu à peu, en dehors de l'administration hova, sous la seule influence des Missionnaires, et qui étaient en train de devenir des Chrétientés ferventes, en dépit de leur ignorance encore très grande, de leurs

Missions catholiques. — Une classe d'élèves indigènes.

faiblesses trop nombreuses, de leurs défauts de toutes sortes. La Mission du Betsileo promettait beaucoup, et, en dépit des mauvais exemples, surtout d'indifférence et d'inconduite, que nos représentants et nos compatriotes de toute sorte ne lui donnent que trop, je crois qu'elle donnera quelque chose de ce qu'elle promettait.

Ici, comme partout, mais peut-être avec une acuité plus grande qu'ailleurs, s'est posée, après la conquête, la question religieuse, venant de ce fait que les Catholiques, triomphant avec la France, prétendaient bien n'être plus les parias et les persécutés d'autrefois, et que les Protestants, étant vaincus avec les Hova, voulaient néanmoins conserver le plus possible de leur situation privilégiée et, pour cela, se faire couvrir par leurs coreligionnaires de France. Mon opinion est très arrêtée à ce sujet et basée sur une certaine étude de la question. Mais peut-être mes affirmations seraient-elles suspectes, quelque soin que j'apporte à ne rien exagérer et à être toujours sincère dans tout ce que j'écris, et réservé jusqu'à l'excès, quand il s'agit d'adversaires. Aussi me bornerai-je à donner les appréciations d'un voyageur, d'un des directeurs du Comptoir d'escompte de Madagascar, qui visitait le Betsileo alors que les difficultés étaient le plus grandes.

« L'école et le temple, écrivait-il à ce propos dans son journal intime, sont facteurs de grandes discussions à Madagascar en général, et dans le Betsileo en particulier. Nous avons eu à Ambositra un exemple de ces regrettables querelles religieuses dont le résultat le plus net sera, à mon avis, le discrédit jeté, dans les esprits des indigènes, sur toute religion chrétienne, catholique et protestante.

« Les PP. Jésuites étaient, dans l'immense majorité des villages betsileo, les seuls missionnaires français. A côté d'eux, des Norvégiens et des Anglicans. Qu'au nom du respect des droits acquis on ne molestât pas ces derniers, je l'accorde, mais il fallait rester inflexible sur deux points : exiger des Norvégiens et des Anglicans le respect de la France et sévir, par expulsion du pays, lorsqu'il était nécessaire. Voilà le premier point, le second étant : à aucun prix ne favoriser l'établissement de missionnaires français protestants dans le pays. Or, sur le premier point, on a été d'abord excessivement faible et indulgent, et de cette indulgence on a dû passer à la rigueur en présence de faits indiscutables de propagande antifrançaise, et, par faiblesse encore, pour bien prouver que les sympathies confessionnelles n'avaient en rien dicté ces mesures de rigueur, on a appelé la société des Missions évangéliques de Paris à prendre la succession religieuse des Protestants étrangers.

« La faute a été aggravée par le soin pris de pousser les Protestants de façon à leur donner, par faveurs officielles, les mêmes éléments d'action que ceux que la Mission des PP. Jésuites tient des aumônes des Catholiques, et cette faute se double d'une injustice, les Protestants n'étant, en somme, qu'une faible minorité en France. Par ces manœuvres maladroites, on a obtenu le résultat suivant : développement très grand, chez les indigènes, de scepticisme à l'égard des religions vazaha et retour aux pratiques superstitieuses anciennes qui sont un retour à la barbarie. Si c'est là le but qu'on cherchait, il est admirablement atteint, mais il est déplorable, au point de vue simplement civilisateur et humain, autant qu'au point de vue religieux..... »

Ecole des sœurs. — Tananarive.

Qu'on étende ces appréciations à toute l'île de Madagascar, et en particulier à l'Imerina, et l'on aura le véritable aspect d'une question que d'aucuns ont embrouillée à plaisir, mais qui, dans son ensemble, est très simple.

Avant la conquête, les Missionnaires catholiques avaient travaillé pour la France, en même temps que pour leur foi; les Missionnaires protestants — aussi bien les Quakers américains et les Luthériens de Norvège que les Indépendants ou les Anglicans anglais — pour l'Angleterre. Qui oserait le leur reprocher?

Après la conquête, la situation était changée. Il ne fallait persécuter personne, il fallait laisser la liberté à tous, même aux Anglais, à la seule condition de respecter l'autorité définitivement établie de la France. Mais était-ce trop demander d'un gouvernement français, après les services rendus, après les persécutions supportées à cause de lui, après un double exil, parce qu'on était Français, pendant les deux campagnes de 1883-1885 et de 1894-1895, après avoir tout fait pour aider à son établissement et empêcher Madagascar de devenir anglaise, était-ce se montrer trop exigant que de demander à la France la liberté complète et, avec la liberté, un peu de bienveillance? Si on avait accordé cette liberté, si on y avait joint cette bienveillance, si l'on n'avait pas commis cette faute politique énorme de laisser des Missionnaires protestants français aller à Madagascar, couvrir leurs coreligionnaires anglais, et compliquer étrangement la situation, peu à peu les Malgaches fussent allés aux Missionnaires catholiques, fussent venus à nous; peu à peu les Missionnaires étrangers fussent partis, et, dans moins de vingt ans, — je l'affirme sans hésiter, parce que c'est la vérité, et aucun de ceux qui ont connu l'ancienne situation ne me démentira, — toute l'île eût été catholique.

Au seul point de vue politique, il est incontestable que cela eût mieux valu pour la France.

Avant notre conquête, les Hova exploitaient indignement les Betsileo et nulle part leur administration ne fut plus oppressive et plus arbitraire.

La situation était donc exceptionnellement bonne pour nous dans ce pays désolé et ruiné par eux, au milieu de ces populations dociles et souples, qui détestaient leurs oppresseurs et étaient prêtes, par avance, à accepter comme des libérateurs ceux qui viendraient les débarrasser d'un joug odieux. Et cela d'autant plus que la France était représentée depuis longtemps parmi eux par un homme juste et bon dont ils admiraient les qualités et appréciaient le caractère, le Dr Besson, et par un corps de Missionnaires dévoués qui les avaient toujours défendus, et, par surcroît, avaient toujours marché d'accord avec le Résident français, tandis que tous les Missionnaires protestants s'étaient gravement compromis, nous l'avons déjà dit et tout le monde le sait, en faveur des Hova et de l'Angleterre.

Il n'y avait donc qu'à cueillir le fruit mûr, et le Betsileo devait être tout naturellement le partisan le plus dévoué de l'influence française, le plus solide

Vue générale de Fianarantsoa.

appui de notre domination, et, en cas de danger, un refuge assuré.

Cela est si vrai que, malgré la politique néfaste de M. Laroche, alors que toute l'île était en feu, le Betsileo nous restait seul fidèle, oasis de paix et de tranquillité au milieu de ce vaste incendie qui, un moment, compromit l'avenir de notre nouvelle colonie.

Depuis, plus d'une faute a été commise. Par suite de je ne sais quelle direction, l'Administration s'est départie de sa bienveillance ancienne, et notre joug s'est parfois fait durement sentir aux Betsileo, soit pour la perception des impôts soit pour les prestations. Mais ces fautes peuvent être réparées, et avec une administration sage et bienveillante, on peut faire du Betsileo la plus tranquille, la plus riche, la plus sûre des provinces de Madagascar.

L'Imerina et Tananarive

Fianarantsoa est située dans une gorge assez large et sur deux hauteurs en forme d'Y qui occupent le milieu de la gorge. Les deux montagnettes donnent l'illusion d'un Tananarive minuscule, illusion que les Hova ont complétée en créant

un petit lac au bas de la plus petite colline, pour figurer le lac de la reine, à Tananarive. Les cases malgaches couronnant la plus grande hauteur viennent s'égrener sur la seconde pente qui se poursuit doucement vers le Nord et sur laquelle sont installées les principales constructions européennes, l'église, la résidence et les écoles catholiques, les maisons des colons. Le long de la route de Tananarive, à peu de distance de la route, vers l'Est, le plateau de Tsianolondroa offre un vaste emplacement pour une ville future.

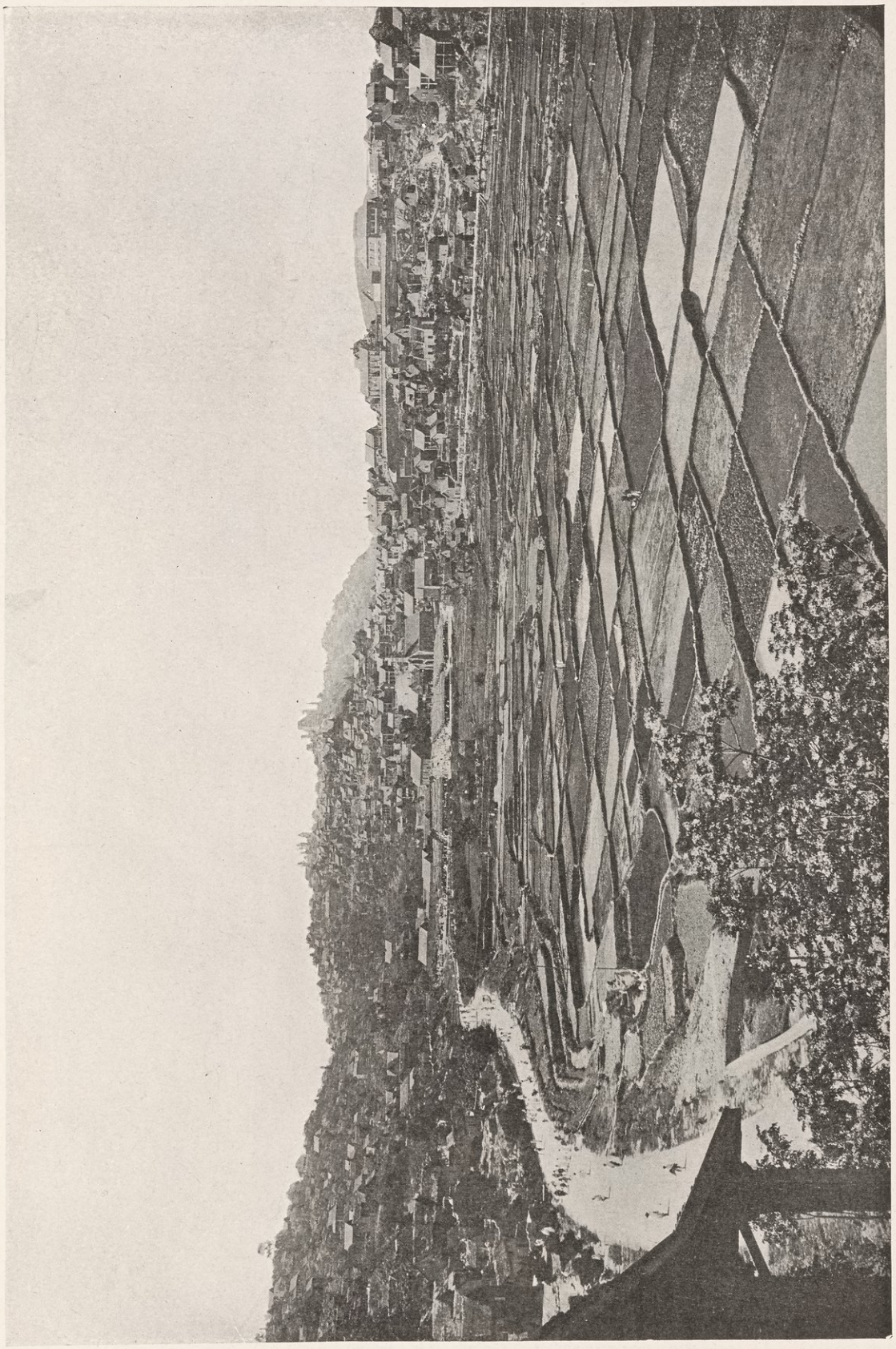
Cathédrale de Fianarantsoa.

La route entre Fianarantsoa et Tananarive est une des plus belles de celles que nos officiers ont construites à Madagascar. Large de 5 à 6 mètres, bordée de fossés, avec des ponts sur les rivières, — quelques-uns de ces ponts sont très remarquables, — elle se prolonge 260 km. plus loin vers le Sud, jusqu'à Ihosy et Bitsoka, et se relie à tout un réseau de routes muletières avec chaussées, ponts et ponceaux, qui font communiquer entre eux les cantons et chefs-lieux de canton de la province.

Ambohimanga.
Ancienne résidence de la reine Ranavalo III.

L'aspect du pays ne se modifie pas beaucoup à mesure que l'on s'avance vers le Nord, si ce n'est qu'il devient plus sain vers Ambositra et l'Ankaratra, que les villages deviennent de plus en plus rapprochés et surtout plus considérables, à mesure que l'on s'approche de Tananarive.

Rien ne serait intéressant comme de s'arrêter le long de cette grande route de plus de 400 km. de long, de Fia-



TANANARIVE VU DE LA ROUTE DE MAJUNGA.

narantsoa à Tananarive, pour se rendre compte de la configuration physique du grand plateau central, que l'on parcourt ainsi dans la plus grande partie de sa longueur, pour voir les nombreuses vallées et les torrents qui le sillonnent; les immenses blocs de granit que le dépouillement des terres environnantes, sous l'action incessante des eaux de pluie, a laissé découverts comme autant de témoins muets et immuables d'un passé disparu; les montagnes très accidentées, d'aspect fantastique souvent, avec leurs flancs abrupts et dénudés, les bouquets d'arbres ou d'aloès géants qui parfois les surmontent, les villages d'ordinaire ruinés qui, ailleurs, dominent leurs cimes; les fossés profonds qui entourent ces

Marché de Talata
(environs de Tananarive).

villages et que coupe une étroite tranchée barrée par un énorme bloc, une pierre ronde roulant sur elle-même comme une gigantesque meule de moulin; les vallées ordinairement cultivées en rizières, qui s'étagent aux flancs des collines, en gradins verdoyants; les *tanety* ou plateaux dénudés; les tombeaux, presque uniformément des cubes de maçonnerie recouverts d'une large dalle et surmontés d'une pierre levée, qui s'échelonnent le long des chemins; les sentiers qui gravissent le flanc des montagnes et que parcourent parfois de longues théories de Malgaches revêtus de blanc, un *sobika* ou du bois sur la tête, et se rendant à un marché en plein air que l'on aperçoit au loin dans un coin de la montagne, à l'approche d'un village; tout un pays nouveau, curieux, fantastique, très ensoleillé, nu et cependant attirant, pauvre et dont il semble qu'on pourra tirer beaucoup, étrange et que l'on croit reconnaître, captivant et absorbant dans son ensemble.

On aimerait à s'arrêter et à assister à ces funérailles qui se célèbrent dans

un des villages de la route, à cette veillée des morts où les cris, les pleurs, les compliments de condoléance, alternent avec les tournées de rhum, les excitations de l'orgie, et qui, malgré tout, sont impressionnantes; à cette interminable procession de lamba blancs emportant le cadavre au loin, sur la montagne, dans le tombeau de famille, qui n'est autre, parfois, qu'un gigantesque nid de vautours taillé dans le roc, au sommet d'une falaise de rochers, où l'on n'accède que par un échafaudage géant.

On aimerait à s'arrêter aux endroits les plus connus et les plus importants de la route, par exemple à Ambositra, cette charmante oasis, située à moitié chemin entre Fianarantsoa et Tananarive, dans un pays relativement fertile, probablement très riche en mines, surtout de cuivre, et vraisemblablement destiné à un grand avenir. Le thermomètre n'y dépasse jamais 28° et souvent, pendant la saison froide, il s'approche de 0°. L'air y est moins humide qu'ailleurs, et, plus qu'ailleurs, l'Européen peut y vivre et y travailler.

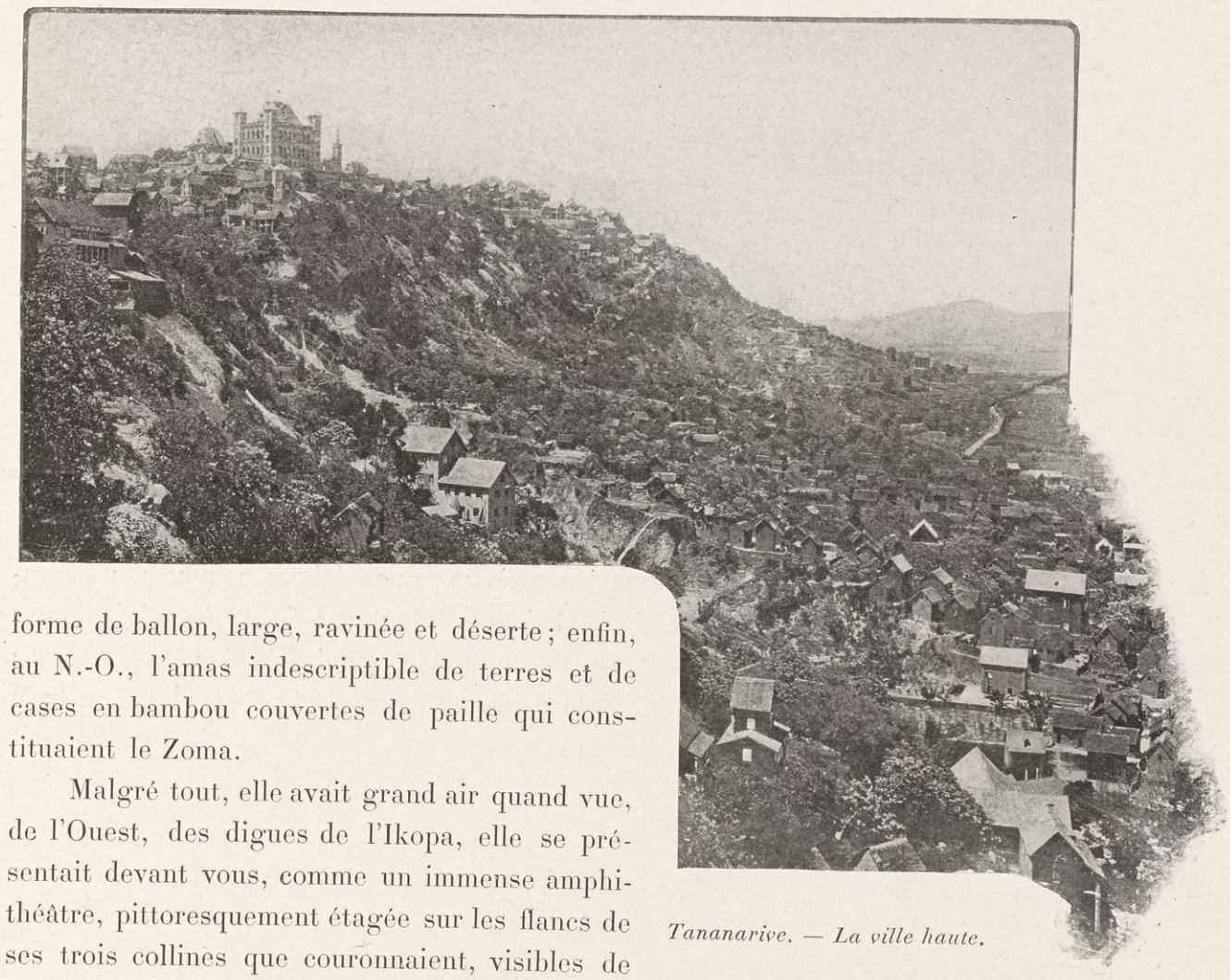
On aimerait à se rejeter sur la gauche et à parcourir le si intéressant plateau d'Ankaratra, où *il y a beaucoup de mines,* avec des eaux minérales probablement très riches, par exemple, celles, déjà exploitées, d'Antsirabe; avec une population que nous avons eu de la peine à soumettre, mais qui présente de la ressource et est travailleuse; avec des pâturages très étendus, de riches vallées, un sol plus fertile que dans les autres parties des hauts plateaux, un climat aussi sain et aussi habitable que celui d'Ambositra.

Mais le temps nous presse. Il faut nous hâter, parcourir au galop de nos porteurs les villages de plus en plus nombreux et de plus en plus considérables qui marquent le centre de l'Imerina, et arriver enfin, vers la tombée du jour, en face de la capitale de Madagascar, de la célèbre ville de Tananarive.

C'est une ville très curieuse que cette ville de Tananarive, très curieuse surtout autrefois, avant que nous ne l'eussions changée et améliorée.

A la seule exception de la longue voie qui allait de l'Est à l'Ouest, traversant la ville dans toute sa largeur, large, tortueuse, mal pavée, pendant 200 ou 300 mètres, et couverte ensuite de rochers, coupée de ravines et escarpée comme un sentier de montagnes, on n'y voyait aucune rue, mais seulement des sentiers tracés au hasard des besoins, courant sur des rochers, bordant des précipices, avec des gradins et des rampes fantastiques, larges parfois d'un mètre et même moins; et partout, dans toutes les directions, affectant toutes les formes et toutes les grandeurs, sans autre uniformité que leur uniforme couleur rouge et leur orientation constante vers l'Ouest, un amas indescriptible de cases, au milieu desquelles émergeait ici et là une grande et belle maison, une église catholique ou un temple protestant, de vastes surfaces couvertes de rochers ou de ruines de toutes sortes, d'arbres, de cactus, de plantes grimpantes; puis les deux places également ravinées

d'Andohalo ou des Proclamations, au centre, et de Mahamasina, le champ de Mars malgache avec la pierre sacrée de la Reine en son milieu, avec le lac et l'îlot Nosy, à droite, des rizières au-delà, en face et à gauche, une haute montagne en

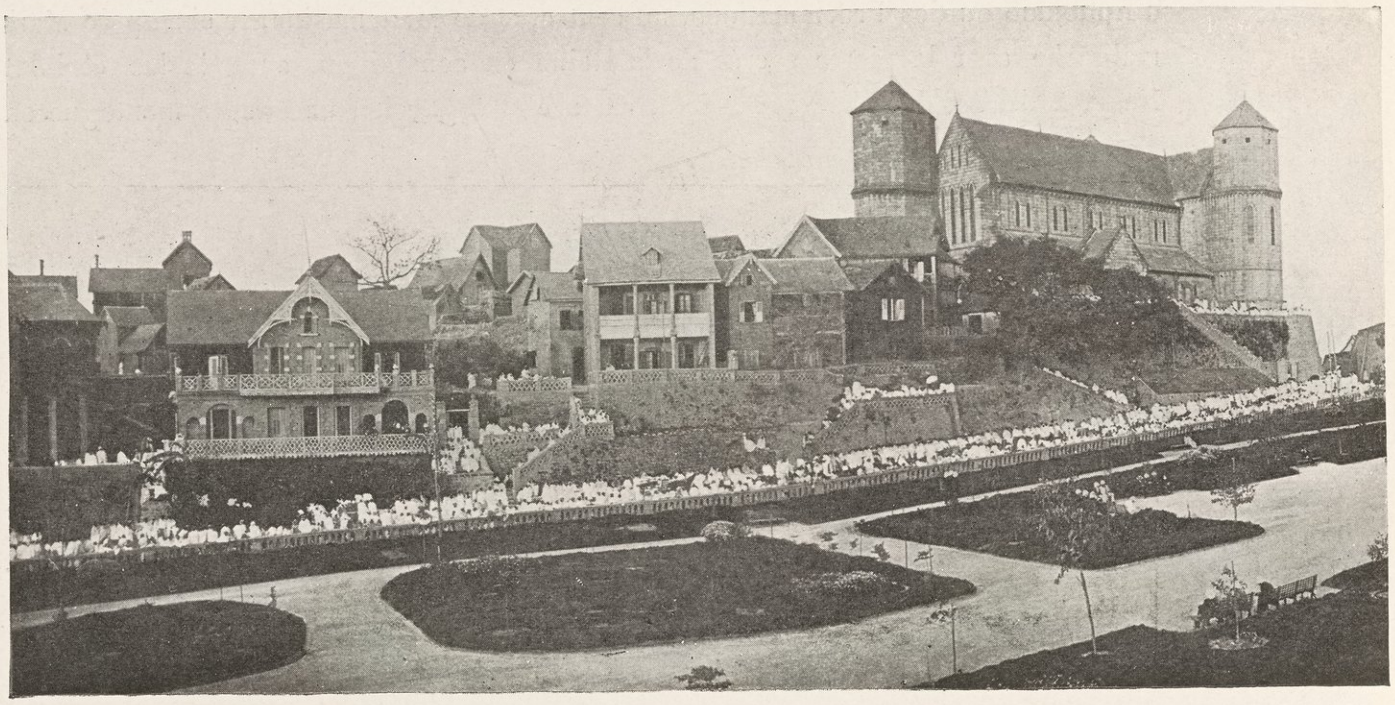


Tananarive. — La ville haute.

forme de ballon, large, ravinée et déserte ; enfin, au N.-O., l'amas indescriptible de terres et de cases en bambou couvertes de paille qui constituaient le Zoma.

Malgré tout, elle avait grand air quand vue, de l'Ouest, des digues de l'Ikopa, elle se présentait devant vous, comme un immense amphithéâtre, pittoresquement étagée sur les flancs de ses trois collines que couronnaient, visibles de tous les points de l'horizon, le palais de Reine avec sa grande terrasse et ses hautes arcades, et, à gauche, le palais du Premier Ministre que distinguaient ses quatre tours carrées et son dôme central. A droite s'étendait le riche quartier malgache, bordé par d'abrupts escarpements qui terminent la montagne. Du côté Nord, et à gauche, se développaient, moins accidentées et plus basses, les deux autres collines, l'une dans la direction O.-N.-O. avec le palais de la Résidence française, et l'autre vers le Nord, pour s'infléchir ensuite vers le N.-O., avec les belles maisons et les résidences de Faravohitra, appartenant surtout aux Anglais.

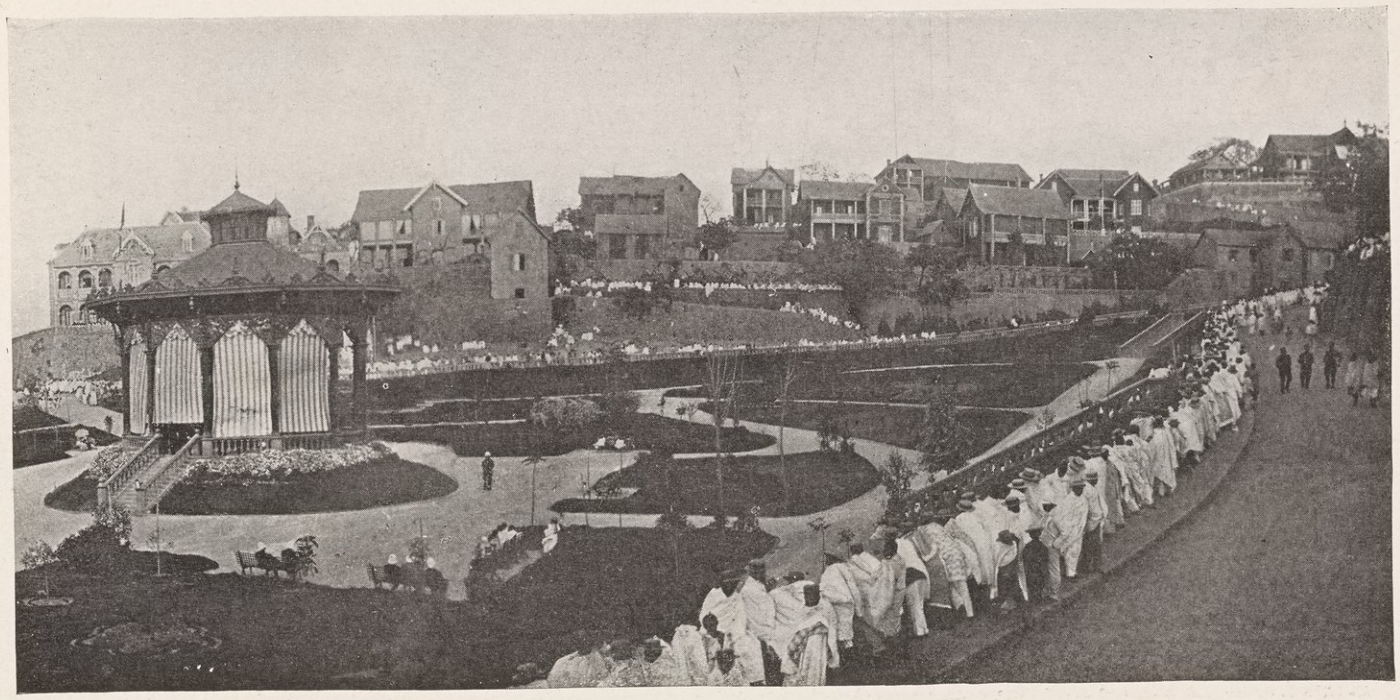
A mi-côte et au centre de ce grand amphithéâtre, entre vous et les deux palais se trouvent les bâtiments de la Mission catholique d'où émergent les deux tours de la Cathédrale.



Place Jean Laborde après

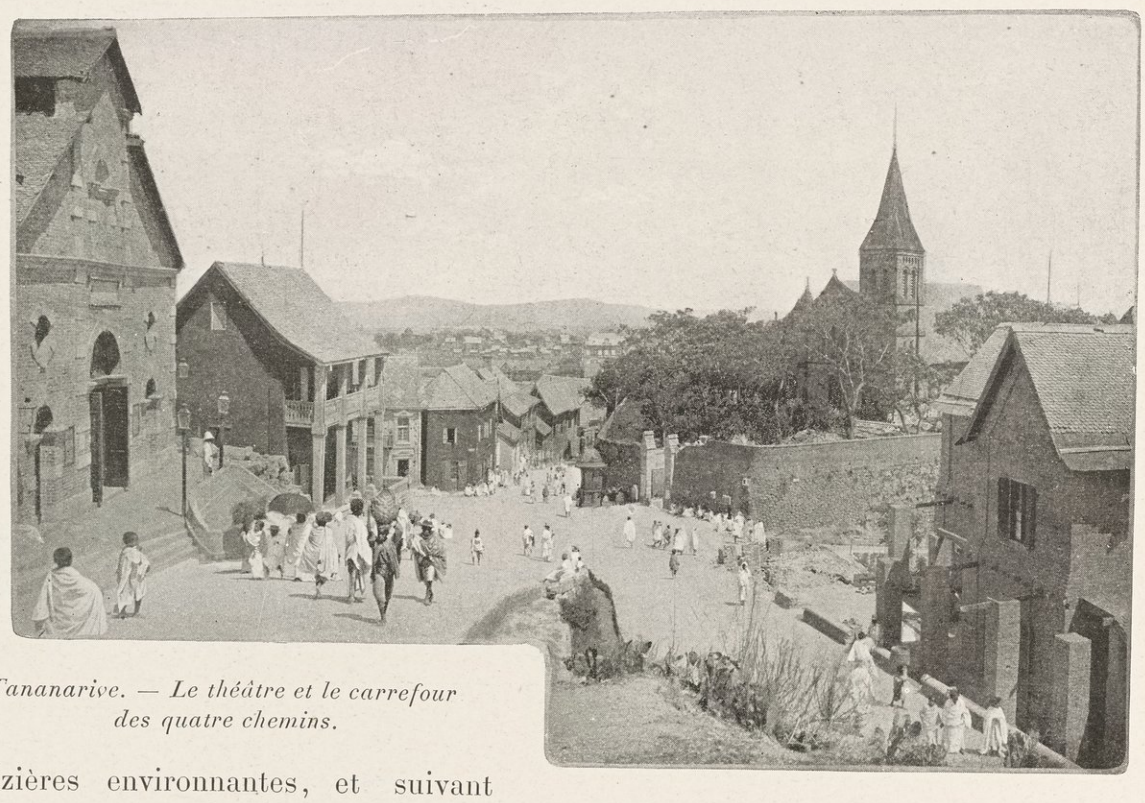
Enfin au sud et à l'est de Tananarive, mais un peu en dehors, comme pour l'encadrer, vous voyez d'un côté le palais de Radama Ier, tout en bois et très original avec ses trois pavillons et ses varangues, au centre d'un plateau nivelé, plus étendu encore que la place de Mahamasina ; et, de l'autre, sur un sommet très élevé (1.403 mètres) les coupoles de l'observatoire d'Ambohidempono.

La place Jean Laborde
avant l'occupation française.



sa transformation.

Aujourd'hui, bien des changements se sont produits, pour le mieux assurément, car si le pittoresque y a perdu, tout le reste y a gagné. En fait, Tananarive a été transformée et est devenue presque une ville moderne. Il n'y a pas encore d'électricité : cela viendra, et rapidement. Il n'y a pas encore de conduite d'eau, et cela est urgent. Mais un système d'égouts a été inauguré qui achèvera d'assainir une ville déjà très saine par sa situation. Mais des places ont été aménagées au lieu des cloaques ravinés de jadis, par exemple la place Jean-Laborde — l'Andohalo d'autrefois — avec son kiosque à musique très gai et très élégant au centre; avec ses trois terrasses reliées entre elles par des escaliers et entourées d'une balustrade en briques; avec ses talus gazonnés et ses chemins qui serpentent partout au milieu des corbeilles de fleurs ; avec les deux rues contournant la place et sur lesquelles ont vue les plus jolies constructions de Tananarive : le cercle français, les bureaux de l'état-major, la maison du Gouverneur général, l'hôtel des Postes et télégraphes, le trésor, etc. Telle la place Flacourt, où l'on a installé le nouveau Zoma, et l'ancienne place Mahamasina, aujourd'hui place Richelieu, avec sa piste à bicyclettes très fréquentée, même par les Malgaches. Enfin des voies larges, pavées, avec des pentes praticables, avec des caniveaux de chaque côté, ont remplacé les anciens casse-cou. A signaler en particulier la grande rue qui, partant de l'extrémité Est de la ville, la parcourt dans toute sa largeur jusqu'à la Résidence (avenue de France) et au Zoma, avec divers embranchements à droite et à gauche pour la relier aux divers quartiers; ou bien encore, très bien aménagée avec sa chaussée un peu au-dessus des



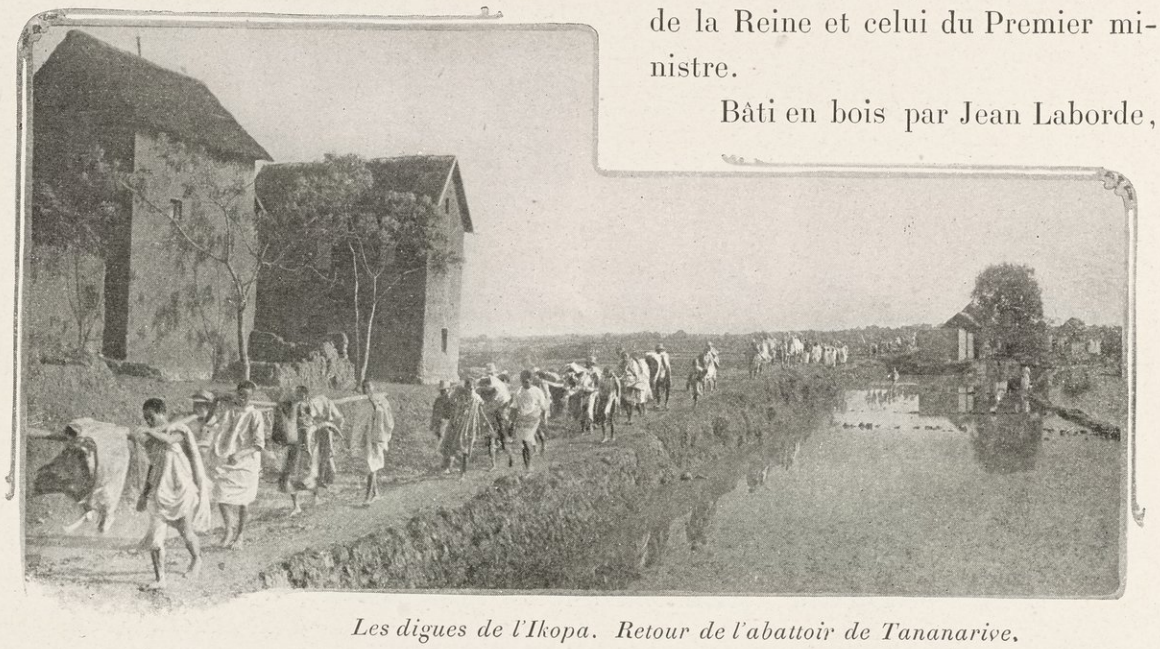
Tananarive. — Le théâtre et le carrefour des quatre chemins.

rizières environnantes, et suivant les sinuosités du soulèvement sur lequel est bâtie Tananarive, la route circulaire qui devient un endroit déjà très fréquenté par les cyclistes et les cavaliers, et qui le sera bientôt par les voitures.

Évidemment Tananarive n'a pas encore beaucoup de monuments. Elle vaut cependant la peine d'être visitée avec soin.

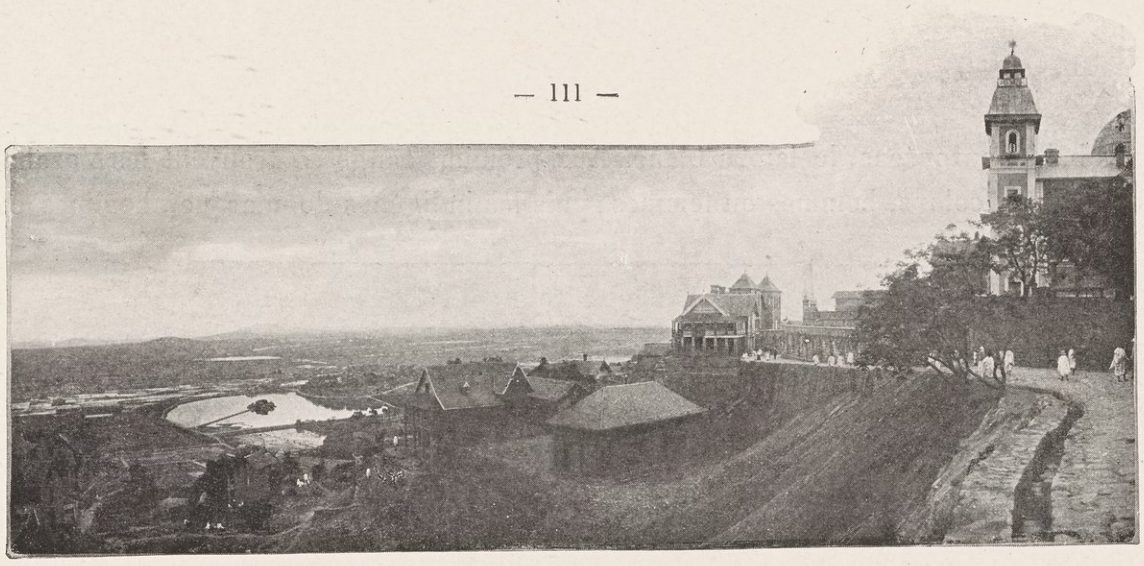
Nous avons déjà nommé le palais de la Reine et celui du Premier ministre.

Bâti en bois par Jean Laborde,



Les digues de l'Ikopa. Retour de l'abattoir de Tananarive.

LA VALLÉE DE L'IKOPA ET LA PLAINE DE TANANARIVE VUS DE LA VILLE HAUTE.



Tananarive et la plaine vus du Rova.

en 1840, et revêtu, en 1868, par l'Anglais Cameron, d'une triple rangée d'arcades en pierres superposées, avec tours aux angles, le premier, de près, est massif et écrasé; de loin, la vue en a grand air. A gauche dans la même enceinte, est le palais d'argent ou Tranovola, ainsi nommé à cause de quelques ornements d'argent qui en marquaient la toiture et les angles de la façade. C'est une maison en bois. Ses murs sont tapissés d'images d'Épinal représentant les grandes batailles de Napoléon Ier. Il avait été bâti, avant Laborde, par le charpentier français Le Gros, et c'est là qu'habitait la Reine. Plus loin au Sud, est le palais de Manampisoa, qui contenait les richesses des rois et des reines de l'Imerina depuis Andrianampoinimerina, puis l'ancienne chapelle du palais, une véritable chapelle méthodiste du pays de Galles.

Le palais du Premier Ministre, construit par l'Anglais Pool, est curieux, massif et de mauvais goût. C'est là qu'on a caserné le 13e régiment d'infanterie de marine.

La Cathédrale catholique est en bas de la place Jean-Laborde, un peu en retrait et à gauche. Elle mérite une mention spéciale. C'est en 1870 que la construction en fut décidée. Le père Ailloud vint en France, après la guerre, demander à ses compatriotes l'argent nécessaire pour la bâtir, le P. Alphonse Taïx, aidé par le F. Gonsalvien, en dressa les plans et deux frères Jésuites en dirigèrent la construction qui fut exécutée exclusivement par des ouvriers malgaches. Toutes les pierres en ont été apportées sur les épaules, ou, plus exactement, sur la tête, par un rudimentaire escalier construit à cette fin, de la maison des Pères à la place Mahamasina, au milieu des rochers et des cactus, à travers le centre de la colline. On mit des années à l'achever. Le F. Laborde y trouva la mort. Mais on arriva tout de même à voir la fin de ce travail que l'on peut bien appeler gigantesque, si l'on considère les conditions dans lesquelles il fut effectué.

Le dimanche, la Cathédrale se remplit de Malgaches en habits de fête et c'est un vrai spectacle que ces trois nefs, non pas noires, mais blanches de monde, car les Malgaches, même ceux qui veulent nous imiter, jettent encore volontiers, par-dessus

nos habits européens, le lamba blanc. Aux premiers rangs se trouvent les Vazaha, officiers ou colons, hommes ou femmes ; puis les indigènes de marque, hommes ou

Tananarive. La cathédrale et le palais de la reine.

femmes également, faisant un peu trop assaut d'élégance, aimant un peu trop à regarder et même à être regardés, suivant cependant, dans l'ensemble, avec soin et intelligence, les diverses cérémonies du culte, et montrant ainsi qu'ils ont été bien formés et plus instruits qu'on ne pourrait le penser, prenant part aux chants beaucoup mieux et avec beaucoup plus d'ensemble qu'on ne le fait dans la plupart de nos

L'ancien palais du 1er ministre. — Tananarive.

églises de France, et écoutant avec une attention vraiment soutenue et frappante, les instructions qu'on leur fait, aimant beaucoup les longues cérémonies et ne paraissant jamais s'y ennuyer.

C'est un spectacle surtout que la sortie de la messe, les vazaha et les riches malgaches partant les premiers, et montant dans leurs filanzanes que leurs porteurs avaient rangés le long de la façade de la cathédrale ou sur les côtés de la place, comme se rangent les équipages, devant nos églises de Paris, puis, la multitude débouchant du portail grand ouvert, rieuse, gaie, pleine d'entrain, remplissant et encombrant bientôt la place du parvis, le bas de la place Jean-Laborde et toutes les rues environnantes, et, pendant ce temps, les enfants des Frères et des Sœurs continuant sous les voûtes de l'église un dernier cantique que soutient et dirige la voix puissante de l'orgue.

Cet orgue a une histoire qui montre, aussi bien qu'autre chose, et les mille et une ressources que doit posséder un Français en Imerina, et les inconvénients de n'avoir que des porteurs pour aller de la côte à Tananarive.

Le P. Colin l'avait fait construire en France, et en avait lui-même surveillé l'expédition. Sachant bien qu'il n'aurait personne pour le remonter une fois arrivé à Tananarive, il l'avait fait emballer en sa présence et était parti pleinement rassuré. Seulement voilà qu'à Tamatave on trouva certaines caisses trop lourdes, quelques autres pas assez solides, ou pas assez à l'abri de l'eau, et l'on bouleversa tout pour mieux faire. De telle sorte que le P. Colin, qui était un organiste, mais non un facteur d'orgues, se trouva à Tananarive, en présence d'un amas de tuyaux, de leviers, de languettes, etc., dont rien ne lui indiquait la place.

Un moment, il désespéra de s'en tirer et telle pièce lui prit huit jours à placer. Il réussit cependant, se jurant bien toutefois d'aller une autre fois à Tamatave recevoir et expédier les pièces du prochain orgue qu'on lui expédierait de France.

Un autre monument de Tananarive très beau aussi, de très grand effet, et construit également par des ouvriers malgaches, sous la direction de M. Jully avec la collaboration de deux ou trois soldats de l'escorte du Résident et d'un menuisier français, c'est la Résidence de France, située au centre de la ville basse, en face de la place Flacourt et du Zoma auxquels la relie l'avenue de France, et commandant, vers le Sud, de magnifiques jardins, le lac et la place de Mahamasina. C'est un vrai palais princier, à double étage, en briques encadrées de pierres. La façade du Nord, celle qui donne sur l'avenue de France, est sévère et ressemble à un palais administratif. Celle du Sud, au contraire, avec sa verandah, que soutiennent des colonnes cannelées de style dorique, rappelle un riche château de plaisance.

L'intérieur est encore plus remarquable que l'extérieur, avec son grand salon de réception entrecoupé de colonnes à chapiteaux assyriens et terminé par une charmante tribune pour l'orchestre ; avec sa salle à manger que rehausse une grande

Observatoire des PP. Jésuites à Tananarive.

tapisserie des Gobelins; avec les boiseries du plafond et les lambris colorés, formant un ensemble du plus bel effet; avec le cabinet de travail du Gouverneur, très gai, très éclairé, et où se trouve un bureau artistement travaillé et exécuté par les seuls ouvriers malgaches; avec ses appartements particuliers très riches, très beaux, et surtout jouissant de la plus remarquable des perspectives.

Bientôt, en face de la Résidence, à l'extrémité de l'avenue de France, se dressera le monument commémoratif de l'expédition de 1895, un beau bronze symbolique, représentant une France de grandeur naturelle avec un femme indigène implorant sa protection.

Il y a de nombreux établissements d'éducation à Tananarive, par exemple le collège d'Amparibe, que les Jésuites bâtissent tout à côté des jardins de la Résidence et en bordure de la place Richelieu. Ou bien les écoles des Frères, si nombreuses et si bien tenus, avec leurs ateliers d'où est sorti ce plan en relief de Tananarive, si remarquable par son absolue fidélité, et que tout le monde a remarqué à l'Exposition. Ou encore les diverses écoles des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, avec leurs ateliers de broderie, de dentelles, de couture, de repassage, et surtout leur fabrique de tapioca. C'est la première établie à Madagascar et c'est là une initiative qu'il convient de signaler. De même, à droite et à gauche du Palais de la Reine, l'école industrielle, si curieuse à voir, et où l'on vous montrera toutes

sortes d'ateliers, depuis la tannerie et la grande poterie jusqu'aux produits les plus artistiques, en soieries, ébénisterie, serrurerie, etc. Cette école rendra les plus grands services, si l'on sait la maintenir dans la voie éminemment pratique que lui a tracée son fondateur M. Jully, et ne pas vouloir la modeler sur nos écoles des Arts et métiers; si l'on veut continuer à y enseigner et à y exécuter les travaux utiles à Madagascar, et non ceux qui conviennent en France, à un pays, à des habitudes, et à une civilisation toute différente.

Les cours y sont suivis avec assiduité et les progrès réalisés rapides.

Ce qui, cependant, y attire surtout l'attention et intéresse vivement le visiteur, c'est la production de la soie d'araignée que vous voyez se développer, se dévider, peigner, teindre, tisser devant vous. 12 ou 24 araignées, — *Halabe*, comme disent les Malgaches —, sont emprisonnées dans une petite guillotine en bois qui leur serre la taille et les rend immobiles, pendant que leurs fils réunis s'enroulent sur le dévidoir jusqu'à complet épuisement. On les remet alors au parc, c'est-à-dire sur un treillage de ficelles, où elles se refont rapidement pour une nouvelle opération, et ainsi de suite pendant 4 ou 5 fois. Elles meurent alors, après avoir donné 4.000 mètres de fil.

Ce fil est extrêmement ténu, élastique et tenace. Il pourra donc former des étoffes très souples, très fines, d'une solidité exceptionnelle et d'une couleur merveilleuse, celle de l'or le plus pur, si toutefois il peut supporter le lavage.

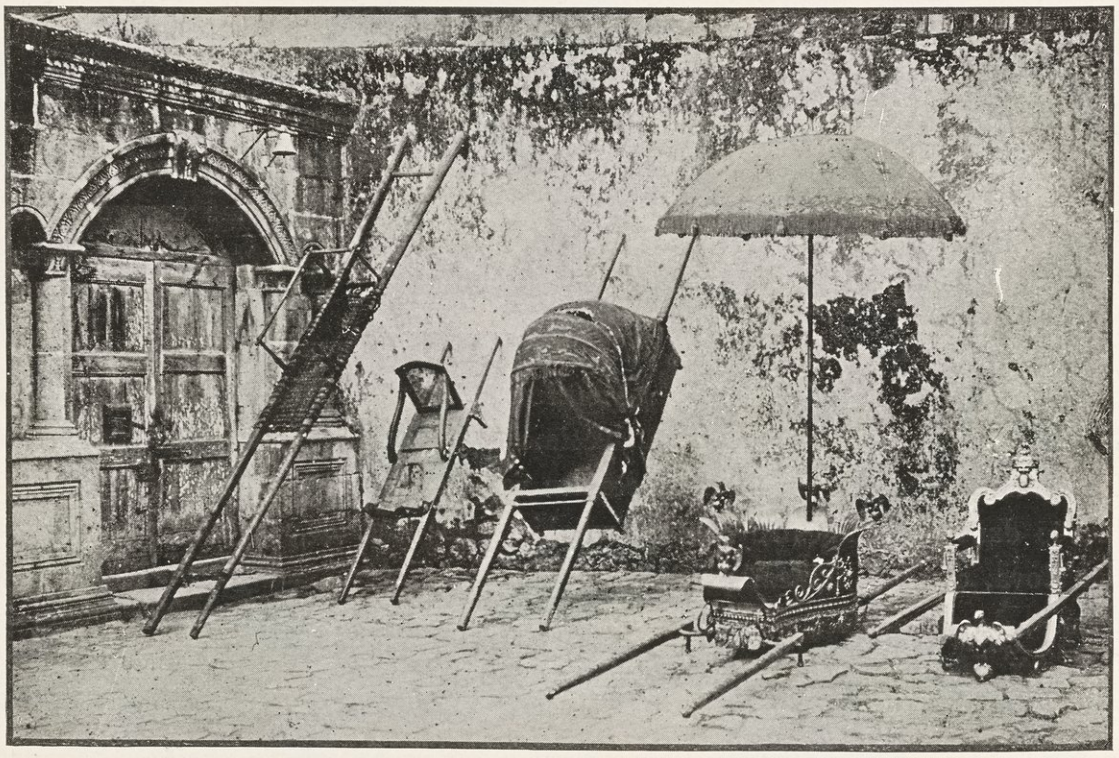
La difficulté la plus sérieuse consiste dans l'élevage de cette araignée, qui se reproduit très peu, est très difficile pour la nourriture, et ne réussit que dans quelques endroits privilégiés.

Le mérite de cette découverte revient au Père Camboué qui, il y a quelques années, avait deviné le parti qu'on pourrait tirer de l'araignée séricicole et l'avait fait connaître par des communications officielles. Il avait même essayé de tirer parti de sa découverte. C'est à M. Jully cependant qu'était réservé de trouver le moyen pratique de le faire.

Au rez-de-chaussée du Palais de la Reine se trouve le musée Le Myre de Vilers, qui renferme un certain nombre de curiosités de grand intérêt, surtout d'intérêt rétrospectif, en particulier des spécimens d'orfèvrerie indigène, monnaies ou chaînes de cercueil, revêtues d'empreintes variées; des lamba à dessins originaux, trouvés dans les tombes royales d'Ambohimanga; tous les souvenirs de l'ancienne cour Hova, curieux, fantastiques, et tout de même intéressants : des coiffures grotesques, des casquettes de jockeys chamarrées d'or, sur fond de papier rouge, des chapeaux de carton recouverts de clinquants et de verroteries, panaches et bijoux, manteaux de cuir et corsages inondés de paillettes, costumes des petits princes pour la fête solennelle de leur circoncision, défroques de lanciers polonais, de hussards de la garde, de grenadiers de l'Empire; et aussi des jeux et des

Le palais du 1er roi d'Imerina et le palais de Ranavalo III.

jouets en quantité pour cette cour de grands enfants avides avant tout de réjouissances, de divertissements et de festins, et amoureux de tout ce qui brille, des boîtes à musique et des colifichets; les vases grossiers en terre cuite pour les festins d'Andrianampoinimerina et la vaisselle plate de la dernière Reine; les filanzanes en très grand nombre et dont la



Les filanzanes royaux du siècle.

suite marque les diverses étapes de la civilisation hova, depuis celui du grand roi, composés de grossiers brancards en bois brut supportant un siège en lanières de peau de bœuf séchées au soleil, jusqu'à celui de Ranavalona III, en bois sculpté, doré et capitonné de velours rouge.

L'Observatoire d'Ambohidampona est en dehors de la ville, à l'Est, sur la haute montagne du même nom.

Fondé en 1888 par son directeur actuel, le Père Colin, grâce aux encouragements et aux secours du Provincial des Jésuites de Toulouse, et du Résident d'alors, M. Le Myre de Vilers, il rendit pendant quelque temps les plus grands services, en réunissant les observations

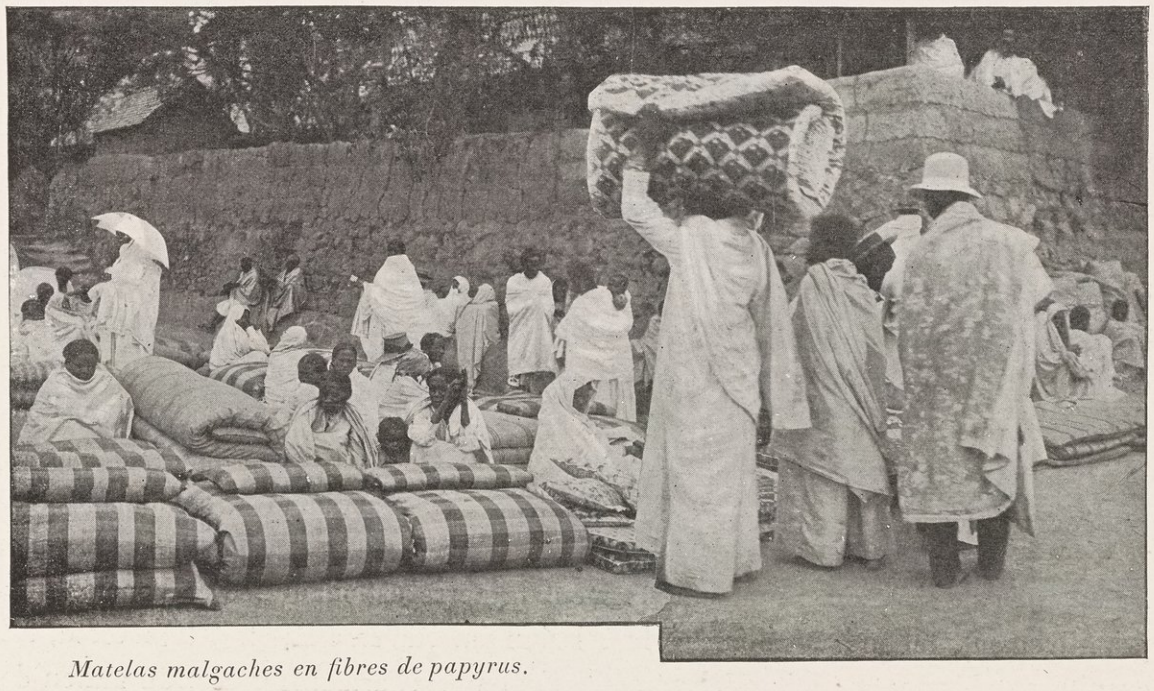
Le palais d'Andrianampoinimérina en 1799. La salle du trône avec ses fusils de rempart, sa vaisselle plate en poterie, son chandelier en fer et le gril servant à cuire le bœuf des festins royaux.

faites sur place et en centralisant, de dix points différents de l'île, tous les renseignements météorologiques qu'il fit connaître dans des comptes-rendus très importants. Les Hova le détruisirent pendant la guerre; les divers instruments, lunettes,

Tananarive.
Le Zoma ou marché du vendredi.

télescopes, pendules astronomiques, chronomètres, etc., en furent consciencieusement pillés, et l'emplacement, disputé avec acharnement, devint le pivot d'attaque de la Capitale. C'est de là que furent tirés sur le Rova les coups de canon qui amenèrent si rapidement sa reddition.

Un moment, on songea à le remplacer par un fort; mais finalement, l'autorité militaire, désireuse de témoigner à son directeur l'intérêt que la France prenait à ses efforts, transporta le fort sur la colline voisine et lui rendit son emplacement. Le Père Colin a rebâti son Observatoire, au moins partiellement, grâce à une allocation de 10.000 fr. et au secours de quelques corvées que lui a donné le général Gallieni, et avec l'appui de ses amis de France. Mais, cette fois-ci, la coupole lui en a été expédiée de France en huit pièces et a pu monter ainsi sur un chariot par la route de Majunga, tandis



Matelas malgaches en fibres de papyrus.

que, la première fois, il avait dû la construire sur place.

Ambohidempona est à environ 2 kilom. de Tananarive. A une distance à peu près égale au-delà de l'Observatoire, que l'on laisserait alors à sa gauche, se trouve le collège, le petit parc, le cimetière et le lac d'Ambohipo. Ce sont là également des lieux à visiter, car ils ont leur histoire et leur signification.

Fauteuils malgaches en jonc de marais.

Au cimetière, à gauche en entrant, se remarque tout de suite le caveau de la Mission; puis le tombeau de M. de Louvières, envoyé à Tananarive, en 1864, pour y conclure un traité, et qui y succomba à la peine; puis une foule d'autres tombes de colons français, et surtout celles de nos soldats avec leurs petites croix de bois, rangées par longues

lignes parallèles, comme pour une revue suprême. C'est le « Souvenir français » qui les a fait édifier et c'est aux Pères Jésuites qu'il en a confié le soin et la garde.

Puis voici la maison des Pères et, à côté, le Collège avec sa haute tour carrée d'une quinzaine de mètres, toute en terre, et cependant très solide. C'est là que, pendant de longues années, les Jésuites s'étaient efforcés de créer un centre d'enseignement qui fût, pour eux, une école normale supérieure d'où sortiraient leurs meilleurs auxiliaires, et peut-être quelques prêtres; et, pour le commerce et l'administration, une école d'employés intelligents et fidèles. Il vient d'être transporté à Amparibe. A Ambohipo restent seulement aujourd'hui les futurs instituteurs et institutrices des campagnes, de jeunes ménages malgaches que l'on prépare pour l'enseignement et que l'on enverra ensuite, maris et femmes, tenir les écoles des villages.

Le parc est planté d'arbres, européens pour la plupart. Il y a un fruitier et un potager créés depuis plus de 30 ans, et où l'on a acclimaté la plupart de nos fruits et de nos légumes. Malheureusement la terre est mauvaise et l'enclos qui, primitivement, tel qu'il fut donné à la Mission par Radama II, était très vaste, fut ensuite notablement réduit. Malgré tout, c'est une charmante oasis, au milieu de ces plateaux dénudés, et rien n'est agréable comme le lac, rempli de zozoro, qui le borde sur deux côtés et vous sollicite à venir le parcourir en pirogue, peut-être pour y tuer quelques canards sauvages.

Si vous voulez faire une dernière visite intéressante, remontez dans votre filanzane, revenez en ville, traversez du haut en bas la place Jean-Laborde, tournez à

Marché au Zozoro, jonc destiné à couvrir les maisons. — Tananarive.

Poteries malgaches. *Tananarive.*

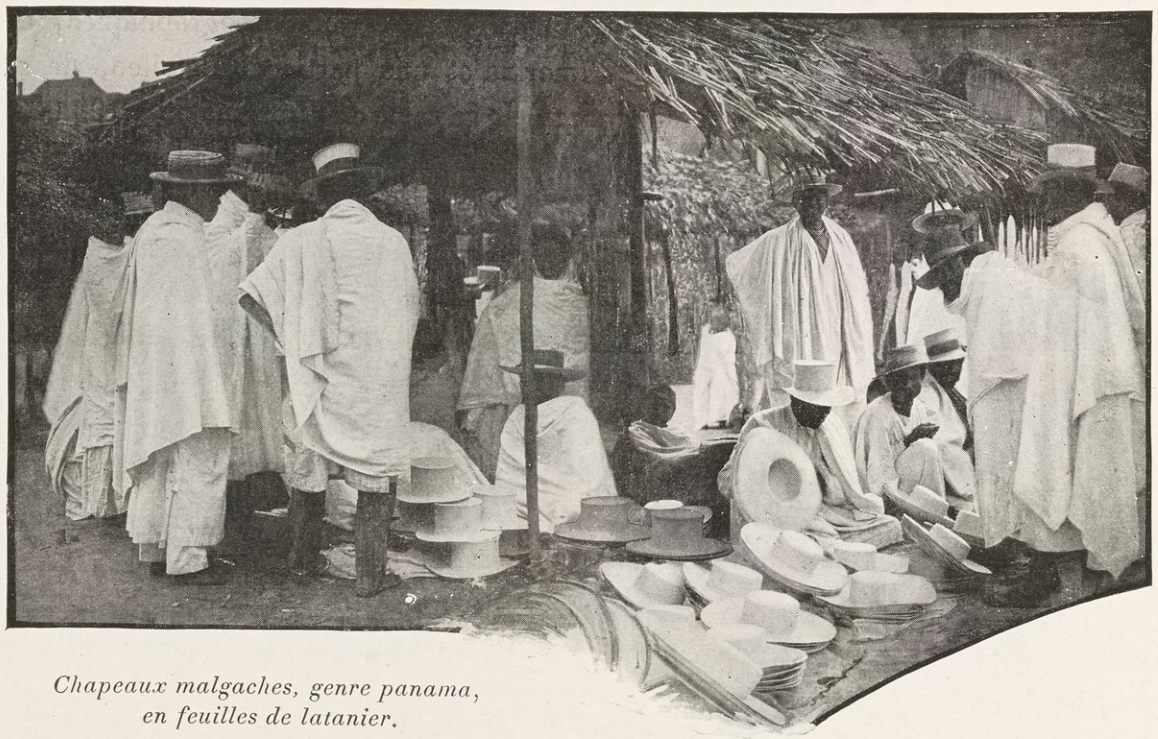
droite de la Cathédrale et, dans la cour de la Mission catholique, avant d'arriver à la première porte d'une longue remise à un étage qui domine Mahamasina et la pente y conduisant, vous serez chez le P. Roblet, un petit homme maigre, sec, chétif d'apparence, sans prétention, ni méchanceté, avec une soutane poussiéreuse quelquefois et usée toujours, quoique tachée d'un petit bout de rouge à la boutonnière. Tout le monde le connaît et tout le monde l'aime dans la colonie française. Il est depuis 35 ans à Madagascar et il s'y est si bien acclimaté que, revenu en France pendant la dernière guerre, il ne put en supporter le climat. Il fait toutes ses expéditions à pied, et Dieu sait s'il en a fait pour ses travaux géographiques. Il aime aussi à faire de la photographie et il a amoncelé des richesses, dont la valeur consiste surtout dans la rareté. Parlez-lui de ses travaux topographiques, de ses levés qui couvrent presque toute l'Imerina et une partie du Betsileo, de sa première carte au millionième de Madagascar, de sa carte de l'Imerina au 1/100.000, gravée par les soins de M. Grandidier, et dont il vous déroulera les feuillets couverts de courbes, de lignes, de points, de détails de toute sorte. Insistez et demandez-lui ses tours d'horizon, et vous constaterez le plus étonnant tour de force mnémonique auquel on puisse songer. Il vous montrera en effet des milliers de petites feuilles où il n'y a qu'un nom, celui du pic où il opérait, avec tout autour tous les détails topographiques, montagnes, ruisseaux, etc., sans un seul nom. Ce sont là toutes ses notes. Des mois et des années après, il reportera tout cela sur sa carte sans se tromper d'un seul détail.

Les environs de Tananarive seraient également à visiter. Vers l'Ouest surtout, l'aspect en est riant et la culture fort belle. A vos pieds s'étendent, au loin, les rizières non encore coupées de Betsimitatatra, que le grand roi Andrianampoinimerina conquit autrefois, sur les marais de l'Ikopa, par une digue monumentale de plusieurs kilomètres de long et d'une dizaine de mètres de large, et, au delà, des collines

sans fin, séparées par d'étroites vallées, où l'on cultive un peu de tout pour l'alimentation de la Capitale. Plus loin encore, c'est toujours la même chose : une suite de vallons séparés par des buttes de 20 à 40 mètres d'élévation, enserrant des rizières verdoyantes ; près des rizières, des villages gros et petits, distants parfois de 1.500 ou 2.000 mètres ; entre ces villages, de grandes maisons appartenant aux riches Hova et affectant des formes plus ou moins prétentieuses, souvent de chalets, entourés de grands jardins plantés d'arbres et de hauts murs en pisé.

Marchandes de fibres de papyrus.

Ce sont les environs d'une grande ville, avec un va-et-vient assez considérable de gens, allant à la Capitale ou se rendant à leurs affaires.



Chapeaux malgaches, genre panama, en feuilles de latanier.

Quant à la ville elle-même, elle présente assez fidèlement l'aspect général d'une ville militaire, campée sur une haute montagne et construite, comme une cité industrielle d'Europe, en briques cuites crues, sans aucun plan ni méthode. Ou, pour parler plus exactement, il y a à Tananarive trois villes bien distinctes : la ville haute, militaire et aristocratique, dont le centre est la place Laborde; la ville basse et commerciale, autour du Zoma et de la Résidence de France; et la ville riche et anglaise, sur la colline de Faravohitra. Cette division qu'amène naturellement la division en trois collines de la ville, et qu'il serait important de faire disparaître, ne peut aller qu'en s'accentuant, si l'on ne s'efforce d'y remédier par des artères centrales qui unissent étroitement ces trois quartiers, par des voitures et par des tramways électriques qui vous transporteront d'un endroit à l'autre, par des lieux de réunion, de flânerie et de causerie, cafés, cercles, magasins à la mode, où l'on se rencontrera et qui rendront la vie à Tananarive plus gaie, plus facile, plus agréable.

Car aujourd'hui, on se voit peu à Tananarive, et tous s'accordent à dire que, malgré les dîners, les soirées et les bals, le séjour en est plutôt triste.

Le commerce n'y est pas non plus considérable, sauf le vendredi, où le Zoma présente une activité considérable et un amoncellement incroyable de marchandises de toutes sortes.

« Ce matin, visite au Zoma, écrivait, le 26 mai 1899, un administrateur du Louvre, M. Barde. Je dois avouer tout mon étonnement lorsque, du haut de la terrasse, je vois le mouvement qui se fait à mes pieds. Ma surprise augmente à mesure que je prends contact avec cette foule de gens qui vont et viennent pour y faire leurs achats.

« La quantité de marchandises que je vois m'étonne. Jamais je n'aurais cru voir un amoncellement de tissus de coton comme il s'en trouve en ce moment sur le marché. On parle de 100.000 coupes et coupons. »

Puis, d'un autre côté, les chapeaux de paille par milliers, une énorme quantité de fer émaillé, des rubans, des cocons de soie, de la soie filée, etc...

Ce qui manque cependant à Tananarive comme à Fianarantsoa, dans les autres magasins aussi bien qu'au Louvre, — car il y a un Louvre à Tananarive comme à Paris, et il a la prétention de posséder tout un îlot entre quatre rues, comme celui de Paris, — ce sont les marchandises de France que l'on demande, que l'on expédie, que l'on désire, mais qui restent en route, se détériorant ou se perdant faute de porteurs et de routes. « Monsieur, ça monte »; voilà la réponse que l'on vous fait presque partout et pour presque tous les objets demandés. Ça monte, c'est quelque chose; mais si c'était quelquefois monté!... M. Barde en fut tellement énervé qu'il se dessaisit pour des clients du Louvre de la plupart de ses objets personnels. Cela en dit long. Des routes, messieurs de l'Administration, un chemin de fer, — un Decauville — des bêtes de somme, des voitures, même à bœufs, ce que vous voudrez, mais, de grâce, quelque chose!...

Les Hova

Que dire maintenant des habitants de l'Imerina, de ceux que l'on devrait appeler les *Antimerina*, et que l'on a pris l'habitude de nommer improprement les *Hova?*

Les derniers venus dans la Grande Ile, il y a peut-être une dizaine de siècles, ils abordèrent sur la côte orientale. D'abord mal reçus des premiers habitants, ou, tout au moins, devenus rapidement odieux, ils eurent de rudes combats à soutenir, furent vaincus, décimés, et poussés vers l'intérieur du pays. Réfugiés sur les hauts plateaux, en nombre très restreint, — ils n'étaient pas alors cent hommes en état de porter les armes, suivant la tradition sakalave, — ils ne songèrent qu'à passer inaperçus, qu'à se fortifier et à se multiplier.

On n'en entend plus parler jusque vers le milieu du XVIe siècle. Ils constituaient alors un tout petit royaume, composé de leur capitale Merimanjaka (Merina-Pmanjaka, roi, royaume d'Imerina) et de quelques petits hameaux environnants. Mais, à partir de ce moment, ils s'en vont se développant, s'agrandissant, s'emparant des villes voisines, et enfin, à la fin du dernier siècle, Andrianampoinimerina (1787-1810), par une suite de combats heureux que favorisait singulièrement une adroite politique, ayant réuni toute l'Imerina sous son sceptre, se met à conquérir et à soumettre les peuplades voisines. « Il faut que cette terre m'appartienne, avait-il dit le jour de son couronnement; la mer doit être la limite de mon royaume. » Parole étrange et d'une ambition enfantine en apparence, dans la bouche d'un roitelet d'Ambohimanga! Parole prophétique cependant, qu'il devait réaliser en grande partie, laissant à son fils Radama Ier la tâche, devenue désormais facile, de l'accomplir complètement.

En peu de temps, presque sans coup férir, par des négociations habilement conduites, par des présents adroitement distribués, ou des avantages plus adroitement promis, il devient le maître des Antsihanaka au Nord, des Bezanozano à l'Est, des Betsileo au Sud, et il prend pied dans le Menabe et le Boina, chez les Sakalaves.

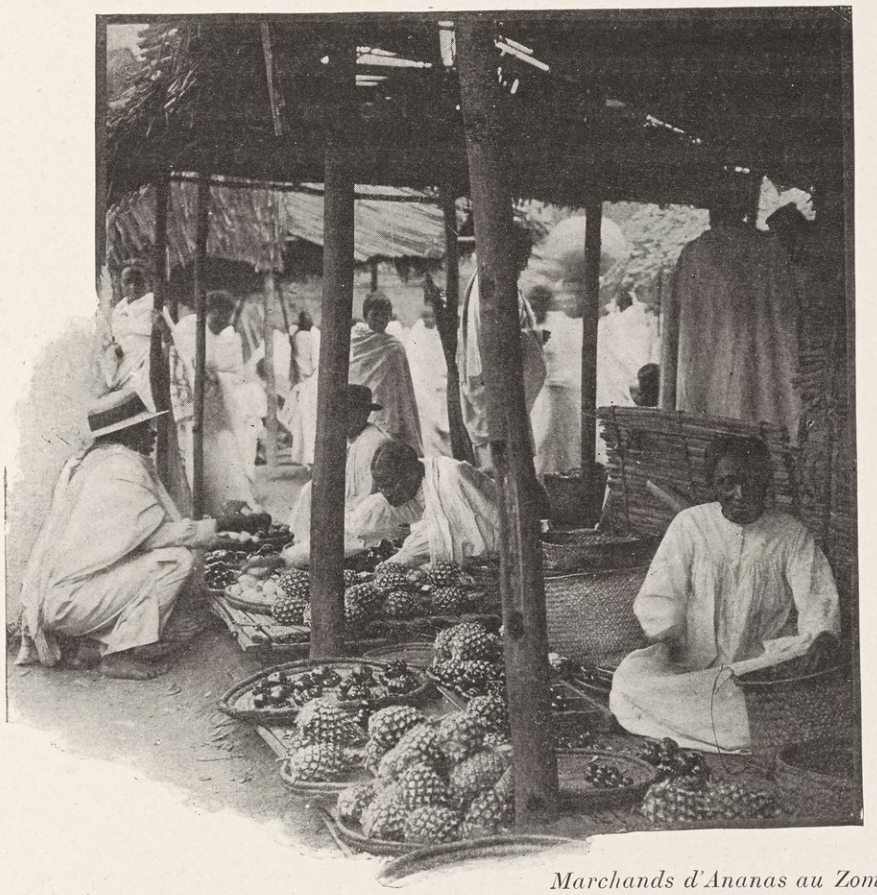
Mais surtout, il organisa admirablement ces territoires conquis et leur donna des lois très sages et une administration remarquable, tendant toujours à resserrer leur union et à en faire un empire durable. Il encouragea vivement le commerce, l'industrie, et surtout la culture de la terre. Quand quelqu'un venait lui demander un secours : « Voici un angady », répondait-il, et il le renvoyait muni de cet instrument de travail. Il fit accomplir enfin de grands travaux d'utilité publique, et

il mourut, laissant à son fils Radama les instructions les plus sages et les conseils les plus propres à l'aider à bien gouverner.

Radama Ier (1810-1828) eut vite fait de comprimer les révoltes qu'occasionna la mort de son père, chez les Bezanozano et chez les Betsileo, puis il soumit les Betsimisaraka de l'Est, les Antankarana du Nord et Fort-Dauphin. Sa femme, la sanglante Ranavalona Ière, qui lui succéda et régna jusqu'en 1861, ne fit pas de nouvelles conquêtes, mais elle contribua puissamment, par sa cruauté même et ses innombrables exécutions, à accroître le pouvoir royal et à resserrer les liens qui réunissaient, sous son sceptre redouté, tant de populations différentes.

Mais voici qu'à ce moment la France et l'Angleterre interviennent plus directement à Madagascar où, pendant tout un siècle, elles se disputeront l'influence et la domination. Radama Ier favorisa l'Angleterre et entra même en lutte avec la France. Ranavalona Ière se déclara contre l'une et contre l'autre, et ferma son royaume à tous les étrangers. Radama II, son fils, au contraire, sous l'influence de notre grand compatriote Jean Laborde, se montra dévoué à nos intérêts, et, par deux fois, fit offrir le protectorat de son pays à Napoléon III, qui le refusa.

Radama II assassiné, le parti anglais reprend complètement le dessus. Seule, la Mission catholique soutient la lutte au milieu de toutes les tracasseries, de toutes les difficultés, de toutes les épreuves, travaillant, souffrant, se voyant souvent délaissée par la France, sur tout après 1871, mais vivant et en somme progressant. Cependant l'influence anglaise l'eût emporté si les Missionnaires anglais, en voulant aller trop vite, n'avaient rendu inévitable la guerre de 1883-1885.



Marchands d'Ananas au Zoma de Tananarive.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter cette guerre, ni d'étudier le traité du 17 décembre 1885, qui la termina, ni de dire les efforts de nos Résidents pour en tirer parti. Ils échouèrent parce qu'il était impossible de réussir. Le traité n'était pas né viable. Il reposait sur une équivoque, les Hova ne voulant pas de notre Protectorat, et nous, prétendant bien, au contraire, le leur imposer. Aussi, à peine cette équivoque dissipée par l'accord franco-anglais de 1890, qui reconnaissait « notre Protectorat avec toutes ses conséquences », les rapports devinrent tellement tendus que tout le monde put prévoir une rupture prochaine.

Cette rupture arriva en 1894. On a encore présentes à la mémoire les péripéties de cette campagne, mal préparée, extrêmement pénible et extrêmement coûteuse, qui aurait pu finir par un désastre, si nos soldats avaient été moins solides et les Hova moins lâches, mais qui se termina par ce raid merveilleux de 200 km. d'Andriba à Tananarive, accompli par 2.000 soldats exténués et usés, en plein pays ennemi, en face de plus de 20.000 hommes qui ne purent ni les arrêter, ni les combattre, ni profiter d'aucun de leurs avantages, et finalement s'avouèrent vaincus, quand nos premiers obus tirés de la colline de l'Observatoire allèrent frapper le Palais royal.

Les Hova étaient soumis et le traité du 1er octobre 1895 était signé.

C'était un chef-d'œuvre que ce traité. Préparé dès avant la campagne par M. Hanotaux et M. Ranchot, tout en sauvegardant le prestige et en préservant ce qui restait de l'organisation et de l'administration de l'île par les Hova, il nous en garantissait la possession incontestée en les mettant sous notre tutelle, en les obligeant à demander les avis de notre Résident, en nous autorisant à garder le nombre de soldats que nous voudrions.

On sait comment l'opinion publique, plus ou moins artificiellement excitée, s'émut en France; comment un gouvernement affolé remplaça ce traité par une seconde convention, qui devait fatalement nous conduire à l'annexion et à l'administration directe; comment, des Affaires étrangères, qui y avaient fait de si bonne besogne, Madagascar passa aux Colonies qui devaient, en rien de temps, y semer le désordre et y provoquer la plus redoutable des révoltes; comment on décida, d'un trait de plume, sans précautions et sans compensations, la suppression de l'esclavage, au risque de tout bouleverser; comment M. Laroche se jeta dans les bras des Anglais et des Hova, et n'ouvrit les yeux que lorsque les coups de fusils se firent entendre à 2 km. de la Résidence; comment il fut enfin rappelé et remplacé par le général Gallieni qui a su à peu près tout remettre en ordre.

Seulement, en définitive, l'on a eu le tort immense — et la faute est irréparable — de ne pas garder les Hova comme intermédiaires entre le reste de l'île et nous.

Les Hova, en effet, étaient les maîtres effectifs et réels des sept huitièmes de la population et des deux tiers de l'étendue de l'île, où leur domination était ac-

ceptée depuis près d'un siècle. De plus, ils connaissaient le pays, ses usages, ses mœurs, tandis que nous l'ignorions complètement. Enfin, ils sont des administrateurs de premier ordre.

On a vite fait de traiter un peuple de barbare et il n'est pas difficile d'établir que le gouvernement hova était vénal et corrompu, qu'il pressurait les tribus soumises jusqu'à les épuiser, qu'il vendait la justice. Tout cela est vrai. Vrai également que le caractère hova manque de sincérité, de grandeur, de noblesse; que le Hova est paresseux, menteur, avare et servile adorateur de l'argent, ivrogne et d'une immoralité telle qu'elle peut faire craindre pour l'avenir de la race. Mais les qualités naturelles ne lui manquent pas non plus, surtout celles que l'on pourrait appeler de gouvernement. Il est adroit et intelligent, beau parleur et retort, souple et jamais à bout de ressources; il devine d'instinct tout ce qui peut lui être utile et est capable des plus grands efforts pour l'obtenir; il est soumis et résigné à tout ce qui lui arrive, respectueux de l'autorité, disposé à obéir, discipliné et accoutumé à toutes les hiérarchies sociales, parfaitement capable en un mot d'être gouverné et de gouverner.

Toutes les autres tribus de l'île, au contraire, manquaient d'union, de cohésion, d'initiative, étaient incapables de s'administrer elles-mêmes, et de fournir aucun élément sérieux d'organisation.

Dans ces conditions, tout nous imposait de garder l'administration qui existait, de l'améliorer, de la diriger, de la corriger au besoin, mais non de la détruire.

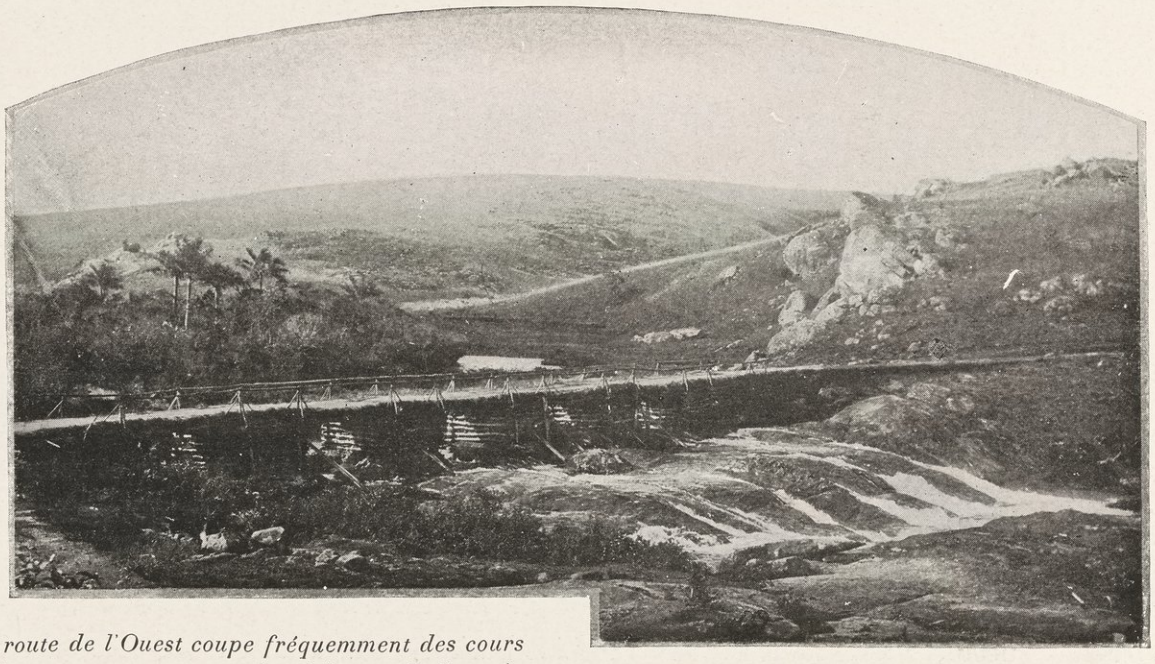
Aujourd'hui, les Hova sont peu à peu rentrés en Imerina. S'y confineront-ils?

Sûrement non.

Ils ne redeviendront pas les maîtres de l'île par la conquête ou par l'administration; mais ils le seront par le commerce et l'industrie.

Très ouverts et aimant à s'instruire, ayant de plus innés le goût et la passion du commerce, capables de s'assimiler rapidement nos méthodes, de s'unir, de créer des usines, d'entrer en relations directes avec l'étranger, sous peu, vous les verrez multiplier partout leurs établissements et nous rendre, pour la petite industrie et le petit commerce, toute concurrence impossible, en attendant qu'ils nous la rendent impossible et pour la grande industrie et pour le grand commerce.

Les Hova ont particulièrement souffert de notre domination. Décimés par la guerre, ruinés par la suppression de l'esclavage, écrasés par la répression qui a suivi la révolte de 1896, pressurés par la corvée qui véritablement a été trop lourde et s'est appesantie sur tous indistinctement, on a vu dernièrement, symptôme vraiment effrayant, leur nombre diminuer. De plus, leur moralité ne s'est pas relevée, bien au contraire. Il y a là sûrement une situation grosse de conséquences et qui réclame toute la sollicitude de l'administration.



La route de l'Ouest coupe fréquemment des cours d'eau torrentueux, une des richesses de l'avenir.

De Tananarive à Majunga

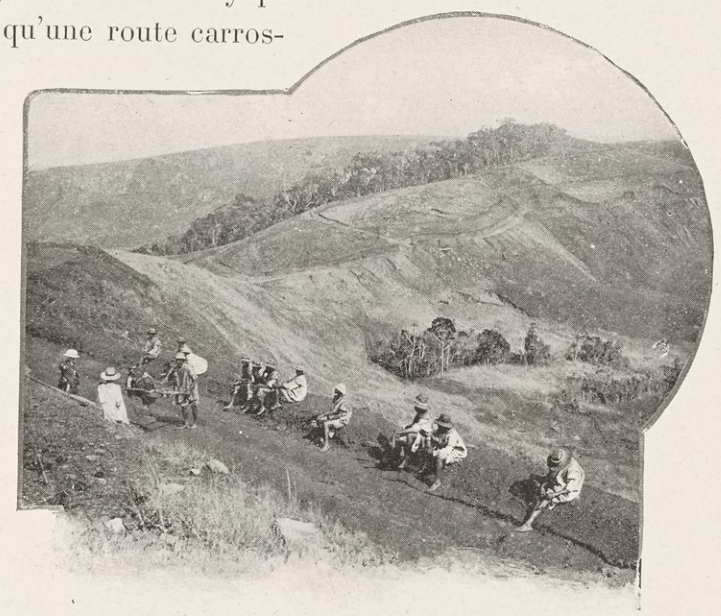
Tananarive est et restera la capitale de l'île de Madagascar. D'autres villes la devanceront peut-être pour le développement économique, pour l'industrie, pour le commerce, comme centres de colonisation ou comme centres d'affaires. Mais, de longtemps, sinon pour toujours, au point de vue politique, par sa situation, par ses traditions, par les qualités et les aptitudes de ses habitants, Tananarive passera avant toutes les villes de l'île, Tamatave, Fianarantsoa, Majunga, Diego-Suarez ou autres. Elle sera pour Madagascar ce que Paris est pour la France, le centre de l'autorité, de l'influence, du développement intellectuel et scientifique, la *Capitale* en un mot et au sens le plus strict du terme.

Seulement une capitale, surtout pour un pays qui veut avoir des relations avec l'étranger, surtout pour une colonie que les liens les plus étroits doivent nécessairement unir à la mère patrie, doit être de facile accès, et des routes ou des chemins de fer doivent y conduire un peu de partout, à peu près comme les artères et les veines du corps humain qui, toutes, partent du cœur ou y retournent, ou, si l'on préfère, comme nos réseaux de chemins de fer français, qui tous convergent vers Paris. Il faudra donc que plusieurs routes, que plusieurs voies ferrées aboutissent vers Tananarive. J'en vois quatre pour le moment, quatre principales, sans préjudice des voies secondaires ou des embranchements que l'on sera forcément amené à

établir : la route de Tamatave par Andevoranto; la route de Majunga par Ankazobe, Andriba, Maevatanana; la route de Diego-Suarez, par Mandritsara, et enfin celle de Fort-Dauphin par Ambositra et Fianarantsoa, avec un embranchement à établir immédiatement de Fianarantsoa à Mananjary, d'un côté, et à Tulear, de l'autre. Quand ces voies auront été ouvertes, avec deux autres voies parallèles à la grande voie centrale N. S., et qui longeront les deux côtes Est et Ouest, le système de chemins de fer d'intérêt général sera à peu près terminé. Il ne restera qu'à le compléter par quelques tronçons secondaires, et alors on pourra s'occuper des voies d'intérêt local.

Le Parlement, sanctionnant un projet gouvernemental préparé par les soins du général Gallieni, d'après les études du colonel Roques, a adopté, comme premier chemin de fer à construire à Madagascar, celui de l'Est, de Tananarive à Anivorano. Le choix est fait. Il n'y a plus à y revenir. Il n'y a plus qu'à en pousser activement la construction et laisser le temps faire la preuve de ce qu'il valait mieux faire, le temps et le développement économique du pays, et les besoins du commerce, tout ce qui, en un mot, justifie et fait vivre un chemin de fer.

Seulement, ce chemin de fer sera long à établir, et je ne crois pas qu'avant 5 ou 6 ans, la locomotive atteigne Tananarive. En attendant, il faut cependant y nourrir nos soldats et nos colons, y alimenter notre commerce, y apporter tout ce qui est nécessaire, et pour les Européens, et pour les indigènes. Et il serait grand temps que les transports ne majorassent plus de près de 1 fr. 50 tout kilogr. de marchandises apporté de la côte à la Capitale; que toutes ces marchandises pussent arriver au fur et à mesure des besoins et ne restassent pas des mois en cours de route pour, la plupart du temps, s'y détériorer et s'y perdre. Il faudrait, de toute nécessité, qu'une route carrossable fût construite de Tananarive à la côte, qui permît à un charroi continu de s'établir et rendît au travail cette masse de porteurs — 30,000 environ — les plus robustes de toute la population malgache, qui maintenant passent et perdent leur temps sur les divers chemins de la côte pour trop souvent y succomber. Or, cette route, de quel côté se dirigera-t-elle?



La route de l'Ouest. — Rectifications successives du tracé.

Il eût été tout naturel, semble-t-il, après la campagne, d'u-

tiliser la fameuse route creusée, Dieu sait à quel prix, de Majunga à Andriba, en la prolongeant jusqu'à Tananarive. Il y avait là un travail gigantesque accompli, qui n'était pas définitif, qui avait ses lacunes et ses imperfections, mais qu'il était relativement facile d'améliorer, de continuer et d'achever, et l'on aurait eu ainsi une première voie de pénétration qui n'aurait pas coûté très cher, et qui, terminée dans l'espace d'un an ou deux, tout au plus, aurait déjà rendu les plus grands services.

Comment se fait-il que, négligeant au contraire et délaissant complètement la route de Majunga, on se soit tourné immédiatement du côté de Tamatave ?

Tamatave a la grande chance de regarder Bourbon qui a deux députés : cela est énorme dans la conduite des affaires en France, que d'avoir pour soi deux députés.

On avait jusqu'ici toujours passé par Tamatave pour monter à Tananarive. Les porteurs connaissaient et aimaient cette route faite d'argile durcie et de sable fin, qui, par suite, ne leur blessait pas les pieds comme certaines parties de la route de l'Ouest, recouvertes de quartz brisé.

De plus, le trajet était un tiers plus court et il y avait des gîtes d'étapes.

Il était donc tout indiqué que les premiers convois, que tous les convois expédiés par porteurs, prissent la route de Tamatave.

Mais pourquoi aller plus loin, et pourquoi commencer la route carrossable du côté de l'Est où les pentes sont plus rapides, où l'on a une large forêt à traverser, où il pleut toute l'année, et où, par suite, les travaux devaient être et plus longs et plus coûteux et moins solides ?

On s'accorde généralement à dire que ce fut là une faute et que si le quart de l'argent dépensé à l'Est avait été consacré à la route de Maevatanana, depuis longtemps tous les transports de la côte à Tananarive se feraient par voitures.

Comment s'y décida-t-on?

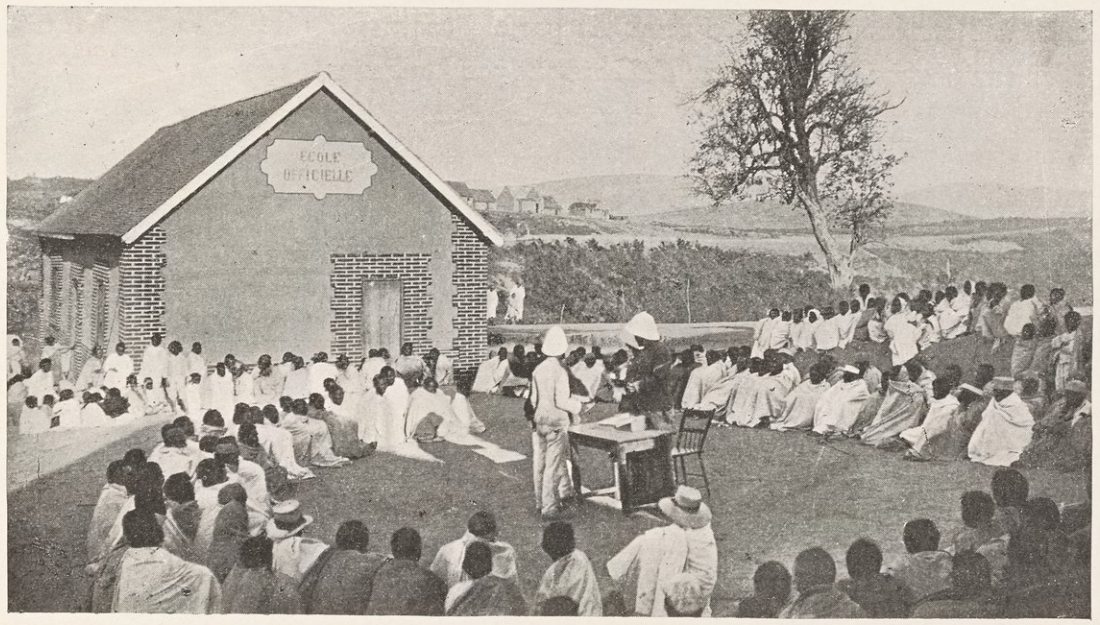
On était encore sous l'impression de la cruelle campagne qui venait de finir, et l'opinion publique ne supportait ni le nom ni le souvenir de Majunga et de la route du corps expéditionnaire. Pour tous ceux qui ne connaissaient la situation que par leur journal, — et tout le monde sait que ceux-là constituent presque l'universalité de nos concitoyens, — on s'était trompé en passant par l'Ouest. Il fallait donc immédiatement revenir à la route de Tamatave.

De plus, personne ne doutait que cette fameuse route n'eût été complètement détruite par la saison d'hivernage.

Enfin, il est très vrai qu'elle traverse un désert de plusieurs journées et qu'il aurait fallu, avant tout, y constituer des gîtes d'étapes. Il est très vrai également qu'il eût été fort difficile — pour ne pas dire presque impossible — de trouver à ce moment-là des ouvriers indigènes pour faire la route de l'Ouest. Les Hova n'auraient pu aller qu'à une certaine distance de Tananarive, un peu au delà

d'Ankazobe, et les Sakalaves du Boïna, outre qu'ils sont paresseux, avaient pris la fuite.

Puis, les décisions, surtout quand on agit sous l'empire de la nécessité, se



Un Kabary à Anjozorobé.

prennent parfois très vite, et avant qu'on ne possède toutes les données du problème. On s'occupa d'abord de rendre muletier le sentier malgache de Tananarive à Andevoranto. C'était un premier travail qu'il était, en effet, urgent de faire, puisqu'une compagnie française s'offrait à faire les transports militaires à dos de mulets et qu'elle faisait venir pour cela un millier de mules du Brésil, qu'elle perdit du reste, faute de soins.

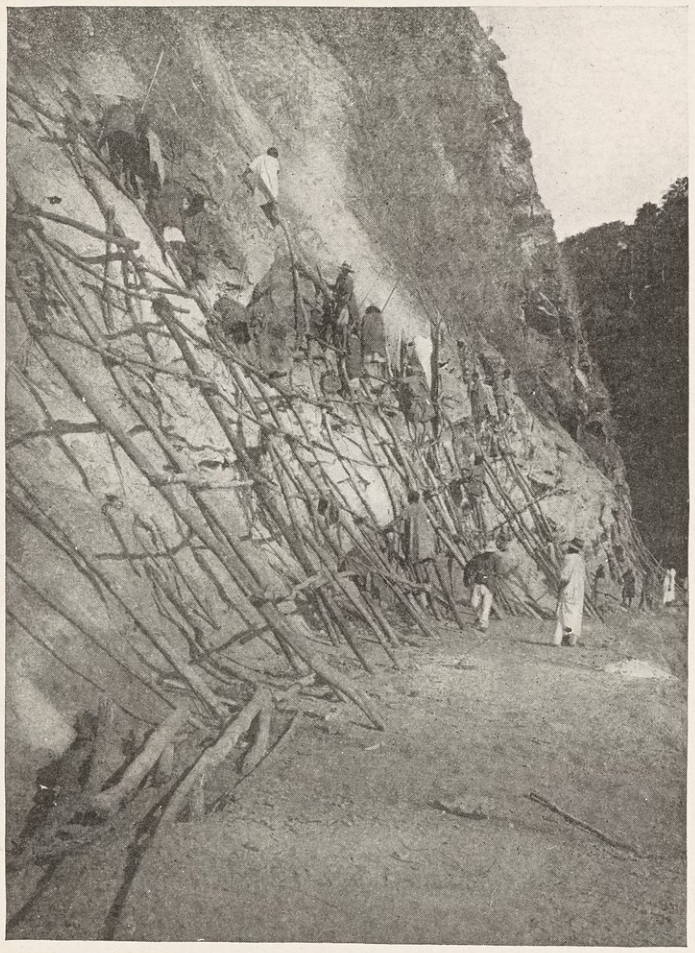
On voulut ensuite faire une route charretière qui, peu à peu, devint une route carrossable, dont l'insurrection de 1896 fit de plus en plus comprendre l'urgente nécessité. On parcourut le pays, on l'étudia, on fit et refit des tracés. Une fois la main dans l'engrenage, on ne sut pas l'en sortir. Une fois le génie chargé de cette route, tandis que l'artillerie s'occupait de celle de l'Ouest, une vive émulation s'établit entre eux et le génie poussa activement les travaux de l'Est. Il n'alla pas vite, et il s'en faut, encore aujourd'hui, que cette fameuse route soit terminée.

Il y a de beaux et grands travaux d'art accomplis, en particulier trois ponts considérables, de 145, de 200, de 300 mètres, entre Tamatave et Andevoranto; puis d'autres, au delà de Mahatsara, en particulier celui qui traverse le Mahela et qui a 135 mètres.

Quant à la route proprement dite, entre Andevoranto et Tamatave, on s'est

contenté de jeter des ponts sur les rivières et de débroussailler légèrement l'ancienne piste malgache; au delà de Mahatsara, jusqu'à Sahantela, pendant une cinquantaine de kilomètres, la route est achevée avec tous ses ponts et ponceaux, avec des empierrements ordinairement en quartz, dont l'écrasement constitue une couche sablonneuse, avec des remblais parfois assez forts et facilement lézardés par les eaux, quand celles-ci ne s'échappent pas facilement, avec des caniveaux généralement bien faits, mais qui se remplissent et s'obstruent trop souvent, avec une plate-forme creusée et ravinée par le passage des voitures Lefebvre, avec les à-côtés souvent emportés ou mal soutenus par des troncs d'arbres. Il faut y faire des réparations constantes, des rectifications, des réfections importantes.

De Beforana à Moramanga, la route est ordinairement mauvaise et inachevée. Elle est bonne dans la plaine du Mangoro, puis très pittoresque, très difficile parfois et encore inachevée, même comme terrassements, entre Andakana et Ankeramandinika. A signaler sur cette dernière partie, au delà de l'Angavo et de la vallée du Sabotsy, le long de la Manambola, à flanc de montagnes, des travaux gigantesques et une des plus belles vues que l'on puisse rêver, l'œil dominant toute la vallée du Sabotsy et s'étendant à perte de vue sur des mamelons et des pics sans fin, tous plus magnifiques les uns que les autres. Sur des centaines de mètres, à plusieurs intervalles, la chaussée a été littéralement creusée dans le roc, à coups de mines; ailleurs, elle a été maçonnée, pendant 30, puis pendant 50 mètres; ailleurs enfin, elle est protégée par endroits par des troncs d'arbres de 7 à 8 mètres de longueur, encastrés dans des blocs de granit. Tout cela est vraiment merveilleux. Mais tout cela a coûté extrêmement cher — on dit 400,000 fr. le kilom. — et tout cela sera très pénible comme traction.



(Phot. Pradel.)

Dans le roc vif. — Travail cyclopéen de la route de l'Est au passage de la Mandraka.

Au delà, d'Ankeramandinika à Tananarive, la route est empierrée et bonne; on en modifie parfois le tracé pour éviter des pentes trop raides; on en achève les travaux; mais il y a des ponts partout, dont quelques-uns entièrement maçonnés; des coups d'œil ravissants, des villages de plus en plus nombreux et des terres de

Route de l'Est. — Passage de la Mandraka. (Phot. Pradel.)

mieux en mieux cultivées à mesure que l'on approche de Tananarive, et parfois deux rangées de jeunes eucalyptus le long de la chaussée.

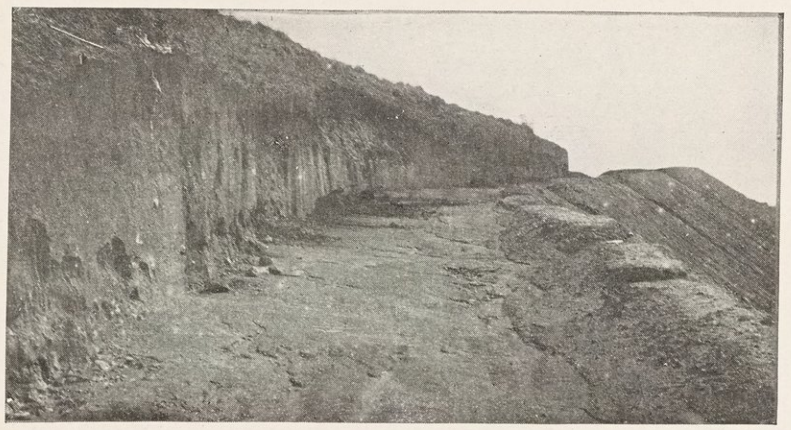
En résumé, deux grands tronçons achevés aux deux extrémités, de Mahahara à Ampasimbe et de Tananarive jusqu'au delà d'Ankeramandinika, vers Sabotsy; de nouveau une section à peu près finie entre Moramanga et Andakana, dans la vallée du Mangoro; entre Ampasimbe et Befarona, des travaux poussés avec vigueur, mais qui sont loin d'être achevés; de même entre Andakana et Sabotsy, où la chaussée présente souvent l'aspect de vastes parallélépipèdes de terre que l'on n'a pas encore rejoints.

On a enseveli dans ces gigantesques travaux des sommes très considérables, au moins 12 millions. Ils ne seront cependant pas achevés dans un an, dans deux ans, peut-être davantage, et rien n'est moins certain que leur solidité, au moins si on les emploie pour un charroi lourd et considérable.

Cependant, depuis quelque temps, divers événements, et surtout l'habile initiative, servie par de réelles qualités d'administration d'un des plus remarqua-

bles auxiliaires du général Gallieni, le colonel Lyautey, ramènent l'attention sur la route de l'Ouest, qui, semble-t-il, finira par prévaloir sur sa riche rivale de l'Est.

Gouverneur du quatrième territoire militaire, qui comprend une grande partie de l'Ouest de Madagascar, Lyautey en acheva d'abord la pacification. Puis, immédiatement, il s'occupa de l'organiser et d'en développer les ressources naturelles,



La chaussée d'une route non ferrée après un orage.
Route de l'Ouest.

Ses premiers efforts se portèrent naturellement sur le cercle d'Ankazobe, dont il était le commandant, et qui comprend l'ancien pays de Vonizongo, pays remarquablement riche, et qui jadis fut le grenier à riz de Tananarive. Sous son impulsion, Ankazobe devint rapidement une jolie petite ville avec son cercle, sa maison du gouverneur, son marché couvert, ses rues bien alignées, ses avenues bordées d'eucalyptus, ses maisons en briques; avec ses jardins très bien cultivés, produisant tous nos légumes et tous nos fruits d'Europe; avec son mouvement commercial de plus en plus intense, le marché d'Ankazobe tendant chaque jour, en même temps que son voisin, celui de Fihaonana, à devenir un centre commercial important entre la côte et l'Imerina, ou, si l'on préfère, entre Andriba et Tananarive.

Des jardins publics d'essai se formaient dans les autres villes du cercle, où l'on s'efforçait, souvent avec succès, d'acclimater des cultures étrangères, le tabac havanais, l'olivier, le caféier, etc.; des pépinières étaient créées pour le reboisement méthodique du pays; une ferme-école était établie à Manankasina, où les essais de culture de vignes, de café et d'oliviers paraissent concluants; des mesures étaient prises pour parer au dépeuplement en bétail du pays, dont les marchands hova emmenaient les bœufs par milliers sur le marché de Tananarive; une jumenterie était établie à Ankazobe; surtout, initiative de grand avenir, le colonel Lyautey amorçait la colonisation militaire dont il semble qu'il ait trouvé la véritable formule.

En même temps, ou plutôt avant toutes ces améliorations, il s'occupait des voies de communication.

Sans compter les nombreux sentiers terminés et que quelques travaux supplémentaires transformeront facilement en routes, sans compter les centaines

de kilomètres de voies carrossables, entre les principales villes du cercle, le grand mérite du colonel Lyautey est d'avoir retrouvé ou « redécouvert » la route de l'Ouest.

Une fois fixé à Ankazobe, sa préoccupation fut d'établir des communications faciles entre lui et Tananarive. C'était un premier tronçon de 100 kilomètres, très bien fait aujourd'hui et valant une de nos routes départementales de France. Des voitures Lefebvre, d'artillerie et autres, sans compter les bicyclettes, y circulent constamment et il y a même des cantonniers pour l'entretien, et ces cantonniers ont une plaque en cuivre, absolument comme en France.

Il s'aperçut ensuite, en parcourant son cercle, que la route expéditionnaire, beaucoup plus solide qu'on avait voulu le dire, avait résisté presque partout à l'action dissolvante des pluies de l'hivernage. Dès lors, son opinion fut formée et son parti pris. C'est par l'Ouest qu'il devait se ravitailler, et probablement ravitailler l'Imerina.

Il força l'opinion par un coup d'audace.

Le 13 novembre 1897, il entrait triomphalement à Tananarive, sur une charrette anglaise venue sans rompre charge de Maevatanana, sous la conduite d'un cocher tout particulier, un lieutenant de chasseurs de Fontainebleau, M. Lelasseux. Un convoi de voitures Lefebvre chargées et attelées l'accompagnait.

Ce fut une révélation.

On lui ouvrit des crédits; il y employa ses corvées; il chercha un nouveau tracé pour remplacer l'ancienne piste hova qui était impraticable entre Tananarive et Andriba, et il travailla avec une infatigable énergie à poursuivre la route entre Ankazobe et Andriba, puis, de là, à Maevatanana, Reprenant l'ancienne route militaire, il la rectifia par endroits pour éviter des pentes trop raides ou tourner des

Un chantier de la route Est.

Transport de la terre dans des peaux de bœufs. — Une corvée vivement menée.....

obstacles, en refit la chaussée là où elle avait été détériorée, établit des ponts ou des ponceaux qui, parfois, ne sont qu'un amas de pierres à travers lequel circule l'eau du torrent, mais qui, ailleurs, sont des travaux très heureux et très hardis, avec un palier en bois très élégant reposant sur des piles en pierres solides, en un mot, la rendit carrossable.

Depuis son retour en France, son infatigable collaborateur et son continuateur, le capitaine Mauriès, a complété et parfois modifié légèrement ses travaux. On vient de lui accorder récemment 300,000 fr. avec lesquels il espère les achever. La route aura alors coûté environ 1,500,000 fr.

Telle qu'elle est actuellement, elle est très bonne de Tananarive à Ankazobe (100 kil.); d'Ankazobe à Andriba (100 kil.), elle est bonne; d'Andriba à Maevatanana, elle n'est pas complètement refaite, et les chariots doivent suivre l'ancienne route expéditionnaire. De Maevatanana enfin jusqu'à Majunga, on a l'Ikopa et puis le Betsiboka, sur lesquels des chalands, remorqués par des canonnières, transportent hommes et marchandises dans l'espace de trois ou quatre jours, non pas sans difficulté cependant; car rien n'est inconstant et encombré comme le cours du Betsiboka.

Tel est l'état de la route de l'Ouest.

Des chariots peuvent la parcourir en toute sûreté, et des voitures légères sont arrivées à transporter en six jours le courrier de Majunga, qui arrive ainsi à Tananarive deux ou trois jours plus tôt que s'il avait pris la route de Tamatave.

La preuve semble donc faite et, jusqu'à l'achèvement de la ligne ferrée, c'est, selon toute vraisemblance, la route de l'Ouest que prendront les marchandises et peut-être aussi les voyageurs à destination de l'Imerina.

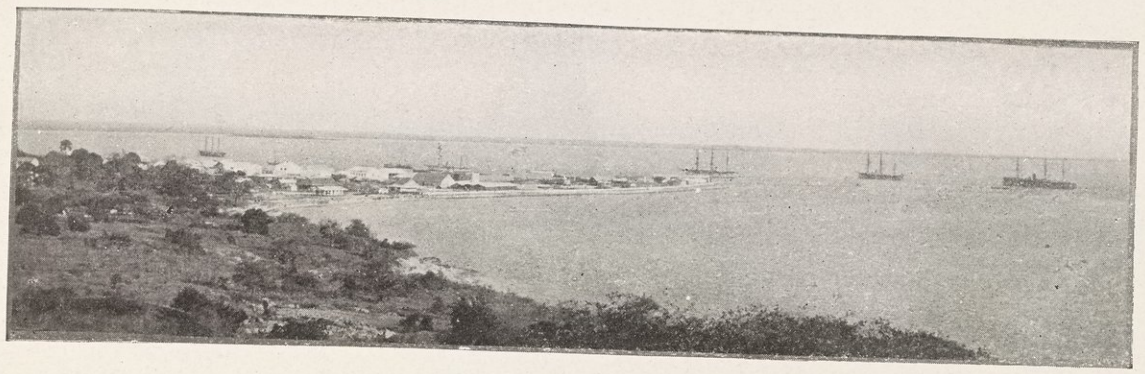
Seulement, pour cela, il faudrait trois choses qui n'existent pas encore, ou qui n'existent qu'à l'état rudimentaire.

Il faudrait un service de transport fluvial régulier, suffisant et bien organisé, entre Majunga et Maevatanana.

Entre Maevatanana et Tananarive, il faudrait un service également régulier, bien organisé et suffisant, de messageries et de charroi.

Il faudrait enfin, sur toute la route terrestre, des gîtes d'étapes suffisants où l'on trouvât au moins quelques chaises ou bancs, une table et un lit, sinon des provisions importantes et tout le confort d'un hôtel de France. Jusqu'ici, on cite comme un luxe tel gîte où il y a une chaise et tel autre où il y a un matelas, mais où les moustiques et les mokafoy vous dévorent. Que l'on puisse au moins se servir de sa moustiquaire!

Les gîtes d'étapes sont en voie d'organisation. Plusieurs personnes ont également songé aux moyens de communications et sur le fleuve et par terre, mais, jusqu'ici, l'argent semble leur avoir manqué. Qu'ils se hâtent, car il y a là une magnifique situation à prendre.



Majunga. — Vue du phare.

Majunga. — Le Nord-Ouest. — Mines.

Conclusion

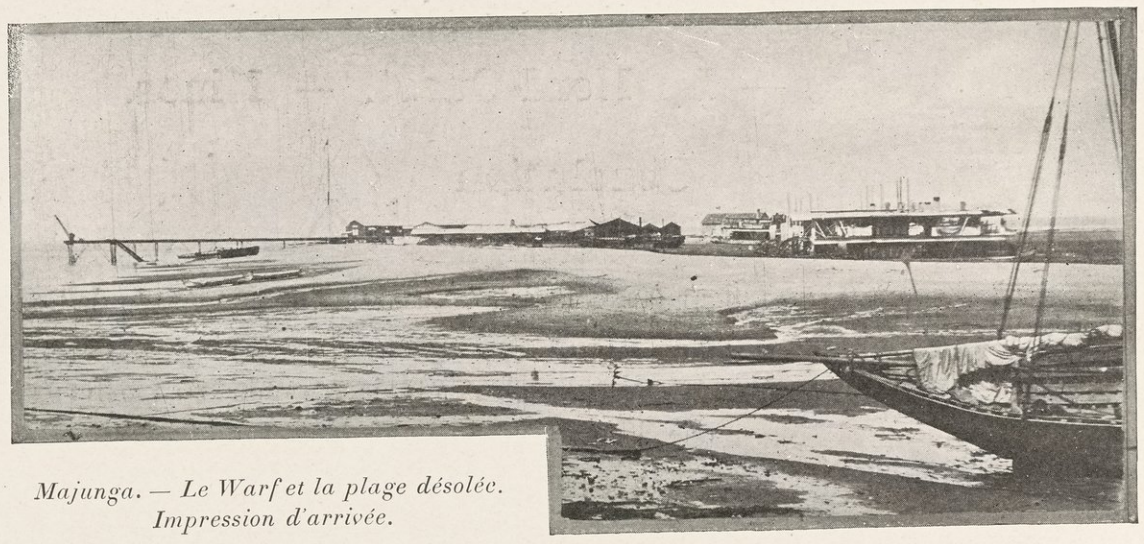
Il nous resterait encore, pour être complet, à parler de l'immense rade de Bombetoka. Formée par l'estuaire du Betsiboka qui, après s'être frayé un passage au milieu des bancs de sable et des îlots couverts de palétuviers, s'étend en une immense nappe de 80 kil. de long, d'une largeur proportionnelle, et d'une profondeur moyenne de 14 à 30 mètres, cette rade formerait un excellent refuge, s'il n'y avait de trop nombreux courants, si la brise de l'Est, souvent très violente, ne s'y faisait trop vivement sentir dans l'après-midi, de plus en plus à mesure que s'avance la saison sèche, et s'il n'y existait un clapotis trop violent qui en rend la navigation impossible aux chalands ouverts et aux petites embarcations.

Malgré tout, l'entrée en est facile aux grands bâtiments, grâce aux feux qu'on y a établis, et le port de Majunga, qui se trouve derrière la ville du même nom, à l'abri de la pointe de sable fermant la baie au Nord, est un des bons mouillages de Madagascar, du reste facile à améliorer; ou bien encore celui qu'on parle de créer plus loin, derrière la pointe d'Ambanio, à un endroit mieux abrité et aux rives plus accores

Majunga est une ville de 6,000 habitants aussi variés d'aspect et d'origine que ceux de Tamatave. Il y a des Français et des Européens en certain nombre : soldats, administrateurs, négociants, colons; il y a des Indiens, assez nombreux également, détenant une grande partie du commerce et formant la portion la plus riche de la population; il y a des Arabes, des Comoriens, des Antalaotra, métis d'Arabes et d'indigènes, tous musulmans; il y a quelques Hova, peu nombreux, puis des Sakalaves, des Makoa venus des villages voisins et constituant l'élément indigène.

La situation de la ville est splendide, bordée par le canal de Mozambique à

l'Ouest et ayant, au Sud, le magnifique panorama de la baie le long de laquelle pourront se grouper les installations commerciales. De vastes rizières qui la bornent à l'Est couvrent à l'époque des hautes marées, de telle sorte que la mer l'enserre alors dans une presqu'île reliée à la terre, du côté du Nord, par la seule colline du Rova. Très chaude, Majunga est cependant relativement saine et agréable à habiter, étant continuellement aérée par les vents du large et de la rade. Malheureusement on n'a d'autre ressource pour débarquer que les épaules d'un Sakalave et quand vous arrivez sur le fameux wharf, c'est une plage morne qui se présente. Sous le soleil brûlant il faudra la traverser, le regard attristé par les



Majunga. — Le Warf et la plage désolée. Impression d'arrivée.

épaves de l'expédition, canonnières
et chalands misérablement abandonnés sur le sable. Quelques baraques couvertes en tôle galvanisée, un aspect sordide et misérable, pas un hôtel pour se loger, l'arrivée à Majunga est plutôt triste; mais on travaille activement à porter remède à ce fâcheux état de choses et bientôt, sur la colline, tout un quartier, bien percé, propre, aéré, avec quelques maisons d'assez joli aspect, va s'étager.

Une importante vanillerie, des plantations diverses en bonne voie de réussite sont à signaler dans les environs immédiats de Majunga, et bientôt Majunga pourra fournir de chaux tout le plateau central.

Il nous resterait aussi à parler de la côte occidentale de Madagascar, que sa situation vis-à-vis de l'Afrique, sa grande étendue, les nombreux fleuves qui la traversent, la fertilité de ses plaines, le calcaire et les richesses minérales que l'on y trouve, en un mot les nombreuses ressources naturelles qu'elle possède et que l'on a encore à peine entrevues, destinent à un grand avenir, dès que la tranquillité y sera rétablie et que l'on pourra y fonder, avec chance de les voir garanties du pillage, des exploitations agricoles et des entreprises d'élevage, dès le moment surtout que ses habitants, aujourd'hui nomades, sauvages et pillards, au-

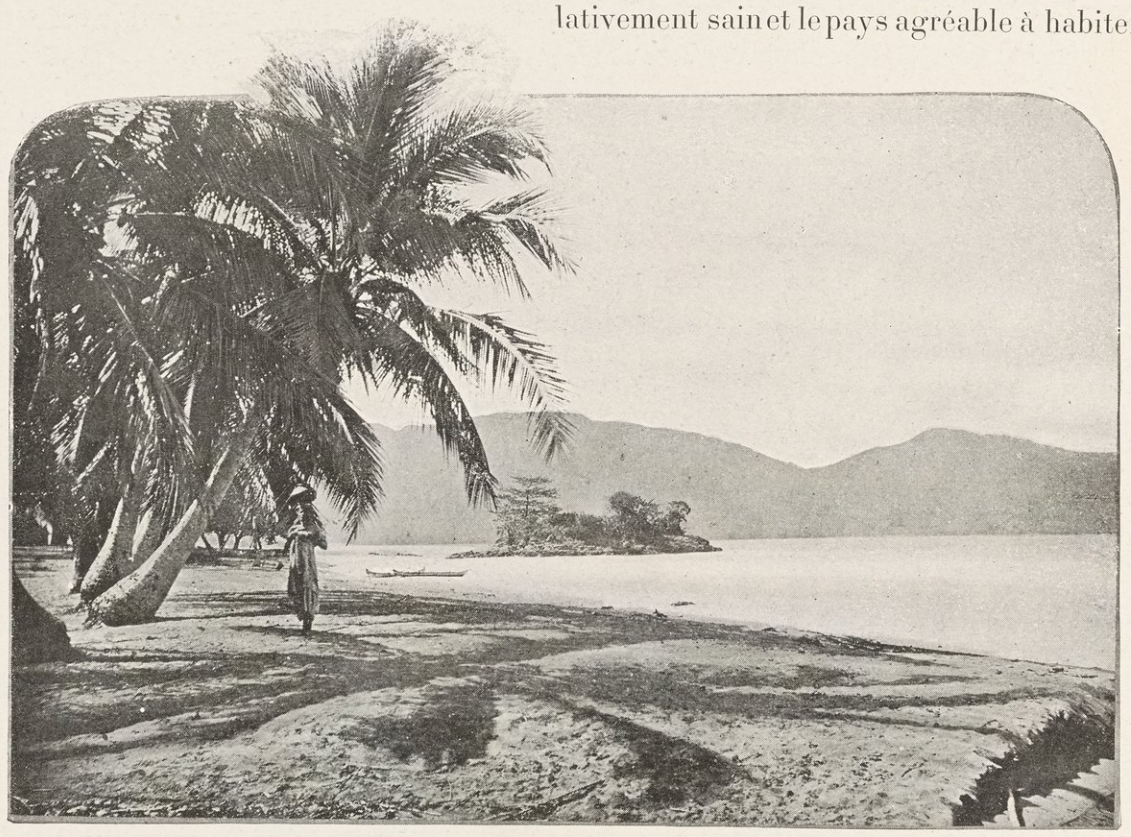
ront appris à travailler, à cultiver, à respecter l'ordre et la tranquillité publique.

Hôpital de Majunga.

Il nous resterait à parler de la riche contrée qui s'étend au Nord de Majunga jusque vers Diego-Suarez; ou bien encore, revenant en arrière, de parcourir et de décrire la longue et large vallée du Mangoro, où une couche malheureusement peu profonde d'humus laissée par un ancien lac semblerait promettre une plus grande fertilité que dans les pays voisins; de même la plaine des Antsihanaka, aux environs du lac Aloatra, et généralement toute cette partie septentrionale d'Anjorobe à Mandritsara et au delà, que l'on ne connaît encore que très imparfaitement, mais qui semble devoir nous réserver d'agréables surprises, le long des nombreux cours d'eau qui descendent de la chaîne centrale et se jettent dans les magnifiques baies de Mahajamba, de Narinda, de Passandava surtout, et à décrire les groupes d'îles et d'îlots, les promontoires, les caps, les presqu'îles qui rendent si pittoresque cette partie de Madagascar. Là aussi pourraient être commencées dès aujourd'hui de grandes

Maquignon sakalave. — Majunga.

entreprises d'élevage, ou, si la main-d'œuvre le permettait, de grandes exploitations agricoles; là aussi se trouvent de grandes réserves de caoutchouc et d'autres richesses industrielles que l'on soupçonnait à peine, et, là surtout, le climat est relativement sain et le pays agréable à habiter.



L'Ile de Nosy-Komba.

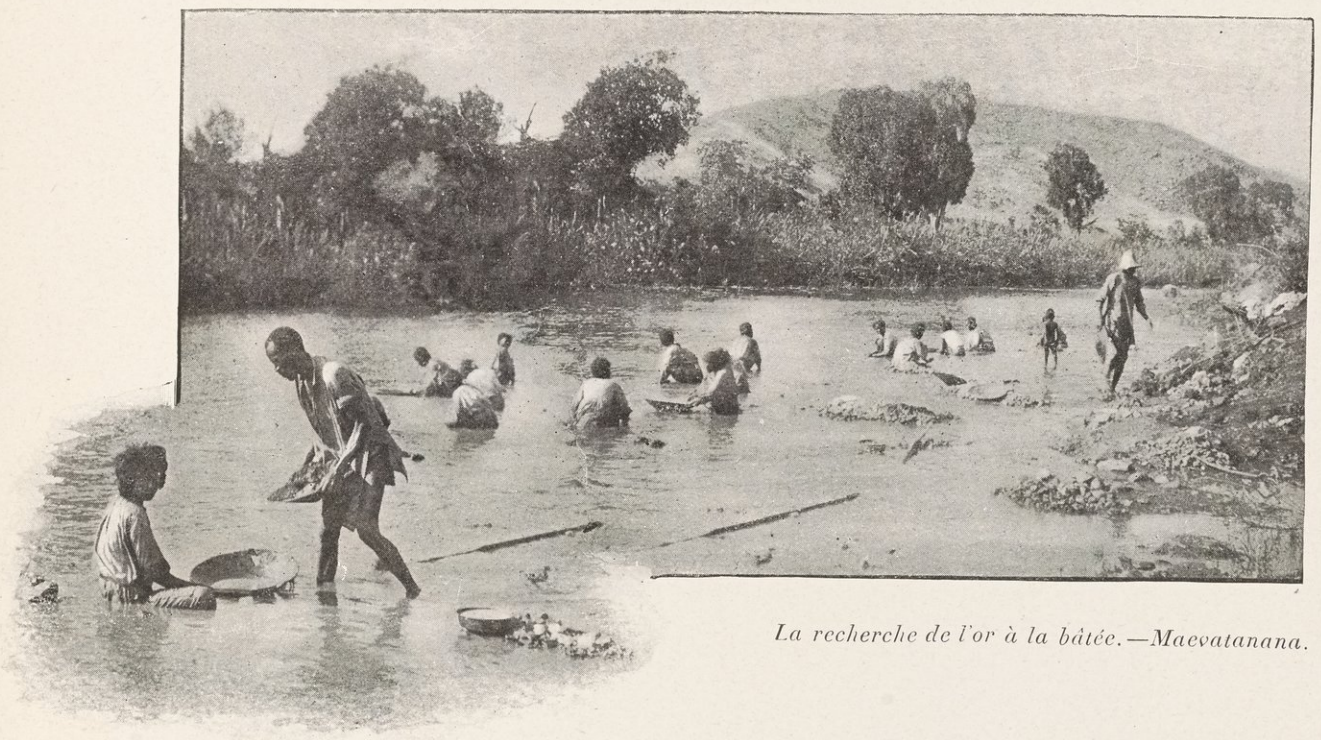
Il nous resterait à parler, au moins en passant, de Nosy-Bé et de ses voisines Nosy-Komba et Nosy-Faly, qui nous appartiennent depuis 1840 et qui ne sont plus, elles aussi, comme Diégo-Suarez, comme Sainte-Marie, que de petits satellites de la Grande Terre, au lieu d'être une colonie indépendante comme jadis. Vue de la haute mer, Nosy-Bé ressemble à un berceau de verdure, et, de fait, elle est très fertile. La rade d'Helville, qui est un point de relâche pour l'un des deux courriers mensuels de Madagascar, n'est pas mauvaise, et il sera facile de l'améliorer. Le commerce extérieur est important vu surtout le peu d'étendue et le peu de population de Nosy-Bé. A signaler un important dépôt de charbon alimenté par des voiliers nantais. Le climat de ces petites îles est relativement sain, quoique très chaud.

Une laveuse d'or à la bâtée.

Il nous resterait surtout, reprenant une question que nous avons volontairement négligée jusqu'ici, à dire quelles sont les richesses minières de Madagascar et quel est l'avenir que l'on peut en espérer. Le sujet est très délicat, encore insuffisamment étudié, et il demande-

Extraction des alluvions aurifères pour le lavage à la bâtée.

rait, même pour l'exposer sommairement, plus d'espace que nous ne pouvons lui en consacrer. Il est certain qu'il y a de l'or un peu partout à Madagascar, et l'on vient enfin, en 1900, de découvrir une alluvion réellement riche. Il est certain qu'il y a également beaucoup d'autres métaux, du fer en plusieurs endroits, du cuivre, du nickel, du mercure, du plomb,



La recherche de l'or à la bâtée.—Maevatanana.

du zinc, etc., etc. Mais tous ces minerais n'ont pas encore été étudiés avec assez de soin pour en déterminer la richesse et pour savoir s'ils pourront ou non être exploités avec avantage, vu les difficultés de combustible, de main-d'œuvre, et de communications que l'on rencontrera. Enfin, au cours de l'année 1899, on a signalé et redécouvert au Nord-Ouest, en face de la baie d'Ambavatobe, un grand gisement de charbon que plusieurs auteurs avaient déjà signalé, qu'un M. Darvoy, associé de M. Lambert, avait commencé à exploiter en 1855, qu'un ingénieur de Paris, M. Guilmin, avait analysé à cette époque et avait trouvé excellent.

Mais l'espace nous manque pour le faire, et force nous est de recueillir nos impressions et de dire, en terminant ce travail, trop court, trop abrégé, trop incomplet, mais au moins entièrement sincère, ce que nous pensons en définitive de Madagascar.

« Mon impression première fut tout à fait *déconcertante* et cette première impression n'a jamais disparu tout à fait, écrivait naguère le commandant de Lacroix-Laval, le propriétaire de Croix-Vallon.

« *La nature est déconcertante,* car les végétations parasitaires, les rejetons inattendus, sur une branche cassée ou sur un arbre mort, poussent plus vigoureusement que la végétation principale.

« *Le climat est déconcertant*, car souvent une petite région jouit d'un climat bien différent de celui de régions très voisines. L'île, d'ailleurs, a 1.500 kilomètres de long et certains de ses sommets dépassent 2.000 mètres. Vous voyez quelles différences de latitude et, par conséquent, de climat, ces différentes régions doivent présenter. De plus, le voisinage de la forêt, les différences d'altitude, l'abri d'une montagne, etc. multiplient les variations à l'infini. Par exemple, sur la côte Est, il pleut tous les jours, au moins deux fois, même quand le calendrier indique la saison sèche; à Majunga, pendant huit mois, il ne pleuvra pas plus de cinq à six fois. Dans ces deux ports, il fera toujours chaud.

Marchands de cannes à sucre.

« A Tananarive, la saison sèche comporte beaucoup de brouillards, quelques averses et souvent trop de fraîcheur, entre cinq heures du soir et huit heures du matin; par contre, la saison des pluies laisse le ciel radieux pendant la moitié de la journée.

« *Le terrain est déconcertant.* C'est habituellement une argile très dure, dont la surface rendue plus dure encore par les trombes d'eau qui la dament, et les coups de soleil qui la cuisent, prend souvent l'apparence du rocher. Mais, par la moindre crevasse, un peu d'eau s'est infiltrée; elle va rencontrer une veine de sable, l'entamera petit à petit et fera tout d'un coup s'effondrer tout un bloc. De la sorte, par petits morceaux ou par milliers de mètres cubes, les mamelons ou les montagnes se disloquent, s'affaissent et viennent s'échouer dans la fondrière qui s'étend à leur base.

« *L'oro- et l'hydrographie sont déconcertantes,* tellement le terrain est contourné bizarrement. L'œil se perd au milieu de ces sommets et de ces mamelons surtout, aux projections arrondies, aux pentes presque à pic, à travers lesquelles les cours d'eau circulent et s'échappent de la façon la plus inattendue.

Tout nous apparaît étrange et déconcertant : le pain se paie plus cher que la viande et le sel plus cher que le sucre; les routes ne deviennent pas *noires* de monde, mais *blanches* de monde, la faune et la flore semblent incompatibles en ce sens que la végétation fait à peu près défaut dans les régions habitées, tandis que les êtres animés manquent dans les parties ornées d'une belle végétation; *oui* se prononce *én*' et veut dire *non.* Presque rien ne correspond à nos idées et à nos connaissances d'Européens. Il paraît même que ça se gagne, car beaucoup d'Européens (même des officiers) appellent *hivernage* les 4 ou 5 mois d'*été* — les plus chauds.

« On est obligé de faire soi-même des réponses déconcertantes quand on vous interroge.

« Le *sol* est-il fertile? *Non*, d'après ce que vous savez de l'aspect du terrain. *Oui,* cependant, si vous songez aux rizières et à toutes les parties basses où s'est accumulé depuis des siècles, l'humus enlevé par les pluies, ainsi que les végétaux décomposés. D'ailleurs, quand, dans cette argile, d'apparence rocheuse, vous plantez un arbre, il poussera fort bien. Si vous travaillez et fumez cette argile, elle va produire et même vous mangerez en octobre des artichauts plantés en février. Ils auront poussé deux à trois fois plus vite qu'en France.

« Les Malgaches ont-ils un *costume national?* Oui et non. Sur la côte Ouest, le métier de tailleur serait, dit-on, bien simple : il suffirait d'enfiler quelques perles de verre pour constituer un costume complet. A Tananarive, au contraire, les indigènes sont habillés de pied en cap comme vous et moi, et jettent, de plus, un lamba par-dessus leur pardessus.

« Les indigènes *sont-ils braves?* Oui et non, car, s'ils semblent avoir l'habitude d'être opprimés, ils n'ont souvent pas craint de risquer héroïquement leur peau. Sont-ils *forts!* oui et non, car, s'ils sont incapables de soulever un poids lourd, ils le transporteront vite et loin sans se lasser. Sont-ils *agiles?* oui et non, car ils semblent plutôt lourds et cependant leurs *tsimandoa,* marchant en flexion, feront deux

fois 80 kil. en 36 heures. Sont-ils méchants? habituellement non, cependant la vue du sang les rend cruels. Sont-ils paresseux? pour cela oui! Ils disent même que le singe est un frère plus malin qui ne parle pas pour qu'on ne puisse pas le faire travailler, et cependant deux hommes vous retournent une rizière avec leur angady aussi vite et aussi bien que pourraient le faire deux bœufs. »

Tout cela est bien observé et très juste.

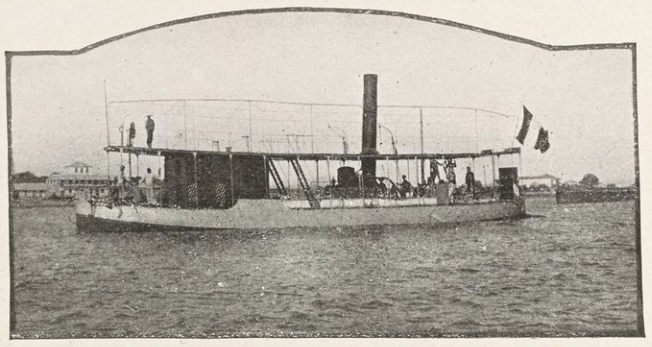
En résumé, dans son ensemble, le climat de Madagascar, n'est pas mauvais, et l'on peut très bien y vivre, si l'on prend les précautions nécessaires, partout, mais surtout sur les plateaux, vers l'Ouest et vers le Nord-Ouest.

Le sol n'a pas la fertilité inépuisable des terrains d'alluvion de l'Amérique Centrale ou de l'Amérique du Sud. Mais il donnera beaucoup à qui saura le cultiver et en tirer parti. Notre France, elle aussi, si fertile et si belle aujourd'hui, dut paraître bien aride et bien sauvage, couverte de forêts impénétrables, aux premiers Romains qui l'aperçurent.

Les habitants, qui sont loin de se ressembler tous entre eux, ont leurs défauts, et ces défauts sont très grands. Mais ils ont leurs qualités aussi. A nous de développer celles-ci, et de corriger ceux-là. Le ferons-nous? Oui, si nous envoyons à Madagascar une émigration saine et honnête, si notre administration y remplit le rôle de moralisation et de relèvement qui lui échoit, si nous n'y jouons pas le rôle de dissolvant.

Le pays enfin se prête admirablement à la défense et pour peu que nous le voulions, nous saurons le mettre à l'abri de toute entreprise étrangère. Il nous appartiendra donc pour toujours et nous rendra les plus grands services; il deviendra une de nos meilleures colonies, si nous savons nous en attacher les habitants, nous en faire aimer, les civiliser, les améliorer, les moraliser, ce que nous obtiendrons par la justice, par la bonté, par le bon exemple donné à tous et par tous.

J.-B. Piolet S. J.



LA RÉUNION

LA RÉUNION

La Pointe des Galets. ❀ ❀ ❀ ❀

Premières impressions. — Les dangers d'un jugement

❀ ❀ ❀ ❀ ❀ trop prompt. — Comment y parer.

La Pointe des Galets, ce nom expressif mais revêche, presque hostile, est celui du Port, de l'unique port de l'Ile.

Le port n'a rien de commun avec les autres parties de notre colonie, pas plus que le nom qui le désigne ne présente d'analogies avec les appellations généralement si gracieuses qui caractérisent les localités de la Réunion. Mais cette Pointe des Galets, c'est la première impression qui s'offre au voyageur, peut-être la seule, si faisant simplement escale il n'en profite pas pour aller, par le chemin de fer, jusqu'à la capitale, Saint-Denis. Et cette impression est défavorable. Il faut au contraire pénétrer dans la colonie, l'étudier et s'y plaire pour découvrir ces stations de montagnes pittoresques ou grandioses : Salasie, Cilaos, Mafate, et toutes ces petites villes de la côte, filleules de saints : Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Joseph, Saint-André, Sainte-Suzanne, égrenées autour de l'Ile comme un chapelet.

La Réunion. — Paysage tropical.

A effleurer Bourbon on risque de rester sur une première impression mauvaise et inexacte, et il en va ainsi de celui qui, trop superficiellement, cherche à se faire une idée de nos colonies. On se heurte instantanément à ce qui est critiquable sans s'attacher à découvrir ce qui est satisfaisant ou perfectible.

Cette tendance est d'ailleurs bien française, et il est, il faut l'avouer,

bien difficile de s'en défendre lorsque l'on arrive à la Pointe des Galets en venant de Port-Louis, capitale de l'île Maurice (1).

Le contraste est frappant et, pour un esprit trop prompt à généraliser, il serait concluant.

Port-Louis c'est une belle ville de 63.000 âmes, langoureusement blottie au bas d'un cirque de verdure formé par des montagnes aux découpures étranges, dont les contreforts, dévalant jusqu'à la mer, y projettent les anses d'une rade superbe où brillent les reflets de vingt mâtures sans cesse coupés par la cadence des rames d'innombrables canots. Sorte de Nice tropical (le vieux Nice) avec ses grandes maisons peintes en jaune, volets verts, ses beaux squares, ses fontaines, ses statues, ses allées de palmiers traversées par les lignes du chemin de fer, et brochant sur le tout une foule bariolée et chatoyante — créoles (blancs et noirs) militaires en uniforme, Hindous et Chinois, — Port-Louis, dans sa situation splendide, grouille d'activité et il n'en faut pas davantage pour inspirer au voyageur, au Français surtout, oublieux qu'il a devant lui l'œuvre de la Bourdonnais, une profonde conviction que Maurice est un pays en pleine prospérité, où éclate le génie colonisateur des Anglais.

Et ce sentiment ne tardera pas à se compléter par cette impression — préparée d'avance par les propos échangés à bord avec des marins qui ne connaissent bien de la Réunion que son Port et cette habitude que nous avons de nous dénigrer de parti pris — que notre colonie est au contraire un pays morne, ruiné, tout au plus une relique vénérable attestant nos splendeurs passées et nos traditions perdues, lorsque, quelques heures après avoir quitté Port-Louis, on arrive devant la Pointe, cette Pointe formée par des galets déversés par une rivière torrentueuse et où l'industrie de l'homme a creusé, à grands renforts de millions, un refuge pour deux ou trois navires contre l'insécurité des rades foraines, les seules que les côtes, abruptes souvent et lisses partout de la Réunion, offrent à la navigation.

Comment se défendre, en effet, après l'éblouissant spectacle de la capitale de Maurice, centre de toute l'activité de l'Ile, contre une amère déception, devant ce Port qui donne l'impression d'un effort stérile, puisqu'aucun signe en rapport avec cette œuvre, nulle indication de ce qu'est véritablement la colonie, n'apparaît en cet endroit si bizarrement choisi pour être la porte des relations de la Réunion avec l'extérieur?

Aussi après une longue et délicate manœuvre pour accoster à quai, à cause du goulet à angle droit qui relie l'avant-port au bassin, manœuvre pendant laquelle de légères embarcations montées par des noirs, des colons coiffés de vastes

(1) Cet itinéraire serait celui d'un voyageur venant du Cap. En partant de France, par une des lignes qui traversent le canal de Suez, on fait escale à la Réunion avant d'aborder à Maurice qui est le point terminus du parcours des paquebots de la Compagnie des Messageries-Maritimes.

champignons, des fonctionnaires à plusieurs galons et casqués à l'ordonnance, (officiers de la Santé, de la Douane, le capitaine du Port), virevoltent autour de la grande carène blanche du paquebot des Messageries Maritimes comme des mouches autour d'un morceau de sucre, il n'est pas étonnant que l'on s'écrie, neuf fois sur dix, avec une ironie satisfaite devant ce tableau qui répond à des idées préconçues : « Comme c'est bien colonie française ! »

Voilà ce que l'on ressent en allant d'une colonie à l'autre. Voyageur, méfions-nous de la première impression résultant de l'arrivée à la Réunion par la Pointe des Galets et si nous voulons arriver à une certaine exactitude dans nos appréciations sur la Réunion, parcourons notre colonie, observant, notant de droite et de gauche, sans nous préoccuper de distinguer ce qui est bon et ce qui est mauvais. Au terme de cette étude la balance s'établira d'elle-même.

*
* *

❀ ❀ En route pour Saint-Denis. ❀ ❀

Premier contact avec les créoles. — Compagnons de voyages. — Une échappée sur le paysage. — La Possession. — Coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de l'ile. ❀ ❀

Le tunnel et les travaux publics. — Le port et la question des marines. — Arrivée a la capitale. ❀ ❀ ❀ ❀

Quittons la Pointe des Galets.

A peine débarqué nous prenons contact avec la population — ou plutôt c'est entre elle et notre bagage que ce contact s'établit et sous une forme qui n'est pas sans nous occasionner quelques inquiétudes. Sur le quai, déchargés par les soins de l'équipage, les colis des voyageurs s'amoncellent rapidement en tas. Aussitôt de grands gaillards, allant du noir au café au lait, les uns pieds nus, d'autres chaussés d'espadrilles, quelques-uns de gros souliers, mais tous uniformément coiffés d'un vieux chapeau de paille au ruban défraîchi et vêtus d'un pantalon et d'une veste de toile bleue, se précipitent sur ces tas et sans qu'il soit possible de donner un ordre, les colis, comme un butin à partager, s'égrènent entre leurs mains et prennent, par des raidillons variés, le chemin de la gare. Ce qui frappe, c'est le manque de discipline de ces gens et leur présomption. Aucun n'obéit à l'autre et chacun paraît convaincu de la légitimité de son droit de prélever sur vous, en s'emparant de vos colis, de quoi satisfaire, par un effort musculaire

plus ou moins violent de quelques minutes, ses modestes besoins de nourriture et son appétit immodéré de paresse.

Ne nous hâtons pas cependant de porter un jugement sur la population bourbonnaise d'après ces premiers échantillons. Ce serait aller précisément contre la recommandation que nous venons de formuler et l'on pourrait de plus nous objecter que ces symptômes des portefaix de la Pointe des Galets sont communs à leurs congénères des ports sous quelque latitude qu'on aborde. Soit. Attendons, pour parler du créole, d'en avoir rencontré des types plus variés.

Dans le train, où nous finissons par nous caser avec nos colis reconquis tant bien que mal, nous avons comme compagnons de voyage trois Indiens, arrivés de Maurice par le même paquebot, et deux noirs. Nouveau contraste avec l'île sœur où les classes du chemin de fer correspondent à celles de la société! Là les blancs, Européens et créoles, voyagent en première, les mulâtres en seconde, sauf quelques-uns parvenus à de hautes situations dans les affaires ou aux postes les plus élevés de l'administration, enfin les Asiatiques (Indiens et Chinois) et les Noirs, confondus en troisième. — A la Réunion les principes de liberté et d'égalité ont effacé ces distinctions et les usages ne les ont pas rétablis en fait comme à Maurice.

Malgré la présence un peu encombrante de ces compagnons, — et ce sont surtout les Hindous, corpulents musulmans de Bombay, qui sont envahissants avec leur quantité invraisemblable de colis, valises aux cuivres repoussés, petites caisses de bois et de métal couvertes d'arabesques criardes, paquets enveloppés dans des madras et éparpillés pêle-mêle sur le plancher, les banquettes et le filet du compartiment de ce chemin de fer joujou — on jouit par la portière d'une vue qui dédommage de ce manque de confort.

C'est un peu comme une échappée sur les premiers plans des Pyrénées, du côté de Pau et de Bigorre, ce paysage qui s'encadre dans l'ouverture de la vitre baissée du compartiment. La rivière des Galets, dont le cours inconstant a recouvert la plaine d'une nappe de roches roulées, c'est un gave et l'administration des forêts a accentué cette ressemblance générale du décor en faisant d'immenses plantations de filaos — ces pins des tropiques — partout où une légère couche de terre végétale a pu se reformer sur un exhaussement du sol.

Au loin, dans une tonalité très douce, les crêtes des premières montagnes se confondent avec les vapeurs légères qui les embrument. Sur leurs flancs, dans une vive opposition de couleur, des champs de cannes à sucre mettent leur tache de pâle émeraude autour des toitures scintillantes d'une usine et l'éclat blanc de sa cheminée.

Dans cette toile de fond une déchirure. C'est la vallée d'où s'écoule la rivière des Galets. L'ombre des montagnes environnantes l'obscurcit, mais on voit

s'élever très loin, au-dessus des nuages, le Cimandef, mystérieuse vision de cette Suisse aux gorges profondes, aux torrents majestueux, alternant avec des cascades gracieuses, aux fraîches vallées, dominées par des plateaux désolés et des sommets resplendissants, qu'est l'intérieur de la Réunion.

Ce paysage se déroule sous les yeux pendant dix minutes environ jusqu'à la première halte, la commune de la Possession.

Salazie. — La mare à poules d'eau.

Ce fut, paraît-il, dans cet endroit, en 1671, que Jacob de la Haye, créé vice-roi des Indes, effectua définitivement la prise de possession de l'île au nom du roi de France. Faisant partie du groupe des Mascareignes, découvertes au seizième siècle par le navigateur portugais Pedro Mascarenhas, Bourbon, ainsi nommée par Flacourt, était déjà, à cette époque, colonisée par des déportés de Fort-Dauphin de Madagascar et quelques employés de la Compagnie des Indes.

Venus de l'Ouest, par le Cap, et de la Grande Terre de Madagascar, les premiers navigateurs avaient abordé l'île dans la partie « sous le vent » et formé leurs premiers établissements dans la région comprise entre la Possession, la rivière des Galets et les étangs de Saint-Paul, première capitale de la colonie. « C'était alors, écrit Émile Trouette, une immense forêt, aux arbres toujours verts, aux

rivières limpides, aux fleurs embaumées de l'Éden. Aucun animal nuisible; des oiseaux aux couleurs éclatantes, à ce point ignorants de la méchanceté de l'homme qu'on pouvait les tuer « d'un coup de houssine ». Le climat était tellement salubre qu'un séjour de quelques semaines suffisait à ranimer les équipages décimés par le scorbut et les colons du Fort-Dauphin en proie à la fièvre malgache. » « L'air des îles est le meilleur qu'il y ait sous le ciel, » écrivait un voyageur, Dubuat (1).

Malgré ces conditions si favorables à la colonisation, l'île vécut de longues années presqu'à l'état primitif. Son développement ne date que de 1689 quand le roi y nomma un gouverneur. Celui-ci n'était réellement qu'un commis de la Compagnie des Indes qui exploitait la colonie à ses risques et périls. Ses bénéfices provenaient entièrement de son monopole commercial. Les colons ne pouvaient acheter qu'à elle et étaient tenus de verser leurs produits dans ses magasins moyennant un prix établi par la Compagnie. En fait d'impôt, la population de 2.000 habitants n'avait à payer que vingt sous par tête pour ses 1.100 esclaves.

En 1735 de La Bourdonnais fut nommé gouverneur des deux Mascareignes. Attiré avant tout par la situation exceptionnellement favorable de Maurice au point de vue des grandes opérations militaires et navales engagées à cette époque entre la France et l'Angleterre dans leur lutte pour la conquête des marchés d'Extrême-Orient et de l'Empire des Indes, il relégua Bourbon au second plan et fit de l'autre colonie une place forte admirablement desservie par ses deux excellents ports : le *Grand-Port,* et le *Port-Louis,* siège du gouvernement général. Quant à Bourbon son rôle devait être d'approvisionner l'île sœur, et son développement à cette époque fut purement agricole.

Toutefois ce fut La Bourdonnais qui transporta la capitale dans son siège actuel, Saint-Denis.

Les dépenses engagées par la Compagnie des Indes comme conséquence de sa politique de conquêtes provoquèrent sa faillite en 1763, en même temps que prenait fin aux Indes la guerre avec l'Angleterre. La colonie retourna alors au roi. A cette époque, d'après Bory de Saint-Vincent, la population pouvait s'élever à 4.000 blancs et 15.000 esclaves.

Mais sous l'administration directe, la situation économique se développa rapidement. Poivre, le célèbre intendant, introduisit dans les îles la culture des épices dont jusque-là les Hollandais avaient jalousement gardé le monopole aux Moluques. Cette culture précieuse vint s'ajouter à celle du café, importée de Moka en 1717.

(1) Il n'en est malheureusement plus de même aujourd'hui. Après deux siècles de colonisation, la fièvre paludéenne a éclaté à la Réunion et à Maurice et elle s'y maintient dans presque toutes les localités. Il faut à présent monter dans les hauteurs de la Réunion pour trouver la salubrité pour laquelle cette île a été si longtemps réputée.

En 1788, d'après Raynal, on comptait dans la colonie 7.833 blancs de tout âge et de tout sexe, 919 noirs ou mulâtres libres et 37.265 esclaves.

La Révolution eut son contre-coup dans les îles et leur régime se ressentit des variations constitutionnelles de la Métropole. Toutefois, une des conséquences essentielles du principe d'égalité, la suppression de l'esclavage, ne put prévaloir contre les intérêts économiques des deux colonies. Les délégués du Directoire, débarqués à Port-Louis le 18 juillet 1796 pour proclamer la libération des esclaves sans indemnité, furent immédiatement appréhendés et réembarqués pour France... *viâ* Manille.

Les autorités locales avaient agi avec flair. Lorsqu'après un long voyage les délégués rentrèrent enfin en France, le Consulat avait succédé au Directoire. Sous cette période et celle de l'Empire l'histoire des îles rappelle ce qu'elle était sous le gouvernement de La Bourdonnais. La guerre avec l'Angleterre domine et absorbe tout. Ce fut l'apogée de l'importance stratégique de Maurice. L'île sœur, elle (comment l'appeler autrement puisque dans cette période elle change constamment de nom, la Réunion en 1793 en souvenir d'une fête de la Révolution, Bonaparte en 1806), est réduite de nouveau à son rôle de grenier.

Bois de Fer et Grand Natte.

Pendant ce temps nos corsaires célèbres, les Surcouf, les Lemaire, les Coutances, etc., font de Maurice la base de leurs audacieuses opérations contre la marine marchande de l'Angleterre, infligeant au commerce de nos ennemis des pertes considérables. Une vaste expédition fut préparée contre les Mascareignes.

Rodrigue succomba la première. Puis en juillet 1810, ce fut Bourbon qui capitula après un violent combat engagé sur la *Plaine de la Redoute,* au-dessus de Saint-Denis. L'expédition, heureuse jusque-là, échoua devant l'Ile de France, dans le célèbre combat du Grand Port,

dont Bouvet sortit victorieux contre des forces bien supérieures, mais elle se reforma à Rodrigue. Le 3 décembre 1810, la colonie capitula entre les mains du général Abercrombie.

Le traité de Paris du 30 mai 1814, mit fin à la domination exclusive des Anglais sur les Mascareignes. Maurice, perdant son nom d'Ile de France, fut conservée par l'Angleterre en raison de sa grande importance stratégique et commerciale comme escale de la route des Indes. La Réunion nous fut rétrocédée et dès lors son histoire n'est plus qu'administrative.

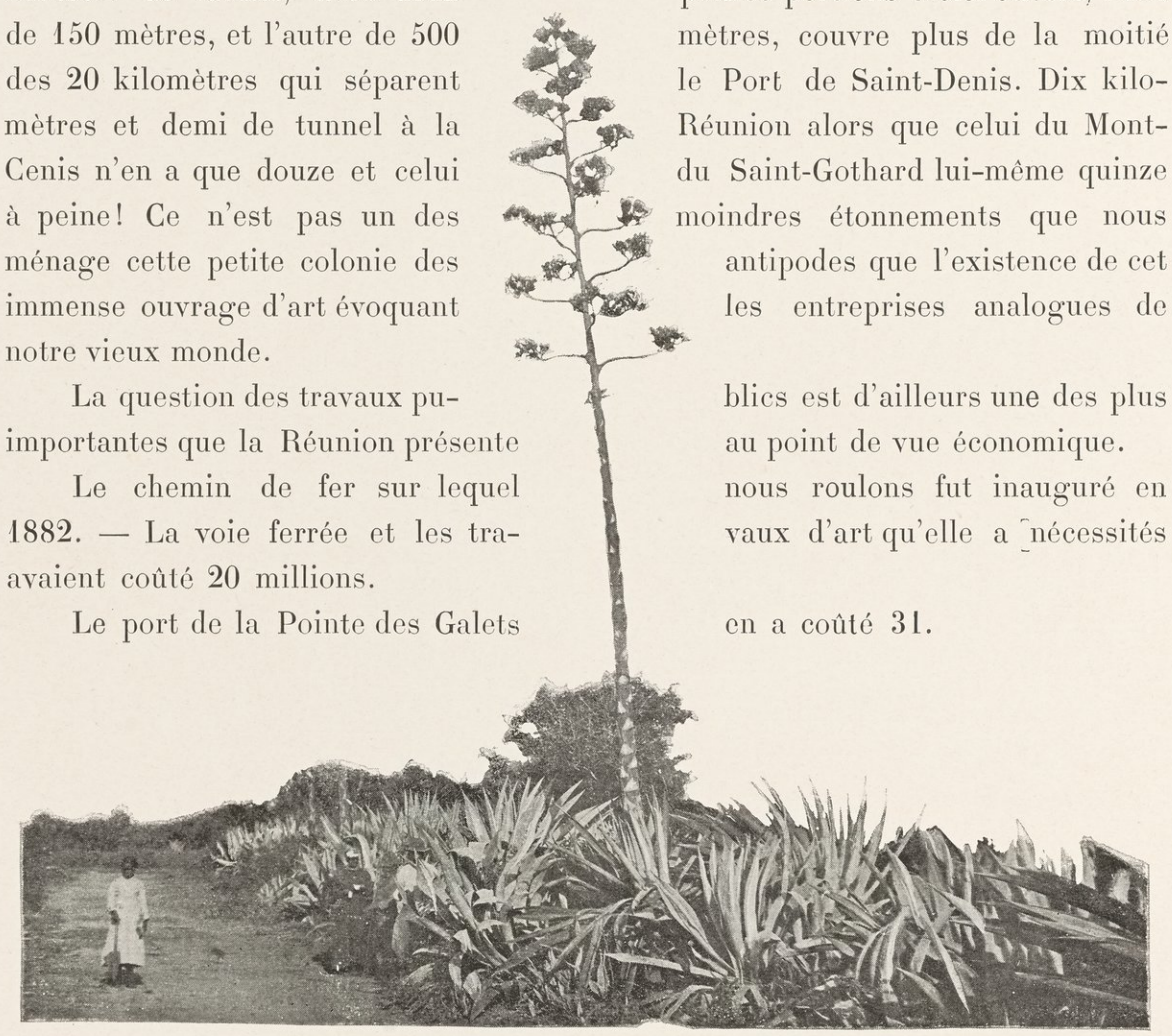
Mais bientôt, le train se remettant en marche, une surprise, pour le voyageur non averti, vient interrompre le cours de ces évocations du passé, inspirées par cette première halte à la Possession, qui n'est plus, aujourd'hui, qu'un pauvre petit village de pêcheurs.

Cette surprise se présente sous la forme d'un immense tunnel creusé dans les roches basaltiques plongeant à pic dans la mer qu'elles dominent à une grande hauteur. Ce tunnel, avec deux petites portions à ciel ouvert, l'une de 150 mètres, et l'autre de 500 mètres, couvre plus de la moitié des 20 kilomètres qui séparent le Port de Saint-Denis. Dix kilomètres et demi de tunnel à la Réunion alors que celui du Mont-Cenis n'en a que douze et celui du Saint-Gothard lui-même quinze à peine! Ce n'est pas un des moindres étonnements que nous ménage cette petite colonie des antipodes que l'existence de cet immense ouvrage d'art évoquant les entreprises analogues de notre vieux monde.

La question des travaux publics est d'ailleurs une des plus importantes que la Réunion présente au point de vue économique.

Le chemin de fer sur lequel nous roulons fut inauguré en 1882. — La voie ferrée et les travaux d'art qu'elle a nécessités avaient coûté 20 millions.

Le port de la Pointe des Galets en a coûté 31.



Aloès bleu. — La Réunion.

L'État garantissait aux concessionnaires une recette annuelle nette de 1.925.000 francs, compris la subvention de 160.000 que la colonie s'était engagée à leur verser pendant trente ans. En échange, l'État devait recevoir de 37 à 47 0/0 des recettes brutes.

Mais, à la suite de bien des vicissitudes, le 1er janvier 1888, la déchéance des concessionnaires fut prononcée et le chemin de fer et le port devinrent propriété de l'État.

Aujourd'hui, cette double entreprise ne coûterait rien à la Métropole, les recettes d'exploitation et la subvention coloniale de 160.000 francs suffisant à couvrir les dépenses d'exploitation et d'entretien ainsi que celles provenant des travaux neufs et des grosses réparations. Mais il reste à la charge de l'État le service des obligations garanties. Et c'est une charge considérable puisqu'elle dépasse 2.500.000 francs.

Et voici, indiquons-le en passant, l'explication, dans une très large mesure, de la différence qui existe entre la situation financière de Maurice et celle de la Réunion. A Maurice, il y a aussi des chemins de fer; il y a même trois lignes qui sillonnent toute l'île. Mais ceux-ci ont été construits par la colonie, sous sa propre responsabilité, avec uniquement des ressources locales provenant d'emprunts et aujourd'hui les recettes nettes des chemins de fer de Maurice figurent pour 1.750.000 roupies dans son budget. Quant aux ports, ils sont naturels. A la Réunion, au contraire, la Métropole est intervenue. C'est elle qui a traité avec des concessionnaires de son choix et qui s'est engagée à garantir les capitaux nécessaires à l'entreprise. C'est donc à la métropole ou plutôt au système d'intervention qui substitue à l'initiative locale l'action du pouvoir central qu'il faut faire remonter la responsabilité des conséquences onéreuses, au point de vue financier, des travaux publics entrepris à la Réunion. Et pourtant, ici encore, il convient de ne point exagérer la portée de cette critique. Cette intervention du pouvoir central peut, en effet, s'expliquer, dans une certaine mesure, par cette considération qu'à l'époque où il fut décidé de doter la Réunion d'un port cette question présentait un intérêt plutôt métropolitain que local, un intérêt *impérial*, suivant l'expression consacrée aujourd'hui, lorsqu'il s'agit de matières coloniales.

En effet, à l'époque de la concession des travaux du port, nous avions à défendre des intérêts considérables dans l'océan Indien — nos droits sur Madagascar — et il fallait ménager un abri sûr aux bâtiments de notre division navale dans ces mers. Aujourd'hui cette utilité du port de la Réunion, qui n'aurait pu abriter que deux ou trois unités à la fois, disparaît devant l'aménagement de la baie superbe de Diégo-Suarez, où la flotte la plus puissante pourrait évoluer à l'aise. Il y a donc là, si on remonte à l'origine de la question, une de ces circonstances atténuantes que nous nous sommes promis de rechercher.

Quoi qu'il en soit, n'y a-t-il aucune atténuation possible à la dette si lourde dont l'État a recueilli la charge?

C'est ce que les rapporteurs successifs du budget du port et du chemin de fer de la Réunion ont recherché, et notamment la solution de la question des « marines » pourrait améliorer un peu la situation et diminuer de 500,000 francs environ la subvention métropolitaine.

Les « marines » ce sont les installations de débarquement et d'embarquement qui existaient à la Réunion avant la création du port et dont plusieurs subsistent encore aujourd'hui et lui font concurrence. Nous l'avons dit, les côtes absolument lisses de l'île n'offrent aucun abri naturel aux navires. De tout temps, ceux qui visitaient la Réunion étaient obligés de mouiller sur des rades foraines. C'est pour faciliter leurs opérations que ces « marines » furent établies, sur un certain nombre de points déterminés, le long des rivages de la mer qui font partie, aux colonies comme en France, du domaine inaliénable et imprescriptible, et forment dans nos vieilles possessions et plus particulièrement aux îles — les Antilles et la Réunion — la réserve des « cinquante pas du Roy » désignés aujourd'hui sous le nom de « pas géométriques ».

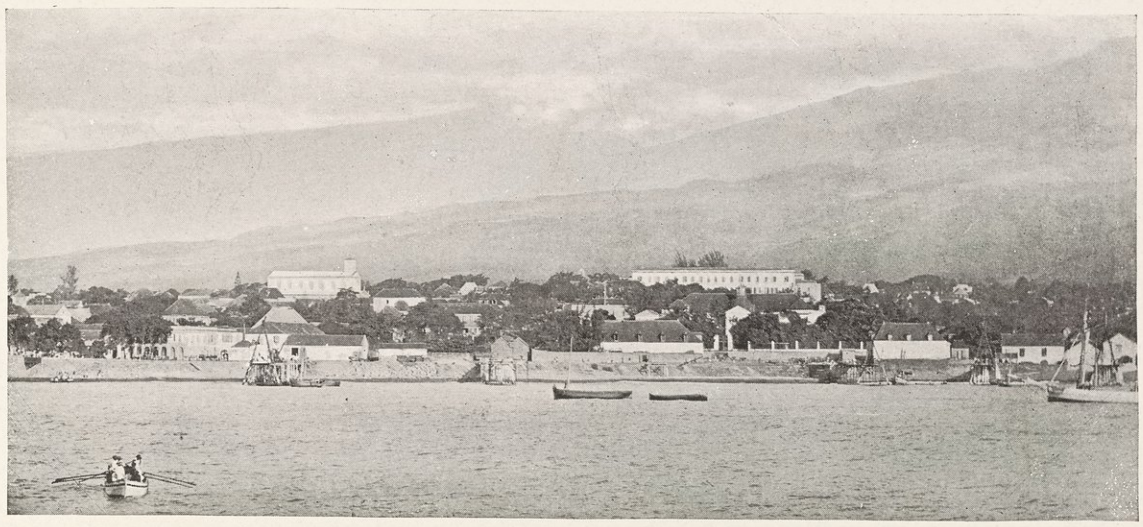
Si l'on considère que ces établissements sont élevés sur le *domaine public maritime,* en vertu d'*autorisations précaires et révocables*, on serait en droit de s'étonner que leur existence, désormais préjudiciable, depuis l'ouverture du port, aux intérêts de l'État, se soit ainsi prolongée. Aussi la question de leur suppression pure et simple a-t-elle été souvent agitée. Mais en fin de compte les marines, grâce à la tolérance ancienne dont elles ont bénéficié, semblent avoir acquis des droits à des compensations.

La Commission du budget, estimant que c'était le seul moyen d'en finir avec cette question des marines, propose à la Chambre d'approuver, en principe, leur rachat, qui pourrait être soldé en cinq annuités de 150,000 francs chacune et produirait une augmentation de recettes d'environ 500.000 francs pour le chemin de fer et le port.

La longueur du tunnel, à cause de l'obscurité suffocante où nous sommes plongés, paraît interminable.

Quand nous sortons enfin de ce long boyau noir, sorte de couloir d'un enfer dantesque, le panorama de Saint-Denis est sur nous et, éblouis par la lumière, c'est à peine si nous avons le temps d'en saisir une image instantanée, avant d'entrer, doucement, avec le train, dans la ville.

D'ailleurs ce n'est plus la radieuse vue en éventail de la capitale de Maurice abordée de front, par la mer, mais une échappée de profil, gracieuse et qui charme. Les beaux bâtiments de la caserne avec leur longue colonnade; les grandes masses du Lycée, de la Cathédrale; le fonds rapproché et dominant du Brulé et de Saint-



Saint-Denis, capitale de la Réunion.

François et, comme issue à ce cirque demi-fermé, la courbe des montagnes dont les sommets, en retrait, fuient vers le sud-est sous des tons graduellement adoucis, tout cela, entrecoupé au premier plan par la verdure des grandes palmes, tandis qu'en bordure la mer étale sa nappe miroitante, forme un ensemble très attrayant et pittoresque.

Port Louis, capitale de l'Ile Maurice.

* * *

❀ ❀ ❀ Saint-Denis. — Ce que c'est qu'une vieille colonie française. — Profondes différences avec notre nouvel empire et nos conceptions modernes sur la vie coloniale. — La société créole. — ❀ ❀ ❀ ❀ Une promenade au Barachois.

Dès l'arrivée à Saint-Denis, on est saisi par une impression étrange. Sur le quai de la gare, un gendarme colonial — au port d'armes et en une tenue qui ne diffère de celle de France que par le casque et le pantalon de coutil blanc — semble saluer votre arrivée. Puis c'est une place, ombragée de manguiers, où quelques vieilles calèches démodées et deux ou trois omnibus (*Hôtel de France, Hôtel de l'Orient*), attendent et se disputent les voyageurs.

Pas de foule bigarrée ni de babel de langues étrangères comme à Port-Louis, la ville des Indiens.

Quelques groupes de créoles en jaquette et en chapeaux de feutre, deux ou trois costumes blancs, des femmes en toilette de ville, des noirs avec leurs vestes et pantalons de toile bleue achèvent de composer avec cet ensemble tranquille — la petite gare, les grands arbres, les vieilles guimbardes — un tableau familier et qui impose l'obsession de quelque arriérée ville de province de France, de cette France qui est à 6.628 milles marins et à 24 jours de mer. Et cette impression est étrange, non seulement parce que dans ce cadre, qui évoque un coin lointain de la Patrie, on voit tant de visages de couleur et d'arbres aux frondaisons inconnues, mais surtout parce que depuis que nous sommes redevenus une grande puissance coloniale nous associons nos possessions d'outre-mer avec des images tout à fait différentes.

Nous n'avons pas en effet, comme les Anglais avec le Canada, le Cap et l'Australie, de ces colonies de peuplement, à climat tempéré, où se sont formées de grandes sociétés anglo-saxonnes tellement imprégnées des mœurs et des institutions de la mère-patrie qu'il ne s'agit plus, à proprement parler, de colonies, mais de nouvelles Angleterres en attendant le jour où elles deviendront, peut-être, de nouvelles Amériques.

Dans ces trente dernières années, renouveau de notre expansion coloniale, notre influence s'est surtout, au contraire, étendue sur des pays tropicaux et intertropicaux, plongés encore dans la barbarie des premiers âges (c'était le cas de nos conquêtes africaines), ou frappés d'une déchéance économique et sociale sous la pesée d'une civilisation épuisée et immobile dans ses ruines (c'était le cas de nos conquêtes indo-chinoises).

Les colonies nouvelles sont quelque chose de très différent de la Métropole. Les indigènes y retiennent leur langue et leurs mœurs, tempérées seulement par la restriction de leurs excès barbares. L'élément français qui s'y juxtapose, pour les besoins de l'administration, du commerce ou de l'exploitation, crée bien une note spéciale qui évoque la France, mais c'est celle d'une France hors de chez elle, d'une France coloniale, préoccupée non plus de transporter ses habitudes, un coin du vieux pays, sous des climats nouveaux, mais de s'adapter aux conditions différentes du milieu.

La promenade en filanzane à Tamatave sous le grand casque et l'ombrelle dans les rues sablonneuses où, entre les cases indigènes, surgissent les constructions démontables surélevées du sol qui servent d'habitations aux Européens et aux fenêtres desquelles se manifeste parfois, dans un glissement furtif, la présence de la maîtresse du logis qui, le plus souvent, elle, n'est pas venue de France ; tout cela ne surprend guère, car avant de saisir la réalité sur le vif c'est bien ainsi que nous avons été habitués à nous représenter un des aspects extérieurs de la vie coloniale.

Nos pères avaient des coutumes différentes et ils ne s'étaient point formé, pour leurs établissements d'outre-mer, des préceptes d'hygiène et surtout des règles sur l'habitation et le costume différents de ceux de la Métropole.

Partout où leur trace remonte assez haut et où leur influence s'est maintenue par tradition on retrouve dans les mœurs locales et l'aspect des choses l'empreinte directe de la France et de la France d'autrefois.

Nos vieilles colonies sont 1830. Elles ont gardé la physionomie de cette époque qui marque l'apogée de leur prospérité.

Une vieille estampe, trouvée à Saint-Denis, représente la place du Gouvernement, avec son hôtel à façade Louis XV. Deux beaux messieurs, sanglés dans leurs redingotes à taille, se saluent cérémonieusement en inclinant jusqu'à terre leurs grands chapeaux de soie à ailes de pigeon. Les modes ont changé et pourtant c'est encore sous cet aspect qu'il convient le mieux de se représenter Bourbon pour en avoir une idée exacte par opposition au style colonial avec lequel nos nouvelles et plus importantes possessions nous ont familiarisé.

La marche du temps semble s'être ralentie à la Réunion, comme on peut le constater dans certaines vieilles villes de province qui nous conservent l'illusion d'un passé qui semble encore vivant, bien que son époque soit abolie.

Malgré le chemin de fer, des diligences sillonnent encore les routes et relient, notamment, Saint-Denis à Salazie. Peu de constructions neuves se sont ajoutées à celles qui furent édifiées par la Compagnie des Indes, par La Bourdonnais surtout et durant la première moitié de ce siècle, au moment de la pleine activité de la colonie. Et l'on sent qu'une animation plus grande, une vie plus large et plus aisée devait autrefois animer ce cadre qui ne s'adapte plus au présent.

Les façades des monuments publics, les squares, les fontaines portent les marques d'une vétusté précoce.

Les maisons particulières elles-mêmes, pour la plupart en bois et si coquettes avec leur forme de châlets, leurs spacieuses vérandas ouvertes sur un bassin où murmure le jet d'eau sous la fraîcheur des palmiers, ont cependant perdu leur élégance d'autrefois, compromise par la déchéance des clôtures et de tous ces raffinements qui marquent le luxe : peintures fraîches, massifs pimpants, allées bien ratissées.

Mais ces tares disparaissent sous l'éclat rouge des lianes bougainville retombant sur les clôtures vermoulues où la peinture verte s'écaille. Et si les vérandas de quelques maisons sont négligées, leurs colonnades un peu effritées, on ne s'en aperçoit guère sous la profusion des fleurs, des orchidées et des fougères qui les décorent.

La famille créole s'harmonise avec ce cadre dont le temps a un peu dépoli la surface. Elle a renoncé au luxe imprévoyant engendré par une trop grande

Les lianes bougainvilles, ornement des maisons coloniales...

prospérité et l'habitude d'être servie par des esclaves; mais elle retient encore les qualités plus durables de l'ancien temps. Les enfants, très nombreux, conservent vis-à-vis de leurs parents les usages de déférence qui étaient autrefois l'honneur de l'éducation française.

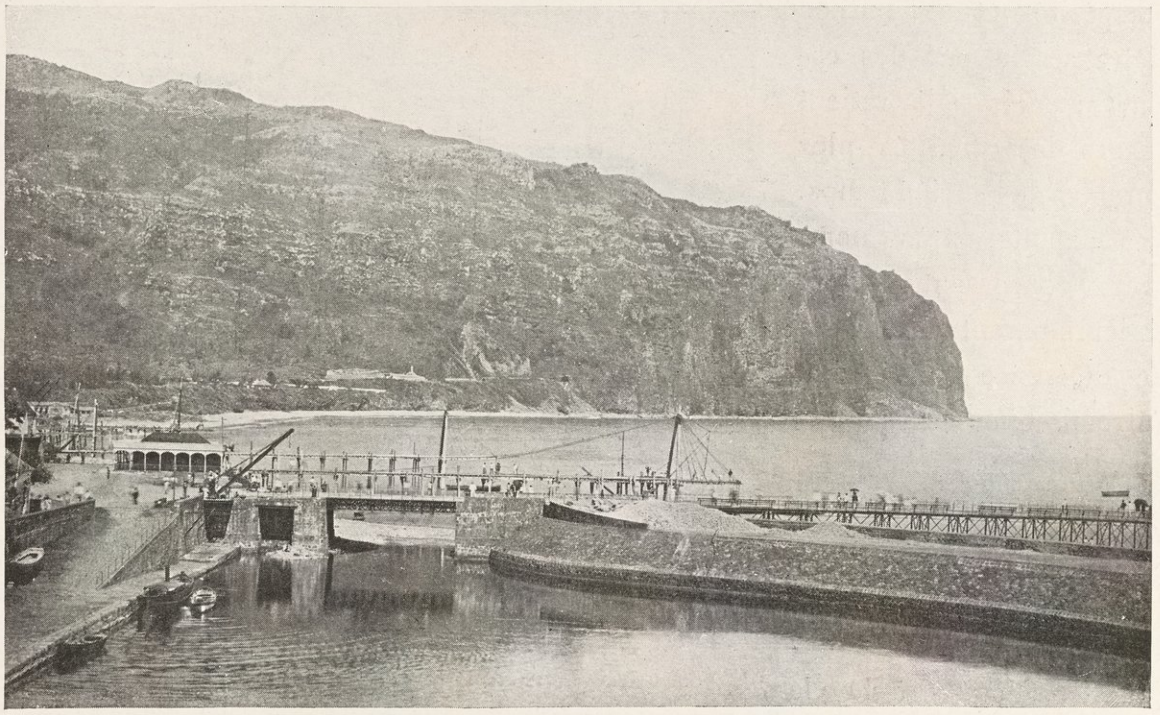
Une Véranda.

On voit peu les femmes et les jeunes filles de la société créole à moins d'être admis dans l'intimité des familles. Vouées à la vie intérieure, elles en pratiquent les agréments. Presque toutes sont bonnes musiciennes et ont de jolies voix dont on surprend parfois les gracieuses modulations qui s'envolent par-dessus les clôtures.

Le soir, lorsque la brise a balayé les vapeurs accumulées autour des crêtes dominant la ville et que les astres brillent avec un éclat incomparable à travers la limpidité merveilleuse de l'atmosphère, on voit les rues de la ville haute, si tranquilles durant le jour, désertes même pendant les heures chaudes de la sieste, s'animer, et de gracieuses théories de jeunes filles, quelques-unes, les plus jeunes, coiffées seulement de l'épaisse natte de cheveux qui leur retombe sur le dos, descendre, en se tenant par la main, au « Barachois ».

Le « Barachois » de Saint-Denis c'est la jetée de l'ancienne « marine ». — C'est là, avant la construction du port, que débarquaient marchandises et gens à destination de la capitale, également soumis, paraît-il, au moyen primitif qui consistait à être hissé dans un tonneau.

Aujourd'hui le Barachois n'a plus cette destination pittoresque mais il est resté la promenade favorite des habitants de Saint-Denis. — D'ailleurs le Barachois moderne est une fort belle construction sur pilotis, en fer, offrant un tablier de 8 mètres de largeur et s'avançant dans la mer sur une longueur de 80 mètres. Des bancs garnissent cet appontement à droite et à gauche. Les parents s'y pressent tandis que leurs enfants, en troupes nombreuses, arpentent le milieu.



Le Barachois de Saint-Denis.

Des fichus légers encapuchonnent les visages, les éventails palpitent, avivant la fraîcheur de la brise et le « parler créole », gracieux quand il est murmuré par des voix fraîches, s'enlève dans le grand calme du soir comme un gazouillis de rossignols.

Les derniers promeneurs sont tous remontés en ville et pour peu que l'on se soit attardé sur le Barachois désert à jouir seul de l'incomparable spectacle de la mer phosphorescente, mettant un clapotis de feu contre les roches noires du basalte et portant la clarté jusque dans l'infini de l'horizon sous l'incandescence reflétée de la lune, on est surpris au retour par des cris étranges qui partent de différents points de la ville endormie : « Il est sonné deux heures, » et puis le frolement d'un noir qui court et encore ce cri et puis encore un noir : c'est la ronde de nuit et nous voilà brusquement transportés en plein moyen âge.

Étrange pays, tout imprégné de la vieille France ! Certes, ta nature vierge et l'âme de tes habitants venus d'Afrique conserveront toujours leurs aspects extérieurs et leurs qualités propres. Elles n'en ont pas moins subi l'empreinte du maître blanc, de ce maître qui par un phénomène colonial remarquable s'est fixé et a réussi à faire souche sous ton ciel tropical. Voilà pourquoi, Bourbon, malgré les différences de tes paysages, de ton climat, de tes habitants, tu évoques si puissamment la France !

Tu représentes un système de colonisation qui appartient au passé, un phénomène qui pouvait seulement se réaliser dans ces petites îles où la salubrité de

l'air marin vient tempérer l'ardeur des latitudes où elles sont dispersées : Antilles, Bourbon, Maurice, etc.

C'est là que nos pères, dans leurs premières aventures coloniales, abordèrent et, s'y plaisant, fixèrent la race.

Aujourd'hui c'est à la conquête des continents que l'Europe se rue et il se formera certes des agglomérations de blancs au milieu des races jaunes ou noires qui peuplent les nouvelles colonies.

Mais ces blancs seront sans cesse renouvelés. Ils ne perdront jamais contact avec la Métropole et conserveront toujours l'ardent désir d'y rentrer au terme de leur carrière.

Et l'on ne verra plus se former de ces sociétés créoles, vestiges vivants du passé, conservatrices d'un système colonial aboli et, malgré leur patriotisme, un peu méfiantes du Français de France, de « l'Européen », comme on dit là-bas !

*
* *

Un bal au gouvernement. — La vie mondaine ❀ ❀ ❀ et les rapports sociaux des créoles. — Facheuse influence de la coquetterie et de la politique. — Critique de la constitution des vieilles colonies. — Réformes possibles.

Il y a bal au Gouvernement. Des lanternes du Japon, des vraies, énormes, avec des images éclatantes de poissons et d'oiseaux sur des fonds rouges, oranges et blancs égayent de leurs girandoles les masses sombres du jardin, se reflètent dans le bassin et composent, avec des palmes, la décoration de l'hôtel.

Des domestiques noirs, aux vêtements blancs flottants, ceinturonnés et enturbannés de rouge, reçoivent les invités et les dirigent vers les salles de réception du premier étage. Un orchestre d'hommes de couleur est massé au fond d'une des galeries de la longue véranda. Par les grandes portes ouvertes la musique pénètre dans les salles de danse où les couples valsent, en dépit de la chaleur.

L'occasion paraît excellente pour saisir, en contraste avec l'intimité du Barachois, un autre aspect de la vie de la société bourbonnaise.

Phalènes quand elles se promènent le soir dans leurs robes tranquilles et

sous le fichu discret, voici certes quelques jeunes filles qui montrent qu'elles peuvent au besoin rivaliser avec les plus radieux papillons. Elles soutiennent avec honneur la vieille réputation de la beauté créole, ces femmes aux formes impeccables et dont la grâce langoureuse est avivée par l'éclat des yeux et la pourpre des lèvres, qui s'écartent pour sourire, sur l'émail éblouissant des dents. Mais, entendu de plus près, le « parler » créole détonne un peu chez ces belles créatures en toilette de bal et si le « Voulez-vous danser li? », par lequel elles accueillent gracieusement une présentation est gentil, bien des petites particularités de langage et d'accent le sont beaucoup moins.

Mais si les yeux sont charmés par quelques types, et l'esprit amusé de certaines naïvetés, on est bientôt surpris de voir combien peu de monde circule en réalité dans ces grands salons à l'ameublement à la fois solennel, sommaire et un peu fatigué.

Une première explication se présente naturellement, c'est le dernier bal officiel de la saison. Il fait déjà très chaud. Nous sommes au mois d'octobre, le commencement de l'été. Aux antipodes, le jour de l'an coïncide avec la canicule.

Mais d'autres causes que la chaleur ont retenu chez eux bon nombre de Bourbonnais. Ce sont la coquetterie pour les femmes, la politique pour les hommes et, brochant sur le tout, la grande question du sang, moins aiguë cependant à la Réunion qu'aux Antilles.

De leur luxe d'autrefois les femmes de Bourbon ont conservé le désir de paraître et préfèrent renoncer à un plaisir, voire même à un devoir d'hospitalité, plutôt que d'y déroger.

Reçoivent-elles? Il faut que leur table soit admirablement servie bien que la famille se contente d'un ordinaire de « kari » et de « brèdes » et dût ce faste inutile faire une saignée trop lourde aux ressources ménagères.

Sont-elles invitées à sortir? Elles n'acceptent qu'à la condition de pouvoir arborer une toilette neuve.

Les femmes que l'on voit au dernier bal du gouvernement sont celles qui n'ont pu assister aux précédents et les élégantes dont la beauté, jusqu'à la fin de la saison, s'ingénie à s'encadrer de nouveaux autours.

Mais ce sont surtout les deux questions de race et de politique qui font sentir leur influence sur la composition de toute réunion de société à Bourbon.

Les blancs purs, qui en relations d'affaires ou d'administration vivent en bonne intelligence avec ceux de leurs compatriotes dont le derme est peu ou prou pigmenté de noir africain, leur opposent au contraire dans les relations mondaines une barrière infranchissable.

Or il y a, dans l'administration, beaucoup de fonctionnaires de couleur. Ils

sont invités aux réceptions officielles et cette promiscuité constitue, pour l'aristocratie blanche de l'île, un motif d'abstention.

Mais c'est surtout la politique qui divise à Bourbon.

Elle fractionne la société en coteries. C'est elle surtout qui aggrave les rivalités existant déjà par suite de considérations économiques et d'influences morales entre l'élément européen, l'élément créole proprement dit et l'élément de couleur.

Cet état de choses, préjudiciable à la vie mondaine et aussi malheureusement à des intérêts plus graves, tient en grande partie à ce que la Réunion n'est pas dotée d'une organisation politique et administrative en harmonie avec sa situation, ses mœurs et ses besoins.

*
* *

Deux considérations principales devraient servir à déterminer la forme des constitutions des colonies : la première tirée de la nature de leur population, et la seconde — accessoire — de leur éloignement de la Métropole.

L'éloignement devrait avoir pour conséquence d'entraîner la décentralisation du gouvernement des colonies. Quant à la population, elle aurait pour influence, suivant sa nature, de faire remettre le pouvoir aux représentants des habitants ou à ceux de la Métropole.

Quand la population coloniale, qu'elle soit introduite ou indigène, pure ou métissée, ne renferme pas un élément dominant d'origine européenne, c'est une erreur de lui appliquer les prérogatives et les institutions de la Métropole.

C'est cette erreur qui a été commise par l'introduction, en 1870, du suffrage universel dans le régime constitutionnel de nos vieilles colonies au point de vue du recrutement des membres des Conseils généraux et des Conseils municipaux. Créés pour être les collaborateurs de l'Administration, ces corps se sont trouvés transformés en assemblées indépendantes, exclusivement animées de tendances locales et, par conséquent, fréquemment portées à entrer en conflit avec les gouverneurs qui représentent l'autorité et les intérêts de la Métropole.

Or, la part à faire au suffrage universel, dans une colonie comme la Réunion, serait encore bien assez large le jour où une certaine proportion des sièges des assemblées locales, au lieu de la totalité, serait réservée à ses représentants.

En ce qui concerne le Conseil général notamment, entre les membres nommés par le suffrage universel et ceux qui en feraient partie à raison de leurs fonctions administratives ou en vertu d'une nomination du Ministre, on pourrait admettre les délégués élus des Comices agricoles et des Chambres de commerce. Cela donnerait aux questions économiques la prépondérance qu'elles devraient avoir, en matière

d'administration coloniale surtout, puisque la Métropole se réserve les questions politiques.

Une assemblée ainsi composée faciliterait grandement la tâche de l'administration et il n'y aurait alors que des avantages à lui accorder les attributions les plus larges.

Les vieilles colonies réclament souvent leur autonomie. Exercée sous cette forme, la Métropole aussi bien qu'elles y trouveraient leur profit.

*
* *

La population de couleur. — Les petits blancs. — La question de la main-d'œuvre. — L'immigration indienne. — ❀ ❀ Les résultats a l'ile Maurice. — Comparaison avec la Réunion. — Une solution. ❀ ❀ ❀ ❀

Une des choses qui frappent le plus à Saint-Denis, c'est le nombre et l'indolence des solides gaillards assis sur le seuil des magasins, les uns sommeillant, la tête contre une pierre, leurs paillassons tirés sur les yeux, les autres fumant, jasant, riant de leurs dents blanches, tout à la joyeuse insouciance de leur *far-niente*.

Que font là ces hommes et comment vivent-ils? Ils attendent qu'un appel, un coup de sifflet — parti d'une boutique, d'un magasin, d'une maison particulière — vienne les arracher à leur béatitude pour faire une course, clouer une caisse, porter un colis. Ils gagnent à ces travaux parfois violents, mais intermittents et peu prolongés, les quelques sous nécessaires à leur subsistance et ils s'en contentent.

Les noirs de la Réunion, et il faut voir là assurément une conséquence sentimentale de l'esclavage auquel ils ont été si longtemps astreints, poussent l'amour de l'indépendance jusqu'à ses plus extrêmes limites.

Le souvenir qui leur rend le travail de la terre pour le compte d'autrui répugnant s'allie à leur tempérament naturellement paresseux pour les incliner vers une existence peut-être aléatoire dans ses moyens, mais sans contrainte. Tout conspire d'ailleurs à Bourbon pour faire retomber ces races africaines, arrachées autrefois au continent ou à la grande île voisine, Madagascar, pour venir cultiver, au compte de la Compagnie des Indes et plus tard des concessionnaires, le sol vierge et inhabité des Mascareignes, dans les habitudes auxquelles l'esclavage a pu faire violence pendant des siècles, sans en modifier profondément le fond.

Sans grandes aspirations intellectuelles, ignorant les raffinements de la vie matérielle, bornant son idéal à la seule satisfaction des besoins naturels dont la douceur du climat et la largesse de la nature simplifient la poursuite jusqu'à la suppression presque totale de l'effort, le Noir de la Réunion, devenu citoyen français, a profité de la liberté pour organiser sa vie suivant les instincts impérissables de sa race et il ne se montre nullement soucieux d'améliorer son sort, à l'exemple des Européens, par le travail, bien moins encore de s'y astreindre pour le bénéfice de ceux-ci.

A ces gens que faut-il d'ailleurs pour vivre? Bien peu de chose. La nature pourvoit à la plus grande partie de leurs besoins. La terre leur fournit le manioc, le maïs, la banane; la forêt, « dans les hauts », la chasse, le miel et les fruits sauvages; la mer et les rivières, des poissons.

Un professeur au lycée de Saint-Denis, M. T. Hery, nous a laissé une fable créole qui peint avec une jolie et une habile naïveté ce côté de la vie de Bourbon. Pour le lecteur qui saura la lire elle offrira, mieux qu'aucune description, un tableau sincère de la vie et des mœurs des noirs à la Réunion.

Bourbon ein bon payés quand même,
Oui, l'est bon comm' batate en crême.
Ça qu' plis pauv' n'a pas pèr la faim,
Li n'en a bengal' dans n'son main;
La fraid l'est pour li badinaze
Qui sacoué li pour faire l'ouvraze.
Quand qu' moi dit qu' Bourbon l'est vanté,
Guêtt' si n'a pas la vérité ?
Bon Dié mêm' donn' bon vivr' bien saine
Sans qu' n'en a besoin prend la peine;
Nourritir' là, nous criol' nous connais.....
Dire ein pé si pour nous n'a pas envoye exprès.
Ein' fois qu' moi n'aura nomm' bicique
N'a pas besoin qu'ein quéquein y siplique,
Bicique çà cadeau di bon Dié
Pour nous souque, empare et çarrié.
Quand qu' nouvell' lun' la cacièt' son figuire
Ça pitit poisson là rentr' dans çaque emboucire.
Bicique y monte!... Quand qu' nouvell' la fané,

Tout li criol' z'aut' y dépêc' branné;
Çaquein y d'send ensemb' son vouve;
Çaquein y prend tout ça qui trouve;
Li nigress' apport' z'aut' zipon
Pour fait barraz' pitit poisson.
Quand qu' l'arriv' la Rivièr, c'est là qu' n'en a tapaze,
C'est là qu' çaquein bouill' dans n' l'ouvraze,
Qu' z'aut' y sipit' pour bien placer,
Et pour z'aut' rigol' bien tracer.
Çi zour là n'a point camarade,
Li poings y roule, n'en a croçade;
Et bataill' y' gomente entre çaq' travaillèr
Si li rhum y ferment' dans n' la têt' li pécèr,
Car tout li zens qui fait rigole
Dans n' bertell' n'en a son p'tit fiole,
« Allons toué, sort' d'ici, çà la plaç là pour moi !
« Pour toué... N'avait li cien... Moi n'donn'rait pas li roi. »
« Est-ce que n'en a la plaç gardée »
« Ti crois donc qui louait à l'année? »
« Si toi fair' l'embarras, toi va gagner li z'ain, »
« Çauff pas trop mon la tête, et fil' dret ton cimin. »
Li z'aut' cotés n'en a sipit' pareille,
Tant et tant qui çass' li z'oreille.
Pendant tout çà mic-mac ça qu'on a l'ambition,
Plonz' dans di l'eau zisqu'au menton,
A çaque instant y r'tir' son vouve,
Souvent à moitié pleine y trouve;
Y souq' biciq' qui bouille autant épais,
Qu' la sabl' quand qui couvr' les galets.
Y remplit tout son sacs, son paniers à la ronde,
Li tellement pleins qu'tout y débonde.
A c' t' hèr, fil' rondement nos zens sis Saint-Dinis,
Avlà l'moment qu' nous va faire nout' profits.
Et çàquin à la course, y galope sis la route
Et n'arrête ein minite rien qu' pour prend son la goutte.
Arrivés Saint-Dinis l'ensive y ronfl' trois coups.
Bicique ! à vlà bicıq !!! prend vite ! la bol six sous.
Çaquin y timb' dissis, ça quin y vé son bole,
Autour de çaqu' vendeur ein tas d'aç' teurs y colle.
N'a pas li temps dir : ouaye !.,... Biçiqu' la partazé,
Et li z'épaul' pêcer l'est bien vit' soulazé;
Car tout' di mond' St-Dinis y vé goûté çà manzaille,
Li zens riç pour biciq' troque ein zour z'aut' volaille,
Et li puvr' qui n'a point l'embarras troq' li plats,
L'est content qu' pour six sous, li pé faire ein bon r' pas.
Merci donc mon bon Dié, merci la nourritire,
Qu'nous donne' dans Mascarin pour tout' vout' criatire.
Caq'fois qu'bicique y monte', nous doit bénir à vous,
Pisque vout' Providençe sonze à nourrir à nous.

Quant au logement une simple paillotte, construite par les habitants eux-mêmes, avec des matériaux empruntés à la végétation environnante, suffira le plus souvent aux besoins d'une famille.

Après cela, que reste-t-il à demander au travail pour être heureux? De quoi acheter un ou deux vêtements de toile par an, du riz, de la morue salée et du rhum. Pour une famille de quatre ou cinq personnes quelques centaines de francs, trois ou quatre, suffiront amplement à procurer tout cela.

... Les Paillottes, en palmier artistement tressé...

Point n'est besoin, pour les gagner, de s'astreindre à un engagement chez un planteur, de se plier aux exigences d'un travail régulier.

A Saint-Denis, mille petits métiers fournissent aux bons noirs le léger appoint qui leur est nécessaire pour vivre et il en va de même à Saint-Pierre et dans quelques autres centres.

Puis il y a le port avec son mouvement de marchandises qui procure aux flaneurs qui l'encombrent l'occasion de gagner une petite piécette et par-dessus le marché le « coup de sec » si cher aux créoles. Et dans cet ordre d'idées il n'y a pas que le port. Pour les populations qui avoisinent les « marines » il y a une source régulière de petits gains dans les visites des paquebots de la Compagnie Havraise Péninsulaire.

Enfin, à côté de ces infimes mais multiples ressources (et je ne parle pas des noirs qui gagnent leur vie comme maçons, menuisiers, charpentiers, car ils sont, quand ils le veulent, d'excellents ouvriers) il y en a une, la principale, qui s'offre

toujours quand le besoin presse, c'est de se louer à la journée, à la semaine ou au mois chez un planteur. Ces engagements ont lieu généralement pendant la coupe des cannes, à l'époque où le personnel permanent d'une exploitation sucrière a besoin d'être doublé et ce travail, payé à la tâche, et qui s'étend sur une période de cent jours environ, suffit largement à assurer les moyens d'existence, pour une année entière, d'une partie assez importante de la population de l'île.

A côté de ces noirs, dont la conception de la vie, de ses plaisirs et de ses besoins est si différente de la nôtre — je parle des plus foncés et de ceux qui n'ont rien fait pour s'élever — on trouve à la Réunion une autre catégorie d'habitants que l'on peut s'étonner davantage de voir se conformer à des mœurs aussi primitives, ce sont les « petits blancs ».

Sous ce nom on désigne une certaine catégorie de la population créole, ayant conservé intacte sa pureté de race, mais qui, peu à peu, dans sa manière de vivre, a glissé jusqu'au niveau de ces noirs dont nous venons de chercher à montrer les goûts et le genre d'existence. Ces « petits blancs » sont pour la plupart des descendants des colons les plus reculés. Ce sont eux qui ont subi le plus longtemps l'influence du milieu, du climat, et qui ont été le plus exposés aux perturbations économiques qui ont agité nos vieilles colonies, soit à l'époque d'un changement radical des cultures, comme lorsque la canne à sucre, au début de ce siècle, est venue violemment détrôner la culture des épices et du café, ou encore, événement plus grave au point de vue de la stabilité des fortunes, au moment de la suppression de l'esclavage.

Sous ces influences diverses, des blancs, déchus de leur rôle de colons, c'est-à-dire de producteurs de richesse, ont accepté la vie facile que le climat et la nature de Bourbon rendent si douce aux petits et aux humbles.

A la Plaine des Cafres, à la Plaine des Palmistes, et sur tant d'autres points où la formation volcanique et si tourmentée de la Réunion a créé des plateaux et des vallées à des altitudes où l'air est plus vif, les nuits toujours fraîches et la température moins élevée le jour de plusieurs degrés que sur le littoral, on trouve de ces petits blancs ayant conservé toute la vigueur de leurs souches primitives, bretonnes ou normandes. Dans l'asile presque inviolé de leur solitude ils mènent une vie élégiaque, trouvant, eux aussi, dans les dons de la nature, de quoi satisfaire à la plupart de leurs besoins et cultivant, pour pourvoir au reste, les légumes, pommes de terre, artichauts, salades, haricots, etc., consommés par les habitants des villes et du littoral et exportés, en quantités importantes, à Maurice et à Madagascar.

On m'a cité le cas d'une famille de ces « petits blancs » fort nombreuse et d'un type superbe, paraît-il, retournée complètement à la vie primitive. La seule concession qu'elle accorde aux préjugés de la civilisation, c'est de posséder pour toute

garde-robe un costume masculin et un costume féminin que les garçons et les filles endossent à tour de rôle pour aller vendre leurs légumes à Saint-Pierre.

Entre ces deux extrêmes — les noirs et les petits blancs — on trouve une population très variée au point de vue ethnique, très variée également au point de vue de ses fonctions sociales et de son rôle économique. Elle comprend les blancs, les métis, les immigrants africains et asiatiques. C'est vraiment à cette partie de la population que se rattache l'importance de Bourbon en tant que société et que colonie.

Quant aux gens dont nous venons de parler, on peut dire qu'ils sont heureux, car la vie leur est douce. Mais envisagés comme société d'abord et ensuite au point de vue colonial et des avantages que la Métropole est en droit légitime d'attendre de ses possessions d'outre-mer, il n'est pas exagéré d'affirmer qu'ils constituent un facteur d'une valeur économique et sociale absolument insignifiante.

Les petits blancs, les noirs (peut-on leur faire un reproche?) vivent leur vie sans se préoccuper d'autre chose, et de ces tendances il est résulté à la Réunion, bien que la population soit normalement suffisante pour satisfaire à tous les besoins, une crise aiguë de main-d'œuvre au point de vue des exploitations ayant un caractère proprement colonial, c'est-à-dire ayant l'exportation pour objet. Or dans un pays riche naturellement et dont le climat merveilleux donne au sol une générosité inépuisable, il ne suffit pas de demander à la terre de quoi pourvoir aux besoins des habitants qu'elle porte, il faut encore en tirer les produits nécessaires à d'autres parties moins favorisées du globe. C'est là la principale raison d'être de la colonisation et une main-d'œuvre appliquée à produire ce trop plein de ressources est le facteur essentiel de la prospérité des colonies.

Dans des colonies d'exploitation comme la Réunion, inhabitées à l'origine de leur occupation européenne, la traite et l'esclavage ont longtemps pourvu à cette nécessité première. Comment y satisfaire aujourd'hui que les populations introduites sous ce régime se détournent avec horreur d'un travail contraire à leurs instincts naturels et entaché à leurs yeux d'une origine infamante?

La réponse paraît bien simple. Recruter au dehors des travailleurs auxquels il ne répugnera pas de travailler la terre pour le compte d'un planteur, sous un engagement de un, deux, ou trois ans.

Mais ces travailleurs où les prendre? On ne peut songer à introduire à la Réunion, pas plus que

Porteur d'eau indien.

dans nos autres colonies de plantations, des ouvriers agricoles de la Métropole. Le climat et une foule d'autres considérations s'y opposent. Il faut donc que ces travailleurs recrutés au dehors soient d'origine exotique.

S'il n'y avait pas d'antécédents à la question, le recrutement intercolonial serait une des premières solutions qui s'offrirait à l'esprit. La Réunion manque de bras pour les exploitations coloniales parce qu'une grande partie de sa population dédaigne ces travaux. Qu'à cela ne tienne, dira-t-on, il faut en demander à Madagascar et au Tonkin.

Mais les faits sont là qui répondent. Madagascar, avec ses trois millions d'habitants seulement, doit se préoccuper, autant que la Réunion, de renforcer par l'immigration l'insuffisance de la population locale au point de vue de la main-d'œuvre. Quant au Tonkin, il possède, il est vrai, une population qu'on a évaluée, avec exagération peut-être, à quinze millions. Mais cette population est toute concentrée dans le Delta. Les hauts plateaux, ravagés autrefois par les pirates chinois, sont presque déserts et le programme de colonisation de notre possession indo-chinoise consiste précisément à canaliser vers ces territoires le trop plein de la population du Delta.

En réalité il n'y a qu'une seule solution possible. C'est celle qui a été mise en pratique dès la suppression de la traite : l'immigration réglementée de travailleurs recrutés dans cet immense et inépuisable réservoir de main-d'œuvre pour pays tropicaux, l'Inde anglaise.

Cette source a été longtemps commune aux vieilles colonies d'exploitation, aussi bien françaises et hollandaises qu'anglaises et elle a fourni en abondance aux Antilles, aux Guyanes, à la Réunion et à Maurice les bras nombreux exigés par leur principale industrie, la culture de la canne et la fabrication du sucre.

Elle s'est fermée pour nos colonies par la dénonciation de la convention franco-anglaise du 1er juillet 1861 qui réglementait l'immigration indienne pratiquée d'ailleurs en fait par les planteurs de la Réunion depuis 1848.

Cette dénonciation en ce qui concerne la Réunion (les Antilles ont conservé jusqu'en 1888 le bénéfice de l'immigration indienne) remonte à 1879.

Depuis cette époque — tant par suite des décès que des rapatriements — le nombre des immigrants hindous a été constamment en diminuant et c'est à peine s'il subsiste à l'heure actuelle à la Réunion 10.000 Indiens en comprenant à côté des vieux immigrants les Indiens créoles, c'est-à-dire ceux qui sont nés dans la colonie et qui y font souche.

Ce sont pourtant ces 10.000 Indiens, auxquels il convient d'ajouter 5 ou 6.000 immigrants cafres, malgaches, etc., qui forment aujourd'hui encore le fond du personnel agricole permanent des grandes plantations bourbonnaises.

Mais, pour vivre sur ce fond, les grands planteurs sont obligés de restreindre

leurs exploitations jusqu'au jour où ils devront, si une solution n'intervient pas, les abandonner tout à fait.

A Maurice, au contraire, l'immigration indienne a réussi non seulement à introduire mais à fixer dans le pays une souche de population permanente qui, à la différence des créoles d'origine africaine, est admirablement adaptée à l'exploitation du pays au point de vue colonial en fournissant les bras nécessaires à la culture des produits d'exportation.

Grâce à sa population et à sa main-d'œuvre abondante plus de 108.000 Indiens vivent sur les propriétés sucrières à Maurice et il n'y a pas une parcelle de terre cultivable qui ne soit mise en valeur. Les plantations sont portées à leur maximum de rendement par suite du nombre considérable de travailleurs qui y sont attachés. On en compte en moyenne deux pour un hectare de canne à sucre. Une plantation de 300 hectares emploie de cinq à six cents engagés et la production totale de l'île s'élève à 150.000 tonnes de sucre.

A la Réunion au contraire, par suite de la pénurie de bras ou plutôt de l'impossibilité de remplacer les immigrants par des engagés indigènes, beaucoup de terres, autrefois cultivées en cannes ou en café, sont aujourd'hui tombées en friche. La production du sucre qui s'était élevée en 1861 à près de 62.000 tonnes, n'a pas atteint 32.000 tonnes en 1898 (1).

Même pour les superficies en valeur la proportion de bras est de moitié moins élevée qu'à Maurice. Sur les plantations bourbonnaises, au lieu d'avoir deux travailleurs par hectare de terre cultivée, c'est à peine si on en compte un.

Une population plus élevée et surtout composée d'éléments plus productifs voilà ce qui assure à Maurice, entre autres causes, une supériorité économique sur sa voisine.

Cette constatation montre quelle importance aurait pour la Réunion la reprise de l'immigration indienne.

Et cependant les pourparlers engagés à ce sujet depuis 1893 avec le gouvernement anglo-indien n'ont pas encore abouti.

Nous retrouvons là une des conséquences des complications et des conflits engendrés par les vices de l'organisation constitutionnelle de nos vieilles colonies.

Le conseil général de la Réunion, où la majorité appartient actuellement aux planteurs, se rallierait bien volontiers aux conditions stipulées par l'Angleterre; par contre, la représentation de la colonie au Parlement est opposée à la reprise de l'immigration. Tout naturellement, en présence de cette divergence de vues, l'administration locale hésite à agir vigoureusement auprès du pouvoir central, pour faire aboutir une mesure qui, d'ailleurs, ne saurait devenir définitive sans un vote du Parlement.

(1) La moyene de ces dernières années est d'environ 45.000 tonnes. La production de 1898, par suite d'un cyclone, a été exceptionnellement faible.

Il y a lieu d'espérer pourtant que les négociations engagées depuis 1893 et qui n'ont été entravées jusqu'ici que par notre propre résistance, finiront par aboutir. C'est un précieux rayon d'espoir pour nos planteurs de la Réunion, qui n'attentendent que des bras pour faire renaître la prospérité dans cette belle colonie.

*
* *

Caractère de la colonisation a Bourbon et en général, au point de vue économique. — Le génie colonial de la France est un génie agricole. — Aspects de la propriété rurale a la Réunion. — Centralisation de la propriété et des entreprises agricoles. ❀ ❀ ❀

Si nous arrêtions ici nos observations les critiques l'emporteraient sur les louanges. Mais bien que Bourbon ne soit cultivable que sur un tiers seulement de sa superficie; que sa constitution ne soit nullement en harmonie avec ses véritables besoins; que la main-d'œuvre y fasse défaut par suite du caractère de la population indigène et de la suspension de l'immigration indienne, notre colonie n'en renferme pas moins des choses très belles, très intéressantes, qui méritent notre attention et nos éloges.

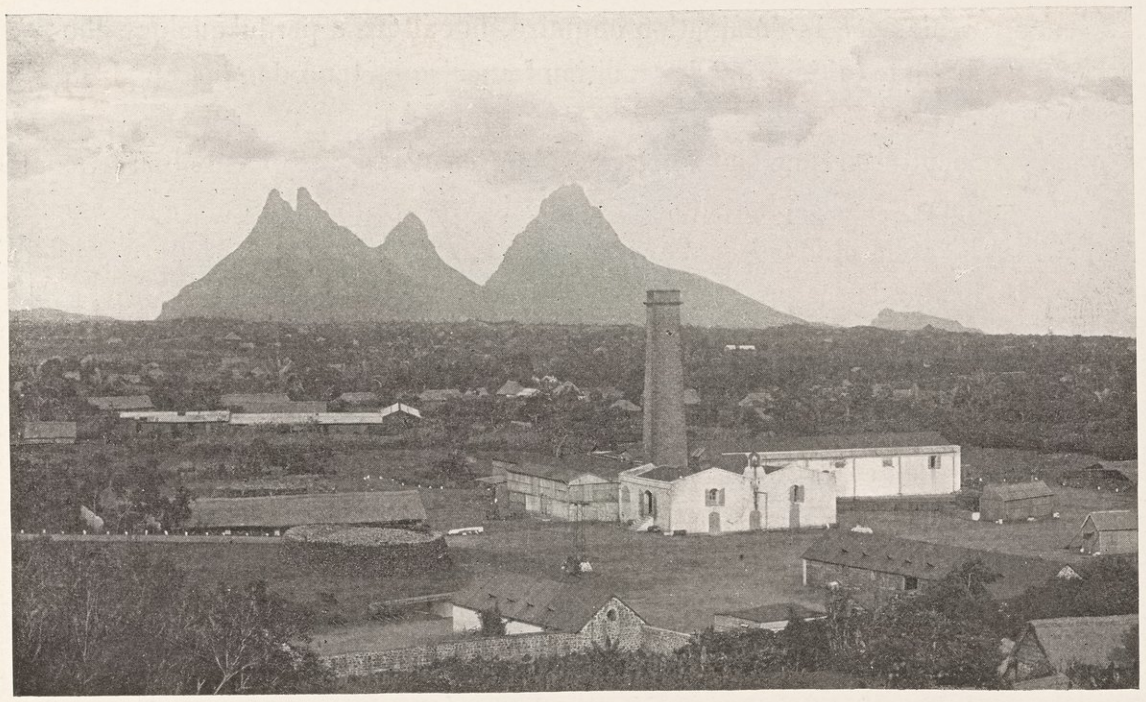
Tournons-nous vers les champs. C'est là qu'on rencontre la véritable beauté, l'activité, les ressources et les qualités trop méconnues de la Réunion.

Les critiques qu'on entend si souvent formuler, et que nous avons reproduites à notre tour mais en cherchant à en indiquer la cause et le remède, doivent en effet se dissiper devant le spectacle de l'œuvre admirable de colonisation entreprise et menée à bien, malgré tant de vicissitudes, par la France, dans le cadre radieux que lui constitue la nature bourbonnaise.

D'ailleurs, dans le domaine purement économique et de l'initiative privée, la colonisation française porte une marque qui lui est propre et où éclate sa supériorité sur d'autres méthodes, plus brillantes dans leurs résultats, mais peut-être plus éphémères.

Tandis, en effet, que le génie colonial de l'Angleterre et de l'Allemagne se distingue par de prodigieuses aptitudes commerciales et l'activité des capitaux et que les profits de la colonisation pour ces pays proviennent surtout des échanges, de l'exploitation des matières premières et des moyens de transport, etc., c'est la

France qui a fourni aux pays d'outre-mer le type du colon agriculteur, celui qui, avec des ressources modestes, défriche et féconde la terre vierge pour l'amener, par un labeur incessant, à un degré de perfectionnement dans la production qui n'est surpassé nulle part ailleurs.



Une exploitation sucrière à Maurice.

Dans un ouvrage récent, M. André Siegfried s'étonnait qu'au Canada l'exploitation agricole soit demeurée presqu'exclusivement entre les mains des franco-canadiens, tandis que le merveilleux essor industriel et commercial de notre ancienne colonie était presque entièrement dû à l'élément anglo-saxon qui détient les banques, les entreprises de transport, les fabriques, etc., etc.

Plus près de nous, nous avons l'Algérie qui marque bien ce caractère prédominant de notre génie colonisateur, tourné presque exclusivement vers les entreprises agricoles, — l'Algérie dont les vignobles merveilleux, les champs de blé et les bois d'olivier rivalisent comme méthode et comme résultats avec les cultures les plus riches de la Gironde, de la Beauce et de la Provence tandis que ses ressources industrielles, — les mines, les carrières de marbre, les pétroles — sont encore à peu près ignorées ou entre les mains d'entrepreneurs étrangers, comme les gisements de phosphates de Tébessa.

Dans l'océan Indien, c'est toujours la même série de constatations qui s'impose. A l'île Maurice, sauf deux ou trois exceptions honorables, les grandes affaires commerciales, la représentation des Compagnies de Navigation, la Commis-

sion, etc., sont absorbées par l'élément anglais (représenté surtout par des négociants écossais) et des Indiens.

Par contre, les grandes exploitations foncières sont restées l'apanage des vieilles familles mauritiennes.

Cependant, sous l'impulsion de l'esprit mercantile qui s'est introduit dans notre ancienne colonie avec la domination anglaise, la culture a perdu quelque chose du caractère sacré que lui imprime la tradition française et tend de plus en plus à s'industrialiser.

La monoculture règne en maîtresse à Maurice et sous l'empire de leurs préoccupations commerciales les planteurs ont oublié le beau respect, fait de sagesse, que le véritable cultivateur et le cultivateur français surtout, professe pour la terre, lui donnant, en échange de ses productions, les réparations et le repos nécessaires.

On cherche à remplacer ces précautions en alimentant les champs au moyen d'engrais chimiques dont il se fait un emploi prodigieux.

Mais malgré tout la terre s'épuise, et les planteurs de Maurice sont punis pour avoir méconnu le caractère de l'agriculture et voulu se transformer trop complètement en industriels, par les nombreuses maladies qui attaquent leurs cannes.

A Bourbon, où nos instincts colonisateurs ont pu se dérouler sans subir d'influences extérieures, rien n'est plus intéressant que de suivre leur évolution économique au point de vue de la mise en valeur du sol.

Il faudrait des chapitres pour décrire l'histoire du régime foncier, la formation de la propriété actuelle qui prend sa source dans les anciennes concessions données, suivant la configuration du pays depuis « le battant des lames » (1), jusqu'au « sommet des premières montagnes » et pour marquer les différentes étapes de la culture; au début l'âge des céréales, riz, blé, etc.; dans le courant du dix-huitième siècle l'âge du café (introduit en 1717) et l'âge des épices (girofliers et muscadiers), importés en 1770 sur l'initiative du célèbre intendant Poivre et propagés un peu plus tard, grâce à la persévérance de Joseph Hubert; puis l'âge de la canne à sucre, triomphant dans la plus grande partie de ce siècle et qui, menacée à son tour aujourd'hui par la surproduction générale et la crise de main-d'œuvre paraît devoir céder le pas aux cultures riches, effectuées sur une petite échelle, telle que la vanille et les cultures vivrières, maïs, manioc, légumes, fruits, etc.

Cependant, bien que l'âge d'or de la canne à sucre soit passé, et malgré l'importance de plus en plus grande donnée à la vanille et aux vivres, la canne est toujours restée la culture principale à la Réunion, puisque toutes les autres y sont encore communément désignées sous le nom de cultures secondaires.

Mais les influences économiques qui ont profondément affecté, dans le courant

(1) Réserve faite des « pas géométriques ».

du siècle, l'industrie sucrière, dans ses moyens de production d'abord, par suite des applications du machinisme et plus tard dans son rapport, par suite de la concurrence extérieure, ont eu leur contre-coup sur la physionomie rurale et la répartition des terres à Bourbon. Celles-ci présentent en effet des caractères essentiellement différents suivant qu'on les envisage, en 1831, en 1860 ou à présent, c'est-à-dire à l'aube de la culture en grand de la canne à sucre, au moment de son plein épanouissement et à l'époque de la crise.

En 1831, il existait 152 sucreries dont 86 munies de machines à vapeur produisant 16.952.184 kil. de sucre. Bourbon était alors recouverte d'« habitations ». — On désigne ainsi la ferme et la maison de campagne où le planteur, entouré de ses esclaves et plus tard de ses engagés, groupés eux-mêmes dans un camp, vivait en cultivant ses produits, les transformant lui-même et les faisant ensuite porter au « quartier » où ils étaient vendus ou chargés à bord des navires venant faire la cueillette dans les « marines ».

A ce moment la propriété était très morcelée, l'aisance régnait à Bourbon et non seulement la campagne était animée par cette multiplicité de petites entreprises, mais encore certains quartiers devenaient de jolies petites villes, avec leurs avenues de coquettes villas de chaque côté de l'église blanche.

En 1860 les exportations de sucre atteignent leur maximum : 68.469.081 kil.

Mais la prospérité qui s'était développée pendant cette période, en donnant aux planteurs des goûts de luxe qui modifièrent profondément leur existence patriarcale d'autrefois, fut le point de départ des transformations futures auxquelles d'autres causes vinrent encore contribuer.

A l'époque où le sucre rapportait 50 francs les 50 kilos beaucoup de propriétés furent majorées de 50.000 à 500.000 sur lesquelles le Crédit Foncier Colonial, institué en 1863, consentit des prêts s'élevant à 200.000 et même à 300.000 francs.

D'autre part, tous les planteurs

Cannes à sucre. *Un Caféier.*

empruntaient à des taux très élevés, ce que l'on appelle dans les îles « l'argent de l'entrecoupe ».

Cette imprévoyance provoqua presque immédiatement des catastrophes.

Lorsque survint la crise de 1884, produite par le développement de la culture de la betterave en Europe sous l'impulsion des primes à l'exportation, il fut impossible à un grand nombre de planteurs de désintéresser leurs créanciers. C'est ainsi que le Crédit Foncier Colonial s'est trouvé amené à entreprendre l'exploitation de plusieurs plantations tombées entre les mains de la société à la suite d'expropriations et formant un ensemble de plusieurs milliers d'hectares, (neuf mille environ).

D'autres propriétés se sont notablement accrues, pour les mêmes raisons. On pourrait citer notamment M. le Coat de K'veguen qui possède à la Réunion plus de terres que le Crédit Foncier lui-même, environ 10.000 hectares, répartis d'ailleurs, comme c'est le cas pour le Crédit Foncier, entre plusieurs domaines situés dans différentes parties de l'Ile.

La physionomie de la colonie a été complètement modifiée par ces révolutions économiques. On n'y voit plus cette quantité d'habitations coquettes où le colon de race blanche, vivait à l'aise entouré de sa famille. Ou plutôt si les habitations subsistent elles ne sont plus entretenues comme autrefois.

Aujourd'hui les grands domaines sont exploités par des gérants, dont plusieurs sont des hommes de couleur, qui vivent modestement et assez éloignés les uns des autres. L'animation qui devait régner autrefois à Bourbon a été en grande partie éteinte par ce double phénomène : la concentration de la propriété et l'absentéisme qui en est la conséquence.

Mais si la physionomie de l'île a perdu au point de vue social, elle a gagné au contraire au point de vue des cultures et au point de vue industriel.

Sur les grands domaines bourbonnais la culture de la canne, les soins apportés à la terre, aux rendements aux champs et à l'usine, ne sont surpassés nulle part ailleurs. Cela tient non seulement à la concentration de vastes étendues de terres entre les mêmes mains et par suite à la formation d'exploitations importantes et bien dirigées (celles du Crédit Foncier Colonial sont un modèle incomparable) mais encore, en ce qui concerne les rendements à l'usine, aux progrès de l'industrie appliqués à la fabrication du sucre et à la diminution de la main-d'œuvre.

Les progrès de l'industrie ont provoqué des transformations dans l'outillage qui, en accélérant la production et en améliorant le rendement, exigent des manipulations plus importantes.

Ces améliorations effectuées en pleine période de prospérité par les principaux propriétaires ont été une première cause d'abandon des procédés en usage dans les vieilles sucreries.

Les voisins, en effet, trouvèrent rapidement leur avantage à porter leurs cannes

aux usines outillées pour faire la double pression et munies de triples effets et d'appareils à cuire dans le vide, et à recevoir en paiement soit de l'argent, soit une quote-part du sucre produit, plutôt que de se livrer eux-mêmes à une fabrication défectueuse.

De là une première cause d'abandon de plusieurs usines, munies simplement de moulins à eau ou à manège, leurs propriétaires se contentant de devenir simplement planteurs.

La rareté de la main-d'œuvre est venue à son tour, au cours de ces vingt dernières années, contribuer au développement des usines centrales.

En effet, un propriétaire qui manipule lui-même ses produits a besoin pendant la période de la coupe et de la fabrication d'une main-d'œuvre très renforcée. Presque tous ses engagés sont employés au travail de l'usine et des charrois et il lui faudra des bras supplémentaires pour la coupe proprement dite.

Or ces bras, on l'a vu, sont difficiles à trouver.

L'usinier a donc tout intérêt à traiter avec des planteurs des environs pour assurer à sa fabrique une alimentation suffisante et régulière. Actuellement presque toutes les usines de la Réunion manipulent, en même temps que les cannes de l'exploitation qui en dépend, des cannes de planteurs, le plus souvent dans la proportion de un tiers du total des opérations.

Aujourd'hui 30 usines environ suffisent à fabriquer la totalité du sucre produit à la Réunion et on peut dire, sans crainte de tomber dans un écart trop considérable que sur la moyenne de 45.000 tonnes de sucre exporté, 30.000 tonnes représentent la production des grands domaines attachés aux usines et 15.000 tonnes la part de la petite propriété, ou des planteurs proprement dits.

Ces planteurs sont eux-mêmes de conditions et d'origines très diverses. Les uns sont les derniers représentants des vieilles familles restées attachées à la culture du sol et dont les vicissitudes de la fortune ont réduit les propriétés à quelques hectares de terre. D'autres, les plus nombreux, sont des descendants d'Africains, ou encore de métis de vieille souche, parvenus à être propriétaires de lots assez considérables. Il y a des planteurs qui ne gagnent que 3 à 400 francs par an. Ce sont les petits créoles qui cultivent un ou deux hectares de terre autour de leurs cases.

D'autres arrivent à se faire de 12 à 15.000 francs. Ceux-là emploient quelques engagés ou des métayers.

Au point de vue de l'avenir agricole de Bourbon il y aurait lieu de souhaiter que le nombre de ces planteurs augmentât. Quelques-uns des domaines concentrés entre les mêmes mains sont trop considérables et faute de bras ils sont loin de rendre tout ce que l'on pourrait leur faire produire. Le morcellement de la trop grande propriété et le développement du système des usines centrales permettraient d'augmenter d'une part le rendement en cannes en mettant en culture des

surfaces plus étendues et d'autre part le rendement à l'usine par la concentration et la puissance des moyens de production.

Mais toutes ces questions se rattachent par des liens étroits à la reprise de l'immigration qui est le véritable pivot de la situation économique de Bourbon.

*
* *

❀ ❀ Les cultures bourbonnaises. — La canne a sucre. — La vanille. — Les cultures secondaires : café, thé, tabac, etc. — ❀ ❀ ❀ La question monétaire. — Conclusion.

Toutes les plantations de cannes à sucre à la Réunion sont divisées en carreaux rectangulaires qui mesurent en moyenne de 3 à 4 hectares. Chaque carreau doit avoir son *état civil*. On sait par ce moyen combien il a rendu en poids de canne, en richesse saccharine et combien, d'autre part, il a absorbé d'engrais. S'il y a rendement inférieur on lui apporte des soins particuliers.

La production moyenne est de 50 tonnes à l'hectare. Une usine importante en consomme 30.000 tonnes pour une campagne sucrière de 90 à 100 jours, dont 20.000 tonnes pour la propriété et 10.000 tonnes de planteurs.

Les petites cannes, cannes vierges ou cannes plantées ne sont récoltées qu'au bout de deux ans.

Elles sont obtenues au moyen de boutures formées par des têtes ou des tiges de cannes sectionnées et posées sur un plan incliné au fond d'une « mortaise » garnie d'une couche de paille un peu humide et légèrement recouvertes de terre.

On creuse ainsi 6.000 trous à l'hectare et chaque trou donne naissance à plusieurs tiges de cannes. Cette souche peut donner jusqu'à quatre récoltes consécutives, après quoi, même en admettant qu'on ne laisse pas la terre en repos, il est nécessaire de procéder à une nouvelle plantation.

Les cannes vierges n'entrent en exploitation que la seconde année; les repousses parviennent à maturité en un an.

Pourtant sur certaines plantations bourbonnaises, il n'est pas rare de les voir laissersur pied pendant dix-huit mois ou même parfois deux ans. On obtient ainsi des cannes plus riches dans les régions tempérées et souvent aussi on y est obligé par suite de la pénurie des bras.

On récolte d'abord les cannes plantées qui sont plus développées que les autres étant généralement beaucoup plus âgées. Ce ne sont pas les plus riches parce

qu'elles acquièrent un très fort développement et se couchent sur le sol en empêchant l'air et la lumière, si nécessaires à la maturation, de pénétrer dans les champs. On les récolte aussi en premier lieu, pour donner aux rejetons qui naissent de leurs souches le temps d'arriver à maturité au bout de l'année suivante.

On commence la coupe à la fin d'août pour la terminer en janvier.

Elle se fait par des journaliers, au moyen de faucilles, à ras du sol.

Les cannes, débarrassées de leurs pailles, sont chargées sur des charrettes traînées par une paire de mules ou de bœufs zébus importés de Madagascar. Rien n'est plus pittoresque et en même temps rien ne peut donner une idée plus intense de la richesse de la Réunion que ces longues lignes de charrois, convergeant par tous les chemins, vers les usines.

Songez, pour vous figurer l'importance de ces transports qu'une seul usine manipule 300.000 kilogrammes de cannes par jour!

Chaque charrette (1) dont la tare est déterminée d'avance passe sur une balance automatique qui enregistre exactement le poids du chargement.

Cette pesée est en quelque sorte la première opération industrielle. Elle sert à déterminer le rendement de l'exploitation et dans le cas particulier des cannes de planteurs à fixer ce qui leur revient en argent ou en nature. La balance est située à environ 150 mètres d'une des extrémités de l'usine. Wagonnets et charrettes évoluent ensuite dans la cour et sont rapidement déchargés par des équipes de travailleurs, tandis que d'autres, puisant dans les grands monceaux de cannes formés au pied de l'usine, jettent les tiges sur une toile sans fin actionnée par la machine à vapeur.

Entraînée par cette toile, la canne s'engage dans le premier moulin formé par trois puissants cylindres faisant environ un tour en deux minutes.

Le *vesou* s'échappe par en dessous tandis que la *bagasse*, pour suivant son chemin et bien qu'elle paraisse complètement épuisée,

Exploitation de cannes à sucre.

(1) Il existe d'autres modes de transport des cannes depuis les champs de production jusqu'à l'usine : fils aériens, wagonnets montés sur rails Decauville, etc. Quelle que soit la méthode employée, elle aboutit toujours à la pesée.

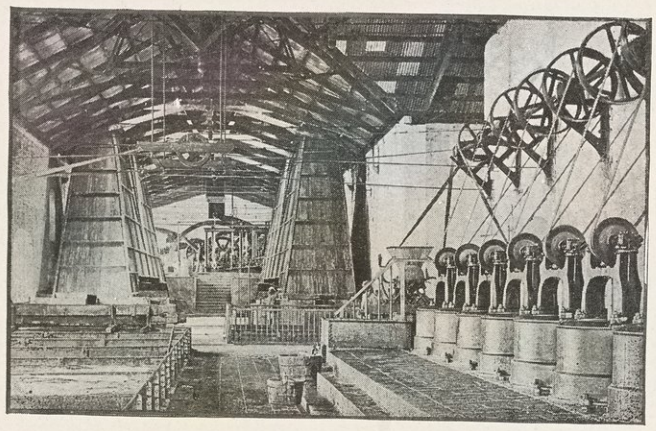
est soumise à une nouvelle pression. Dans certaines usines, il y a ainsi jusqu'à trois moulins successifs.

Après la repression, la bagasse est entraînée par une nouvelle toile sans fin et va directement aux machines où, grâce à un générateur spécial, le four à gradins, elle peut servir de combustible sans avoir été préalablement séchée. C'est un progrès considérable. La bagasse constitue en effet le combustible presque exclusif, employé par les usines sucrières. Autrefois il fallait la faire sécher sur une grande plateforme que l'on voit encore dans toutes les cours d'usines et qui s'appelle à Bourbon « l'*argamase* ». Souvent, si les pluies étaient en avance, la bagasse ne pouvait sécher et les usines étaient obligées de recourir, à grands frais, au bois ou au charbon. — Aujourd'hui, grâce aux fours à gradins, installés presque partout, la machine est alimentée au fur et à mesure et sans interruption par la canne manipulée. — On peut dire que la bagasse sert à faire cuire son propre jus.

En tombant des moulins, le vesou est envoyé dans des défécateurs, vastes cuves à double fond chauffées par la vapeur, où il reçoit une petite quantité de chaux et de sulfate de soude, afin de neutraliser les acides alcalins qu'il contient. Les écumes et les résidus sont pressés et tout le liquide passe ensuite dans les filtres à noir animal.

Le vesou défecé et décanté passe ensuite dans des chaudières dites à triple effet, chauffées par la vapeur et où une pompe fait le vide. La vapeur dégagée par l'ébullition du jus dans la première chaudière sert à chauffer une seconde chaudière et la vapeur de celle-ci une troisième (de là le nom de triple effet).

En sortant de la troisième chaudière le jus a une consistance sirupeuse. Il était entré dans le triple effet à 6 %. Il en sort à 22 %. A partir de ce moment le jus prend le nom de « clairse ». — Cette *clairse* repasse dans les filtres, est soumise à une nouvelle décantation et de là est envoyée dans la machine à cuire, vaste cuve où la matière sirupeuse est portée à l'ébullition dans le vide. Autrefois cette cuisson se faisait à l'air libre. L'opération durait bien plus longtemps et entraînait une plus grande déperdition. C'est dans la machine à cuire que la cristallisation s'opère et le tout forme une pâte épaisse « la *masse cuite* » composée de cristaux de sucre et de sirop, qui est, après refroidissement, passée aux turbines, où les deux parties se séparent.



Intérieur d'une usine à sucre.

Le sirop, qui contient encore

du sucre cristallisable, est recuit, et on obtient de cette façon jusqu'à trois jets de sucre.

Une usine à sucre.

Les sirops, résidus du troisième jet, ou mélasses, qui ne contiennent plus que de la glucose, sont soumis à la fermentation au moyen de levures, puis additionnés de chaux pour neutraliser la fermentation acétique et enfin distillés dans des alambics. L'alcool ainsi obtenu porte le nom de tafia. C'est à celui qui résulte de la fermentation et de la distillation directe du jus de canne que devrait être réservé le nom de rhum, étendu improprement aux alcools de mélasses.

La fabrication du tafia constitue un accessoire important des exploitations sucrières de la Réunion.

La consommation locale en est très importante.

Le surplus est dirigé sur Madagascar, Maurice et la Métropole.

Quant au sucre produit après ces multiples opérations il représente environ 10 % du poids des cannes manipulées. En supposant, comme nous l'avons fait, une usine qui consomme 30.000 tonnes de cannes, le rendement doit s'élever à la fin de la campagne à 3000 tonnes de sucre, dont 1000 provenant généralement des cannes de planteurs.

Immédiatement après la canne à sucre il faut citer la vanille. En valeur les exportations de la vanille représentent plus du tiers de celle du sucre. En superficie elle occupe environ 3500 hectares. C'est la culture riche par excellence. Plusieurs grands propriétaires s'y sont mis et ont des vanilleries sur leurs domaines. D'une façon générale cependant la culture de la vanille est plutôt entre les mains des petits propriétaires créoles. Elle est conforme à leurs goûts et dans toute la partie « sous le Vent » il n'est pas de petit enclos dans lequel on ne puisse voir quelques pieds de vanille, comme on voit des pieds de petits pois dans les jardinets de nos banlieues.

Le vanillier est une liane de la famille des Orchidacées-aréthusées : c'est une plante vivace dont le fruit est une gousse longue de 15 à 20 centimètres.

On rapporte que le vanillier se trouvait à l'état indigène à Bourbon. Un esclave eut l'idée d'appliquer à cette liane les procédés de fécondation artificielle qu'il avait vu employer par un maître sur d'autres plantes et depuis cette époque la vanille a toujours été cultivée, jamais cependant avec autant d'intensité qu'à pré-

sent, ce qui nous a permis de dire que la Réunion traversait l'âge de la vanille.

Les plantations se font de la façon suivante.

Il faut à la liane un abri (car elle a besoin à la fois d'ombre et de chaleur) pouvant servir également de tuteur.

On plante donc en forêts et les reboisements en filaos sont généralement utilisés dans la partie « sous le Vent » pour abriter des vanilleries. Quand on n'a pas d'arbres, on plante des pandanus (vacoas) ou des arbustes de la famille des Ficacées (pions d'Inde) qui poussent très vite et qui au bout d'un an sont assez grands pour donner de l'ombre et servir de tuteurs. Au pied de ces tuteurs, qui doivent être à 2 mètres de distance, on plante en posant sur le sol une bouture de vanille qu'il suffit de recouvrir légèrement de fougères. Ces boutures se vendent généralement 0 fr. 20 le mètre. Quand le planteur possède déjà une vanillerie, il prélève sur les vieux plants des boutures de deux ou trois mètres afin de rapprocher l'époque du rendement qui commence généralement à la troisième année. Ceux qui les achètent n'utilisent pas que des boutures de $1^{m},50$.

A peine en place, le vanillier implante ses racines non seulement dans le sol, mais dans le tronc et dans les branches des arbres qui lui servent de tuteur. La croissance est très vigoureuse et il faut rabattre les lianes pour les obliger à fleurir.

Le vanillier, comme le café de Libéria, fleurit simultanément avec la fin de la cueillette, c'est-à-dire vers le commencement d'octobre.

Comme la disposition des organes de la fleur rend difficile la fécondation naturelle, il est nécessaire, pour que cette floraison porte ses fruits, de procéder à la fécondation artificielle.

Dès que la période de la floraison commence, des travailleurs, généralement des femmes ou des enfants (ce que l'on appelle des « petites mains ») passent dans les plantations en examinant attentivement chaque pied. Cette visite doit se faire le matin entre 6 heures et 11 heures. Chaque bouton qui s'est ouvert aux premiers rayons du soleil ne retient l'opérateur qu'un instant. Avec une sorte d'aiguille en bois, il écarte le labelle de la fleur et met en contact l'anthère et le stigmate en opérant une légère pression avec le pouce.

Puis il fait sauter avec les ongles la moitié de la corolle et la jette dans un petit « couffin » qu'il porte sur le dos.

Ce fragment de corolle est une pièce à conviction qui permet au planteur de contrôler le nombre de fleurs fécondées chaque jour et de former une évaluation approximative de la récolte future.

Chaque pied de vanillier peut porter de 50 à 60 fleurs, mais on n'en féconde jamais plus de 30 à 40.

Deux fois par semaine on fait le contrôle du coulage et de la pourriture, et ces opérations, concurremment avec celle de la fécondation, se poursuivent pendant les

mois de septembre, octobre, novembre et décembre et dans les hauteurs de l'île jusqu'au 20 janvier.

Lorsque la maturité approche, il faut repasser dans les vanilleries et chaque pousse est poinçonnée aux initiales ou d'après la marque du propriétaire.

Enfin la cueillette, qui commence en mai et finit en octobre, se fait avec les plus grandes précautions. Le garde champêtre y assiste. Le poinçonneur prend en note le nombre de gousses récoltées par pied ; les travailleurs sont fouillés à la sortie et ils ne peuvent opérer qu'en file indienne sous le regard des surveillants.

Ces précautions ne paraîtront pas exagérées si on veut bien songer que la vanille préparée vaut 50 fr. le kilogr. et la vanille verte de 12 à 15 francs. Si minutieuses qu'elles soient, elles ne parviennent pas d'ailleurs à garantir les propriétaires contre de nombreux vols de cette précieuse denrée. — On me citait l'exemple d'un receleur du quartier du Baril, en prison à l'époque de mon séjour à la Réunion, qui avait gagné plus de 400.000 francs en préparant de la vanille dérobée.

Jusqu'à ces derniers temps, en effet, la préparation de la vanille constituait une industrie tout à fait spéciale.

Nous avons vu que cette culture était surtout répandue parmi la population créole. Beaucoup de ces petits planteurs produisent une quantité insuffisante pour la préparer eux-mêmes et quant aux grands propriétaires, jusqu'à ces derniers temps, ils préféraient se décharger de ce soin sur les habiles spécialistes qui se sont formés à la Réunion pour la préparation de la vanille. Dans certains villages presque tous les habitants sont préparateurs et un parfum pénétrant révèle leur industrie à plusieurs centaines de mètres à la ronde.

Ces préparateurs prélèvent généralement pour leur rémunération un tant pour cent sur la vanille. Ils font comme les usiniers pour les cannes de planteurs.

Les procédés de préparation sont simples mais ils exigent beaucoup de soins, de propreté, de tact et de temps dans les manipulations.

En voici une explication sommaire.

On échaude la vanille verte en plongeant pendant une minute dans un réservoir d'eau chauffée à 90° une cuve en cuivre contenant les gousses enveloppées dans un feutre.

Cette opération amène une première évaporation et la gousse verte, très ronde, rigide et contenant beaucoup d'humidité, en ressort légèrement réduite, assouplie et tirant sur le jaune.

On expose ensuite les gousses au soleil pendant huit jours, sous une couverture de laine.

Les vanilles sont ensuite rangées sur des claies disposées à l'ombre d'un bâtiment permettant à l'air de circuler librement.

L'évaporation achève de s'y produire lentement suivie d'une fermentation qui développe l'arome. Il faut plusieurs semaines pour que cette préparation s'achève pendant lesquelles il faut constamment surveiller la marche de l'opération, retourner les gousses, les essuyer, isoler celles qui se gâtent, etc.

La pointe de Saint-Joseph.

A côté de ces deux cultures, qui sont les principales, l'une, la canne à sucre, par son étendue et l'autre, la vanille, par sa valeur, et en y ajoutant les vivres, il faut mentionner encore parmi les productions de Bourbon le café, les essences, le tabac, le thé et parmi les industries agricoles, la fabrication de la fécule de manioc. Le café, qui a joué un rôle si considérable dans l'histoire de la colonie, et dont la vieille réputation est si tenace qu'il n'est pas un épicier qui ne fasse à sa devanture un fallacieux étalage de « Bourbon », arrive à peine, depuis quelques années, à suffire, aux besoins de la consommation locale. A Saint-Denis le café rond vaut couramment 4 fr. le kilog. Ce ne sont pas là des prix d'exportation aux cours d'aujourd'hui. Cette disparition du café tient à plusieurs causes. D'abord les destructions des plantations qui furent faites au moment de la grande vogue de la canne. Puis la maladie, l'*hemileia vastatrix*, sorte de champignon qui, en attaquant la feuille, finit par faire périr l'arbuste, comme le *mildew* de la vigne avec lequel l'*hemileia* présente d'ailleurs des analogies puisqu'elle est d'origine cryptogamique. Cette maladie se traite par les sulfatages.

Cependant, depuis que la main-d'œuvre pour la canne se fait de plus en plus rare, plusieurs propriétaires se sont remis à faire des plantations de café.

On rencontre à la Réunion trois variétés de café, le café rond, le café pointu, dit Leroy et le Liberia.

Le café fut importé d'Arabie. Les plus grandes précautions avaient été prises pour en favoriser la reproduction et la peine de mort décrétée contre les noirs qui tenteraient de dérober les graines des plants de caféiers. Sous l'empire de cette législation draconienne pour les esclaves des plantations, on découvrit que des noirs marrons, réfugiés dans les forêts de l'île, se régalaient avec les produits d'un arbuste sauvage qui n'était autre qu'un caféier indigène. La culture, grâce à cette

découverte, prit un rapide développement et donna, dans les parties basses de l'île, un café rond qui est celui que l'on désigne communément sous le nom de café Bourbon. Le café Leroy, plus pointu, préfère les régions plus élevées de l'île. Il se rapproche davantage du type du café sauvage. Il semble que sa conformation tienne à ce fait, qu'ayant, sous une température plus douce, un développement plus lent, le grain ait le temps de s'allonger davantage.

Quant au café Libéria à gros grains, originaire de la côte de Guinée, il est d'une importation plus récente. On le cultive à la Réunion à raison de sa robustesse, qui lui permet de résister beaucoup mieux aux attaques de l'*hemileia*.

C'est la principale qualité qui le recommande car l'irrégularité de son grain et surtout une certaine amertume dans sa saveur font coter cette variété beaucoup plus bas que les deux autres.

Les récentes plantations de café faites à la Réunion pourront, lorsqu'elles seront toutes en valeur, fournir un nouvel appoint à l'exportation. Il est douteux toutefois que l'île retrouve jamais les bénéfices que cette culture lui a valus jadis.

Un produit plus intéressant pour l'avenir serait incontestablement le thé. Comme le café, cet arbuste croit lui aussi à l'état sauvage dans la colonie, dont le climat et les variations d'altitudes paraissent réserver à cette culture un habitat au moins aussi favorable que Ceylan. A Maurice, qui ne réunit pas les mêmes avantages, car les altitudes n'y dépassent pas 700 mètres, un jardin de thé a admirablement réussi à Curepipe, qui constitue par son altitude à peu près le seul point de l'île où cette culture soit possible.

A la Réunion, d'immenses espaces s'offrent à une altitude où n'atteint pas la culture de la canne, et qui conviendraient admirablement à celle du thé. Le Crédit Foncier Colonial en a fait l'expérience sur une petite échelle. Les résultats ont été excellents. Malheureusement, là encore, il faut une main-d'œuvre très bon marché pour la cueillette ; on peut y employer des « petites mains », mais elles font défaut aux planteurs de la Réunion dans la même proportion, et c'est logique, que les « grandes ».

Dans l'état actuel de la population bourbonnaise et étant donné ses mœurs, on peut citer une autre culture qui présente déjà, et pourrait surtout présenter de très grands avantages : c'est la culture du tabac. Le tabac vient admirablement à la Réunion. On peut y faire deux coupes par an et récolter 4.000 kilos de tabac en feuilles à l'hectare. C'est une culture qui plaît aux créoles. Autour de leurs cases, le tabac voisine avec la banane, le manioc, les légumes, etc. Si le planteur-usinier éprouve des difficultés à produire de la canne sur ses terres et à en acheter aux voisins il n'en aurait aucune à se procurer du tabac s'il voulait en préparer, au lieu de fabriquer du sucre. Malheureusement le manque de débouchés s'oppose à la grande extension de cette culture. On fume beaucoup à la Réunion, mais malgré toute leur bonne volonté, les habitants ne sont vraiment pas assez nombreux pour assurer un

grand avenir à la culture du tabac et aux industries qui s'y rattachent. Le surplus de la production actuelle s'écoule à Maurice et à Madagascar. C'est encore peu de chose.

Pour que la culture du tabac puisse prendre de l'extension à la Réunion, les planteurs attendent que la Régie veuille bien accepter leurs tabacs. Ce serait assurément une grande ressource pour la colonie. Mais en attendant, pourquoi les producteurs ne cherchent-ils pas un débouché sur un marché étranger libre? Cela vaudrait mieux que de ne rien faire. Malheureusement l'esprit d'initiative commerciale manque un peu à nos compatriotes de Bourbon, et si l'un d'entre eux en manifeste, ce sont alors les capitaux qui lui font défaut.

A côté du tabac, mais avec un autre genre d'arome, il faut citer les essences. La culture du géranium, qui avait pris une certaine extension à la Réunion, est aujourd'hui en plein déclin, tant par suite de la question toujours la même de la main-d'œuvre que de l'avilissement des prix engendrés par la concurrence de l'Algérie et des autres pays producteurs du bassin de la Méditerranée. Seule la fabrication des essences précieuses telles que l'ylang-ylang, le vétiver, etc., continue à faire l'objet d'une certaine exploitation.

Nous aurons terminé enfin cette esquisse des principales industries agricoles de la Réunion en disant qu'il y existe trois usines pour la fabrication de la farine de manioc.

Le manioc est une des cultures de rotation de la canne à sucre et vient bien d'ailleurs dans toutes les parties de l'île. Son rendement est considérable : de 25 à 30.000 kilogr. à l'hectare. Malheureusement les féculeries de la Réunion ont à lutter, sur le marché métropolitain, contre la concurrence des pays à étalon d'argent et notamment de Singapore. Non seulement en effet la main-d'œuvre est abondante à Singapore, mais encore elle est payée avec une monnaie qui a subi, par rapport à l'or, — qui détermine les cours de la marchandise, — une dépréciation d'environ 50 %.

Nettoyage des racines de manioc.

Cette question du change permet, en passant, d'indiquer un des éléments les plus importants de la prospérité des colonies d'Asie, dans lesquelles il serait facile, au point

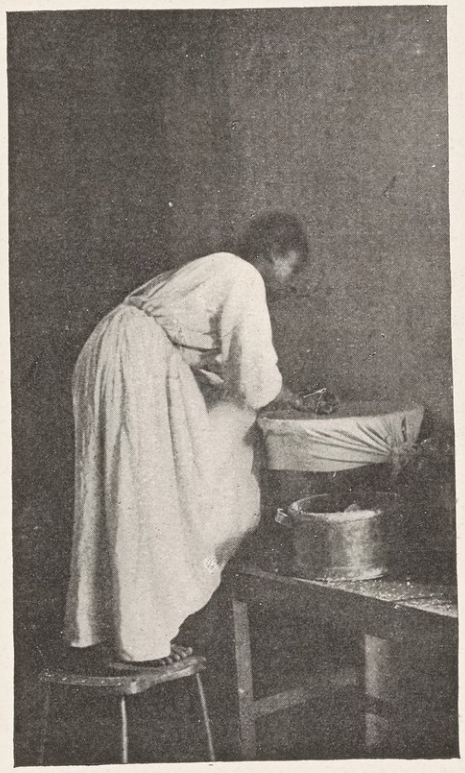
Fabrication du Tapioca. — Le râpage du manioc.

de vue économique, de faire rentrer la Réunion et Madagascar.

A la condition d'avoir des exportations supérieures à leurs importations, ces pays ont tout intérêt à recourir à l'étalon d'argent plutôt que d'être soumis à l'étalon d'or. Pour leurs transactions intérieures, en effet, la valeur de l'argent a à peine diminué, tandis qu'au contraire, dans les transactions extérieures, elle a subi une dépréciation qui est aujourd'hui de 50 %. La roupie de l'Inde qui vaut nominalement 2 fr. 50 (2 sch.) — et qui possède effectivement cette valeur dans les relations intérieures — ne représente plus que 1 fr. 75 quand il s'agit d'effectuer un paiement en Europe.

Dans ces conditions le planteur qui vend sa marchandise au cours de l'or a tout intérêt à payer sa main-d'œuvre en argent, monnaie dépréciée mais qui conserve sa faculté d'achat pour les opérations intérieures, sauf pour les marchandises d'importation.

Ce système avantageux pour le planteur qui habite la colonie est au contraire onéreux pour les fonctionnaires européens et tous ceux qui ont le désir de dépenser hors de chez eux le revenu de leurs propriétés. Cas fréquent parmi les créoles. Car alors le change se retourne contre eux. C'est d'ailleurs ce qui explique la démonétisation de la roupie qui avait été jusqu'en 1877 la monnaie légale de la Réunion et qui fut remplacée à cette époque par la monnaie française. Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que presque simultanément dans l'île voisine, à Maurice, la monnaie de l'Inde était substituée à la monnaie anglaise (la 1/2 roupie correspondant d'ailleurs au shilling) de sorte que tandis que chez nous la baisse de l'argent entraînait l'établissement de l'étalon d'or, elle



Décantage du Tapioca

provoquait au contraire chez nos voisins une opération absolument inverse.

Aujourd'hui la roupie non seulement est la monnaie courante, l'étalon légal de l'Inde, de Ceylan, de Maurice, mais on la retrouve encore à Anjouan, protectorat français, et le gouvernement allemand a fait frapper à l'effigie de Guillaume II, pour les possessions de l'Est Africain, des roupies qui, même à Zanzibar, se mélangent indistinctement dans la circulation avec les roupies de l'Inde.

La roupie a d'ailleurs cet avantage de s'adapter aux systèmes monétaires différents de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne. La pièce de 2 rs. correspond à notre écu de 5 fr. et représente en même temps 4 shillings ou 4 marks. Il semble donc qu'au lieu de nous tenir en dehors de cette grande unité monétaire qui existe entre les différents pays baignés par l'océan Indien, nous aurions tout intérêt à y rentrer en faisant fabriquer pour la Réunion et Madagascar des écus de 2 rs. au lieu d'y importer des pièces de 5 fr.

Peut-être même serait-il possible de faire entrer la piastre indo-chinoise dans ce système.

Mais revenons à la Réunion. Il est aisé de déduire les avantages que présenteraient cette réforme monétaire. Si l'immigration indienne était reprise, au lieu de payer les coolies en monnaie française, c'est-à-dire en *or,* les planteurs les payeraient désormais, comme à Maurice, en roupies, où, du fait de la conversion, on a réalisé une économie de 50 % sur les salaires.

Et cette économie ne se répercute pas sur les engagés. Il faut tenir compte que ceux-ci sont logés, nourris et qu'ils reçoivent les soins médicaux gratuits. A la Réunion même, les planteurs accordent à leurs engagés deux « rechanges » par an. — Leurs besoins d'argent sont donc très limités. Et puis l'Indien thésaurise. Il amasse l'argent qu'il gagne et il l'enterre. On estime que l'Inde anglaise recèle dans son sol des trésors monnayés en valeur au moins égale à l'argent qui circule dans le monde. L'engagé ne fera donc aucune difficulté pour recevoir une pièce de 2 rs. à la place d'une pièce de 5 francs. Il enfouira cet argent, le mettant de côté pour l'époque où, son engagement terminé, il retournera dans l'Inde, ou pour acheter de la terre, s'il préfère s'établir dans la colonie. Il ne faut pas perdre de vue non plus, qu'une partie assez importante des importations de la Réunion et de Madagascar est tirée des pays à étalon d'argent, notamment le riz, le grand produit de consommation, qui vient de l'Inde, de la Birmanie et de la Cochinchine. Pour ces exportations-là également les cours pourraient s'établir suivant la valeur fictive de la roupie.

Le change est ce qui sauve l'île Maurice des effets de la crise sucrière. Pourquoi ne serait-il pas également un élément de prospérité pour la Réunion et Madagascar? Quant aux fonctionnaires atteints par cette mesure, qui déprécierait leurs traitements, il suffirait d'élever leurs appointements.

Enfin il est une autre réforme qui exercerait une heureuse influence sur le développement des cultures que nous avons signalées plus haut. Ce serait l'exonération complète des droits de douane qui pèsent sur certains de nos produits coloniaux — notamment le café, le thé, la vanille, le cacao, etc. — à leur entrée dans la métropole.

Puisque le régime douanier de 1892 assure aux marchandises françaises l'entrée en franchise dans toutes les colonies où il est appliqué, ce qui prive les budgets locaux de leur principal élément de ressources — les droits de douane — pourquoi le même traitement serait-il refusé aux provenances coloniales?

*
* *

Même s'il est impossible de procurer à la Réunion la main-d'œuvre dont elle a besoin pour les cultures d'exportation, ou de la doter de certaines mesures économiques qui rendraient ces cultures rémunératrices il ne faudrait pas pour cela désespérer de l'avenir de notre vieille colonie du Pacifique ou la considérer comme un élément insignifiant de notre empire d'outre-mer.

Bourbon est mieux qu'une relique précieuse de notre brillant passé colonial.

Elle est autre chose qu'un pur joyau de la nature. Son sol fertile suffira toujours à nourrir la population créole qui s'y est formée et qui peut se développer librement.

Avec ses variations d'altitudes et, par suite, de climats, la Réunion peut faire produire aux cultures vivrières non pas seulement de quoi satisfaire à ses besoins mais encore à ceux de ses voisines, Maurice et Madagascar.

Avec ses sanatoria et ses sources d'eaux thermales, analogues à celles de Vichy à Salazie et à Cilaos, sulfureuses dans le genre des eaux de Barèges à Mafate, ferrugineuses au Bras Cabot et à la Plaine des Palmistes, notre colonie, à la condition de faciliter les moyens d'accès vers Salazie, et surtout vers Mafate et Cilaos, peut devenir un grand centre de refuge pour tous les blancs de l'Afrique du Sud.

Pour les colons de Madagascar, son rôle, à cet égard, est appelé à rendre des services considérables. Tous ceux que les travaux de mise en valeur de la grande île auront anémiés trouveront dans un séjour à la Réunion les mêmes avantages que dans un retour en France. Et combien qui, hors d'état d'entreprendre ou de supporter le long rapatriement, seront sauvés grâce à Salazie, à 48 heures de Tamatave!

Avant que, grâce aux chemins de fer, les hauts plateaux de l'Imérina ne soient devenus d'un accès facile, avec les *sanatoria* de la Réunion, les futurs colons de

Madagascar ont à portée de la main un climat réparateur qui leur permet d'aller tenter hardiment la mise en valeur de la côte, riche mais fiévreuse, de la grande île.

La fière devise de l'Ile de France était « *Stella clavisque maris Indici* ».

Depuis l'ouverture du canal de Suez, Maurice n'est plus la clé de l'océan Indien; mais si elle ne reste toujours l'étoile on peut dire, en poursuivant cette métaphore, que Bourbon, dans l'harmonie de notre empire colonial, est une planète précieuse auprès de ce grand astre levant : Madagascar.

Ch. Noufflard.

MAYOTTE

ET

LES COMORES

Femmes décortiquant le riz.

MAYOTTE ET LES COMORES

Ces petites îles, qui passent presque inaperçues sur la carte, où elles pointillent cependant, au milieu du canal de Mozambique, les contours d'un croissant surmonté d'une étoile — le croissant c'est le groupe des Comores : la Grande Comore, Mohéli et Anjouan; l'étoile c'est Mayotte — n'en sont pas moins intéressantes, tant par leur passé, auquel elles empruntent une physionomie particulière très attachante, que par les ressources à peine entamées qu'elles offrent à la colonisation.

Tandis que Maurice et la Réunion, situées sur la route du Cap aux Indes, ont vu naturellement leurs solitudes peuplées par la colonisation européenne qui les trouvait sur son chemin, les Comores, également désertes, mais englobées, grâce à leur proximité de Zanzibar, dans le rayon parcouru par les migrations arabes, tombèrent de ce fait sous la domination musulmane.

Un manuscrit arabe, écrit à Mayotte, nous initie à l'antique civilisation des Comores.

« Voici l'histoire des temps anciens dans les îles Comores, c'est-à-dire Garizad, Andjouan, M'héli et M'Ayâta. Nos aïeux nous apprirent que des quatre

îles Comores, Garizad fut habitée la première après la venue du prophète Salomon Ben Daoudou, que la paix de Dieu soit avec lui!

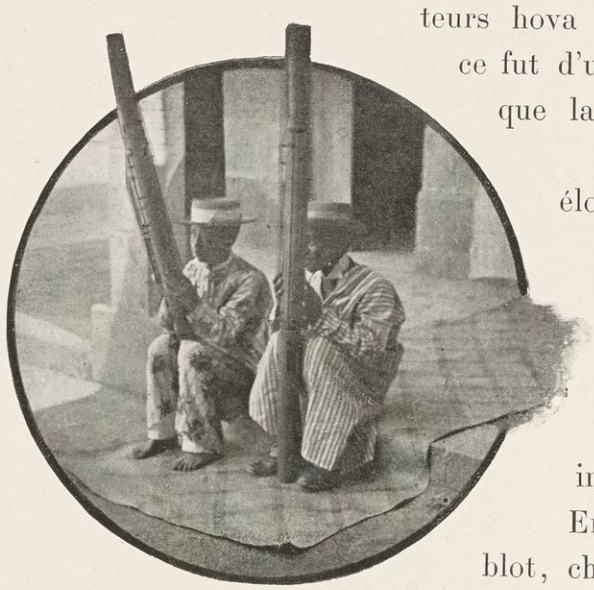
« A cette époque apparurent des Arabes, venant de la mer Rouge avec leurs femmes, leurs enfants et leurs domestiques ou esclaves. Ils s'établirent à la Grande Comore. Après il arriva beaucoup d'hommes d'Afrique, de la côte de Zanguebar, pour habiter dans les îles. »

Sous l'influence de la traite — qui constituait la principale forme de la colonisation arabe — et des migrations malgaches et sakalaves, devenues assez importantes après l'apparition des Européens à Madagascar, des éléments très variés sont venus s'ajouter aux races primitivement établies aux Comores.

Bien que tous ces éléments soient aujourd'hui plus ou moins croisés ou mélangés, on peut ramener la population sédentaire des Comores à quatre types principaux : les Antalotes, — provenant du croisement des sémites avec les premiers Africains venus dans les Comores; — les Cafres; les Malgaches et les Arabes. Arabes et Antalotes, aujourd'hui confondus comme mœurs et comme religion, composent plus de la moitié de la population totale de l'Archipel, évaluée actuellement à environ 85.000 habitants.

Au commencement de ce siècle la Grande Comore à elle seule en possédait plus de 100.000! Mais d'innombrables « révolutions de Palais », des luttes intestines sanglantes et incessantes entre les sultans qui se disputaient âprement le pouvoir sur des parcelles de ces petits territoires, avaient ravagé la population de ces îles avant l'établissement de notre souveraineté. Celle-ci débuta par l'annexion de Mayotte en 1841.

Dans cette île, de beaucoup la plus rapprochée de Madagascar, des usurpateurs hova avaient renversé la domination arabe et ce fut d'un de ces chefs malgaches, Adrian-Souli, que la France obtint la cession de Mayotte.



Musiciens malgaches en tournée à Mayotte.

Sur les Comores proprement dites — plus éloignées de notre base d'opérations dans la mer des Indes et plus fortement organisées sous la domination arabe, — notre influence ne devait s'étendre que beaucoup plus tard et pour ainsi dire accidentellement, grâce à une énergique initiative privée.

En 1883, un naturaliste français, M. Humblot, chargé d'une mission scientifique, débarqua à la Grande Comore, où il resta pendant dix-huit mois.

Au cours de son séjour dans l'île, des Allemands vinrent offrir au sultan, Saïd-Ali, des armes et de l'argent, en échange du protectorat allemand. M. Humblot saisit ce prétexte pour proposer au sultan, sur lequel il avait su prendre une grande influence, de s'entremettre pour placer la Grande Comore sous le protectorat français.

Mais nous étions à cette époque engagés dans de trop nombreuses entreprises coloniales et M. Humblot revint aux Comores sans avoir réussi dans sa mission patriotique. Bientôt après, une révolte ayant éclaté dans l'île, M. Humblot sollicita de nouveau l'intervention de la France et cette fois le gouverneur de Mayotte, M. Gerville-Réache, répondit à son appel. — Il vint sur le *la Bourdonnais* au secours de Saïd-Ali, assiégé dans sa capitale par les rebelles, et signa avec lui le 6 janvier 1886, un traité établissant notre Protectorat sur la Grande Comore.

L'extension de notre Protectorat sur les deux autres îles, Anjouan et Mohéli suivit, trois mois plus tard, cette action décisive.

*
* *

Aujourd'hui l'organisation administrative de l'ensemble de ces établissements résulte d'un décret du 9 septembre 1899 qui place l'archipel sous la direction d'un Gouverneur résidant à Mayotte.

Le Gouverneur est représenté à la Grande Comore d'une part, à Anjouan et à Mohéli de l'autre, par un fonctionnaire du corps des administrateurs coloniaux chargé, sous son autorité, des services politiques et administratifs.

Malgré cette unification résultant de l'extension des pouvoirs du gouverneur de Mayotte sur tout l'archipel, il subsiste quelques vestiges de la forme du Protectorat établie à la Grande Comore, Anjouan et Mohéli, et qui n'a pas été abolie, alors que Mayotte avait été, au contraire, annexée, dès l'origine de l'occupation française.

Ce n'est pas toutefois dans un exercice, même nominal, de la souveraineté, de la part des anciennes familles régnantes, qu'il faut chercher ces vestiges.

Le sultan de la Grande Comore, Saïd-Ali, à la suite d'un attentat contre M. Humblot et de dommages causés à ses plantations — attentat dans lequel la responsabilité du souverain n'a jamais, il est vrai, été très exactement déterminée — a été transporté à la Réunion où une pension lui est servie.

C'est dans cette colonie qui aurait pu, surtout avant le transfert de Ranavalo à Alger, servir de cadre à une adaptation exotique des « *Rois en Exil* », que nous

retrouvons également la jeune reine de Mohéli, Salima Machamba, élevée au couvent des dames Saint-Joseph de Cluny, à Saint-Denis où, selon toute vraisemblance, elle coulera paisiblement ses jours.

Quant au sultan d'Anjouan, Saïd-Mohammed, frère cadet de Saïd-Ali, s'il vit encore dans ses États il serait bien difficile, même au sens le plus abstrait du mot, de dire qu'il y règne. Le palais, au fond duquel le sultan mène une existence retirée, n'a plus de royal que son harem.

D'autre part, même l'esclavage de maison a complètement disparu à l'heure actuelle des Protectorats.

Les seules traces qui persistent de cette forme de gouvernement se retrouvent dans l'administration de la justice — qui continue à être rendue par des cadis et des tribunaux mixtes — et dans l'introduction d'habitants notables dans le Conseil d'Administration placé auprès du gouverneur à Mayotte.

La colonie de Mayotte et les trois Protectorats jouissent de leur autonomie budgétaire. Ces budgets, et les taxes qui doivent les alimenter, sont fixés par décret, après avis du gouverneur en Conseil d'Administration. Leur assiette et leur mode de répartition peuvent varier d'une île à l'autre, sauf en ce qui concerne les droits de douane — un décret du 23 mai 1896 ayant uniformément étendu aux Protectorats le régime douanier métropolitain déjà appliqué à Mayotte.

*
* *

Si aujourd'hui la différence qui existe entre Mayotte, colonie, et les Comores, protectorats, n'est plus grande au point de vue politique et administratif il en va tout autrement si l'on s'attache à la physionomie de ces différentes îles et à leur situation économique.

Mayotte — avec le petit îlot de D'zaoudzi, siège du gouvernement et tout encombré de bâtiments civils — c'est bien la petite colonie française de 1830, dont le type se retrouve à Nossi-Bé et à Sainte-Marie de Madagascar, pour s'épanouir dans toute sa plénitude à Bourbon. L'état économique de cette île se ressent également de l'époque de notre prise de possession qui détermina les colons d'alors à s'engager à fond dans la culture de la canne à sucre. — A tous ces points de vue, il faut faire une place tout à fait à part à Mayotte et les circonstances expliquent très bien pourquoi.

Plus au sud, par conséquent plus éloignée de Zanzibar et surtout bien plus malsaine, Mayotte ne fut jamais, à proprement parler, une « colonie » arabe comme les autres îles. Sa population était faible et on comprend qu'une dynastie hova ait pu si facilement s'y implanter vers 1830.

Ce fut sa superbe position maritime qui nous attira à Mayotte. Entourée de récifs la grande Terre forme avec les abris ménagés par les îles de D'Zaoudzi et de Pamanzi une rade magnifique. Si on joint à ces considérations premières l'insalubrité de la Grande Terre on comprend que le siège du gouvernement ait été primitivement établi à D'Zaoudzi, ce rocher balayé par les vents, véritable sanatorium malgré la chaleur qui y règne.

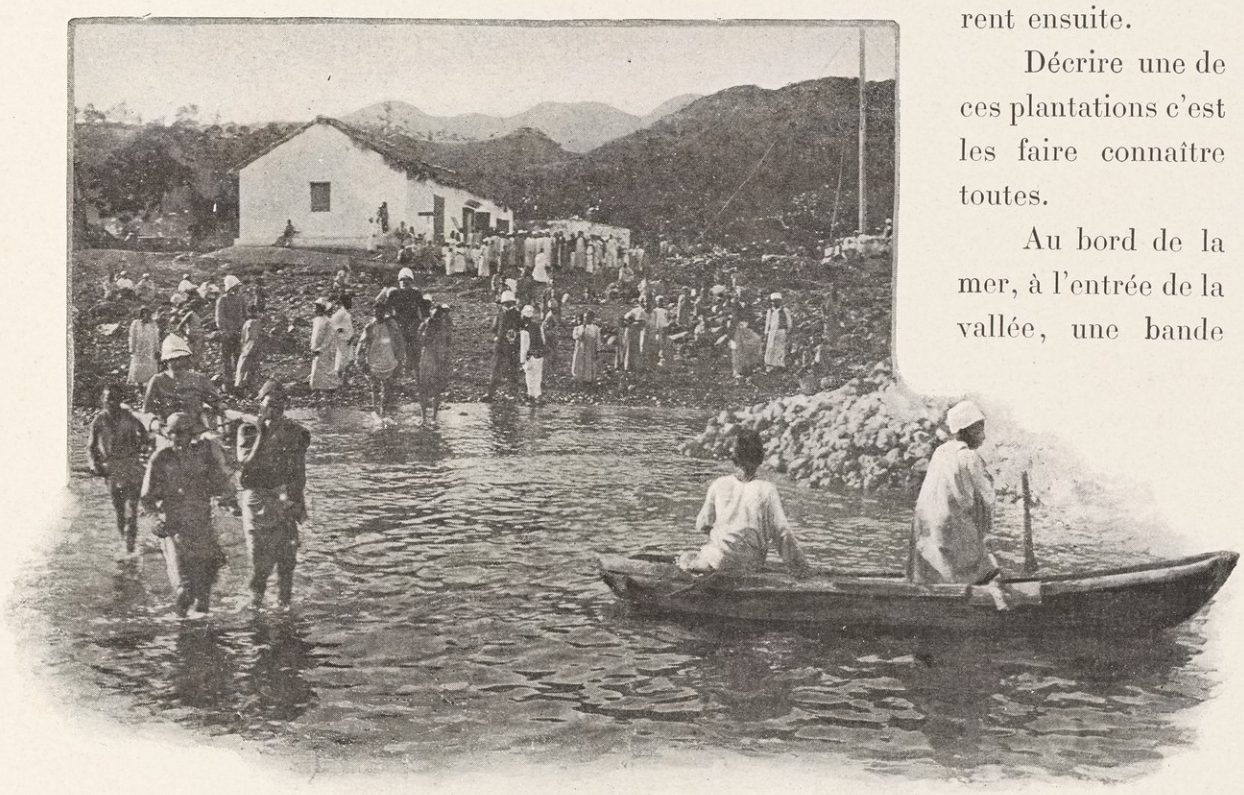
Pourtant cet état de choses, qui entraîne forcément un certain abandon des intérêts de la Grande Terre, est regrettable — surtout aujourd'hui où il serait urgent de créer des voies de communications si l'on veut pousser la colonisation dans les régions intérieures de l'île.

Actuellement les villages et les habitations rurales sont établis sur les terres d'alluvion, entraînées par les pluies et par les rivières de chacune des vallées, plus ou moins profondes, qui séparent les nombreux contreforts descendant de la chaîne principale de la Grande Terre.

La beauté et la richesse des vallées faisant face à D'Zaoudzi avait attiré l'attention des colons peu d'années après notre établissement à Mayotte. Ce fut d'abord une compagnie au capital de 1.400.000 francs, puis deux capitaines au long cours, qui demandèrent les premières concessions. — Des créoles de la Réunion et quelques Européens vinrent ensuite.

Décrire une de ces plantations c'est les faire connaître toutes.

Au bord de la mer, à l'entrée de la vallée, une bande



Port de M'samoudou. — Débarquement en filanzane.

de marais et de palétuviers. — A marée basse les indigènes y pêchent des tortues qui restent empêtrées dans la vase. Puis on suit, porté en filanzane, et en longeant le cours d'une rivière, une plaine d'alluvions, entourée de vallonnements et fermée par des pentes plus abruptes, couvertes de bois. C'est généralement au fond de la plaine, convertie en champs de canne d'une apparence et d'une vigueur superbe, que s'élèvent l'usine à sucre, les ateliers et hangars, la maison de maître, des maisonnettes pour les employés et — comme à la Réunion — à portée de la cloche, le camp des travailleurs. Ceux-ci proviennent de l'immigration, les indigènes étant peu nombreux et fort paresseux.

Marchande de riz.
Une boutique improvisée!

Pendant longtemps Madagascar et le Mozambique fournirent ces engagés mais aujourd'hui le recrutement est limité exclusivement aux autres îles de l'archipel — dont la population — assez différente au point de vue ethnographique, est plus abondante et plus laborieuse.

Toutes les usines de Mayotte ont été créées sur le type bourbonien, mais elles ne se sont pas tenues à la hauteur des perfectionnements introduits dans l'outillage des usines de la Réunion et, sauf exceptions, on ne fait à Mayotte ni represssion, ni cuisson dans le vide. — Qu'importait cependant? La merveilleuse fertilité du sol de Mayotte et son climat chaud et humide, éminemment favorable à la culture de la canne, compensaient, par l'énorme rendement aux champs, l'infériorité du rendement à l'usine. Aussi, devant le succès de cette culture, les entreprises se multiplièrent et on comptait dix-sept usines dans l'île quand éclata la crise générale de 1885. — Aujourd'hui il n'en subsiste plus que huit et leur production totale — 3.500 à 4.000 tonnes, — serait celle d'une usine centrale moderne.

On le voit, l'orientation donnée à la mise en valeur agricole de Mayotte, sous l'influence des tendances en faveur à l'époque où elle débuta, n'a pas conduit à de très brillants résultats.

Mais si les établissements sucriers de la côte périclitent, une nouvelle ère de prospérité pourrait s'ouvrir pour la colonie à la condition d'établir des voies de communication vers les régions richement boisées de l'intérieur. Alors la culture de la vanille, à laquelle il faut des terrains vierges, l'exploitation des bois d'ébénisterie, les plantations de caoutchouc, de cacao etc., seraient autant de ressources nouvelles

offertes à la colonisation, ressources que des petits planteurs, munis de 20 000 à 30.000 francs de capital, pourraient saisir avec d'excellentes chances de succès.

*
* *

Bien plus intéressantes toutefois, aussi bien par leur physionomie qu'au point de vue de la colonisation, sont les autres îles Comores.

Anjouan, vu de la mer, est un enchantement pour les yeux. L'île se détache en sombre, sur le fond bleu de l'horizon, avec la pureté de lignes d'un triangle. Un pic aigu, d'une hauteur d'au moins 1200 mètres, en forme le sommet et ses côtés, coupés par des vallées étroites et profondes où coulent des ruisseaux, conduisent sur leurs pentes douces, jusqu'au bord des vagues, toute la végétation des tropiques où l'on distingue, en grand nombre, les hautes cimes recourbées et ondoyantes des cocotiers.

M'Samoudou, la capitale et la plus ancienne ville d'Anjouan, est située sur le bord de la mer, au fond d'une grande baie produite par la saillie des pointes nord et nord-ouest de l'île. Si la vue est ravie par le décor qui l'entoure la ville offre surtout un régal à l'imagination. On ne s'attend guère en effet, après avoir aperçu d'abord, en contournant l'île, les primitives paillottes indigènes abritées par les cocotiers, à trouver une ville flanquée d'une vingtaine de tours reliées entre elles par des murailles et dont les maisons, toutes en pierre, serrées les unes contre les autres, présentent une masse compacte de terrasses, dominées par celles du palais du sultan et le minaret de la principale mosquée.

Une nuée d'enfants, au teint cuivré et la mine éveillée, alertes et élégants sous la longue chemise blanche des Comoriens, nous guide à travers ces dédales.

Mais où sont les habitants? Des ombres nous guettent aux tournants des rues et disparaissent à notre approche, des voix graves et monotones, qui psalmodient derrière les portes des mosquées, s'abaissent à notre passage, des yeux semblent nous épier à travers les sculptures des galeries en bois qui, par-dessus les rues étroites, conduisent d'une maison à l'autre, mais si nous sentons une vie furtive autour de nous, nous ne voyons ni une femme, ni un marabout, ni même un marchand.

Une élégante de Mayotte.

M'Samoudou est une ville aristocratique et l'existence des premiers conquérants des Comores. s'écoule, loin de nos regards indiscrets, de l'autre côté de ces grandes portes ceintrées, entourées d'arabesques multicolores et dont les fermetures massives ne s'ouvriront pas pour nous.

Cette ancienne civilisation arabe n'est pas pourtant sans avoir procuré de grands avantages à la nôtre et nous lui devons notamment l'excellente main-d'œuvre qu'elle a introduit dans l'archipel.

D'autre part nos entreprises de colonisation dans les Comores proprement dites ont sur celles de Mayotte l'avantage d'être plus récentes et par conséquent de s'être orientées vers les cultures les plus rémunératrices.

On compte à Anjouan quatre grandes exploitations européennes produisant du sucre, de la vanille, des clous de girofle et sur lesquelles d'importantes plantations de café et de caouchouc *Ceara* ont été faites tout dernièrement. Mais c'est surtout la vanille qui constitue la principale ressource du colon.

Dans un rapport récent, M. l'Inspecteur des Colonies, Hoareau Desruisseaux s'exprimait ainsi : « M. Plaideau, propriétaire de la vanillerie de Sangani, est un planteur qu'on pourrait donner en exemple à tous ceux qui, en France, seraient désireux de venir tenter fortune aux Comores avec quelques milliers de francs.

Sa plantation de vanille, entreprise, il y a sept ans, avec un capital d'une dizaine de mille francs, est l'une des plus belles exploitations de ce genre qui soient au monde.

« Cette propriété a produit, en 1896, 1.800 kilos de vanille préparée, en 1897, 2.250 kilos, en 1898, 2.900. La récolte de 1899 est estimée à 3.000 kilos (1).

« Mieux que les autres îles des Comores, Anjouan, très pittoresque, très fertile, arrosée de nombreux cours d'eau et jouissant d'un renom de salubrité meilleur que Mayotte et Mohéli, se prêterait avec succès à des essais de petite colonisation.

« A la Grande Comore, qui a cependant un climat encore meilleur, il n'y faudrait pas songer à cause du terrain trop rocheux qu'on y rencontre un peu partout.

« Dans cette dernière île ce qu'il faut faire surtout c'est de l'élevage, mais de l'élevage en grand sur de vastes étendues de terres et dans les prairies établies sous bois. La Compagnie française de la Grande Comore y est merveilleusement installée pour cela.

« A Anjouan, au contraire, deux ou trois hectares de terre plantés en vanille peuvent arriver à représenter une fortune en quelques années. C'est donc de ce côté que devraient être dirigés, même avec des encouragements, les courants d'émigration qui se manifesteraient en France. »

La situation de la colonisation française aux Comores se présente donc sous un jour très satisfaisant — aussi bien en se tournant vers l'avenir qu'à envisager les résultats déjà acquis.

A Anjouan les quatre grandes exploitations de Pomony, Bambao, Patsy et Sangani produisent 1250 tonnes de sucre, environ 10.000 kilos de vanille et ont

(1) Le prix moyen de la vanille d'Anjouan est de 35 à 40 francs le kilogr.

d'importantes plantations qui ne sont pas encore arrivées à l'époque de leur rendement. En outre cette colonie paraît ouvrir un champ à la petite colonisation, avec la vanille comme culture riche, tout comme la Nouvelle-Calédonie, avec le café.

A la Grande Comore M. Humblot a réussi à constituer une exploitation des plus importantes.

Fondée en 1887 la société de la Grande Comore, outre son personnel européen et une trentaine d'employés indigènes, occupe de onze à douze cents travailleurs exerçant les métiers de charpentiers et maçons, terrassiers, jardiniers, mécaniciens, scieurs, chauffeurs, bûcherons, bergers, charretiers, vanilleurs (fécondeurs, défricheurs et préparateurs) et manœuvres.

Aucun Européen n'ayant séjourné dans l'île avant M. Humblot, la société a dû former ces ouvriers pour construire les habitations, magasins, ateliers et hôpitaux répandus sur les différents points de l'île suivant les besoins de l'exploitation.

Celle-ci comprend les cultures, l'élevage et la mise en valeur des forêts.

Comme à Anjouan, la culture qui a donné jusqu'à présent le meilleur résultat est la vanille. La société en fait actuellement une récolte de 3.000 à 4.000 kilos et augmente sa production par les nouveaux plants régulièrement repiqués chaque année.

Des plantations récentes de girofle et de cacao sont de très belle venue et paraissent destinées au plus bel avenir.

L'exploitation méthodique de la forêt est assurée par une scierie et la construction d'une route carrossable et à pente douce, destinée à recevoir une voie ferrée.

Femmes des Comores
pêchant du fretin à la main.

Enfin l'élevage comprend près de 3.000 bœufs et 2.500 chèvres et cabris et les animaux se multiplient dans une proportion très encourageante.

M. Humblot, seul colon de la Grande Comore, mais colon important, on

vient d'en juger, étend aussi ses opérations sur l'île de Mohéli où il possède une exploitation produisant 600 tonnes de sucre et 250 kilos de vanille, sans parler des plantations de café et de cacao. Mais là, la Société de la Grande Comore a un voisin, M. Wills, sujet américain, qui exploite une importante vanillerie.

Avec ses nombreuses rivières Mohéli est plus cultivable que la Grande Comore et là — comme dans les autres îles d'ailleurs — il faut signaler, à côté des entreprises européennes déjà existantes ou qui pourraient avantageusement se fonder, les exploitations indigènes. Celles-ci sont assez importantes et portent principalement sur le manioc, les patates, le maïs, le mil, le riz et les bananes pour la consommation locale, les cocos, les arachides et la cannelle pour l'exportation.

Anjouan, à lui seul, exporte annuellement 300 tonneaux d'arachides et près de 100.000 cocos dont la variété est très belle.

*
* *

Les relations commerciales de la Métropole avec ces colonies ne portent guère que sur l'importation des produits des exploitations européennes, et notamment la vanille.

Les transactions les plus importantes ont lieu entre l'archipel et Zanzibar, Mascate, la Côte orientale d'Afrique et Madagascar, employant, pour s'effectuer, cette sorte de bateau répandu dans toute la mer des Indes, bien connu avec son mât unique penché sur l'avant, sa grande voile latine, son château d'arrière, sa proue relevée et ornée à son extrémité d'une palme ou d'une volute — comme les galères antiques — et qui porte le nom de boutre.

Les indigènes se servent encore, pour aller d'un port à l'autre et même pour naviguer entre les îles, de pirogues à balanciers.

Avec ces moyens de navigation pour le long cours et le cabotage, il s'effectue un commerce assez actif, portant sur les productions des cultures indigènes qui sont transportées à Zanzibar et à Madagascar en échange des marchandises manufacturées et de certains produits de consommation, riz, sel, boissons, etc. Ces relations sont surtout importantes avec Zanzibar et elles sont favorisées, entre autres circonstances, par le régime monétaire des Protectorats, qui est celui de la roupie.

*
* *

Ainsi par des liens nombreux ce petit archipel, trop ignoré en France, se rattache au grand système économique et social musulman enchevêtré, sur tant de points du bassin de la mer des Indes, avec les entreprises de colonisation des peuples chrétiens.

Aux Comores les deux civilisations peuvent très bien se superposer et la nôtre, plus récente, ne peut que profiter de ce que la plus ancienne y a créé. Celle-ci a introduit une population et une main-d'œuvre, commencé la mise en valeur du sol, donné naissance à un commerce.

Déjà quelques pionniers ont profité de ces avantages. Les entreprises françaises de colonisation fondées aux Comores sont de celles qui peuvent être proposées en exemple et cet exemple peut encore être suivi puisqu'il reste de la terre et des bras disponibles.

Quant au commerce il pourrait être détourné à notre profit. Il suffirait pour cela de rattacher Mayotte à un port de la côte ouest de Madagascar par un vapeur qui desservirait en même temps les autres îles et ferait la cueillette de leurs produits — ce que les grands paquebots ne peuvent faire durant les quelques heures de leurs escales mensuelles.

Jusqu'à présent les Comores ont été l'apanage de quelques hardis colons qui ont eu le courage et pour eux la bonne fortune de « découvrir », au point de vue économique, ces îles oubliées. Aujourd'hui cet apanage fait partie du domaine de la France, il est ouvert à tous et il faut souhaiter que ses ressources ne restent pas ignorées de ceux qui peuvent être appelés, à leur tour — commerçants et colons — à en profiter.

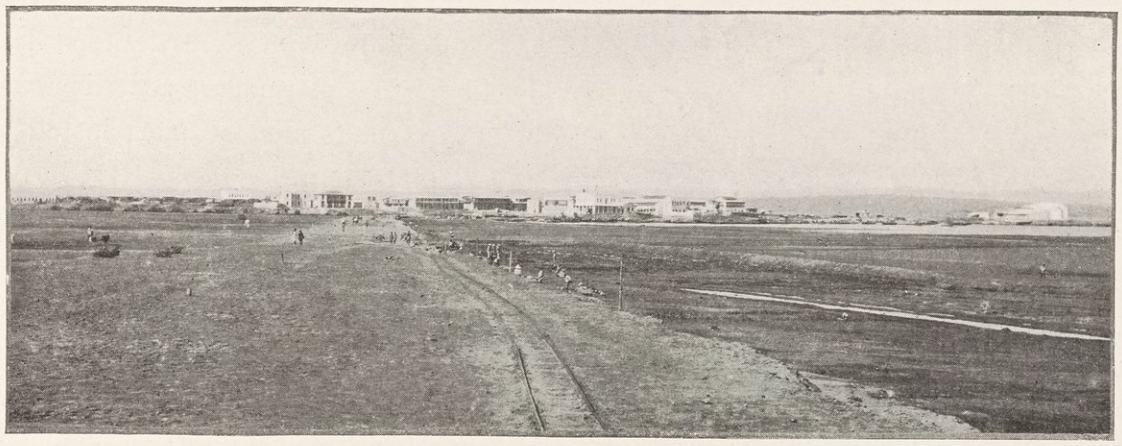
Ch. N....

Anjouannaise.
Par coquetterie, à l'imitation des Indiennes,
la narine est ornée d'un bijou.

ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS

DE

LA CÔTE DES SOMALIS



Djibouti, vu de la gare du chemin de fer.

ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DE LA CÔTE DES SOMALIS

La mer Rouge au mois d'août. La chaleur est accablante. Depuis cinq jours le thermomètre oscille, nuit et jour, entre 38 et 40 degrés.

Enfin, une nuit, vers onze heures, le paquebot s'arrête et en s'arrêtant le peu d'air qui permettait de respirer disparaît.

Mais qu'importe? La terre est là, toute basse autour de nous, sa ligne se devine plutôt qu'elle ne se voit sous le voile épais de la nuit, — sauf sur un point où quelques lumières en précisent les contours, — et cette terre est colonie française!

Nous sommes à l'ancre dans la baie de Tadjourah et les lumières lointaines, qui paraissent bien pâles derrière le clapotis phosphorescent des vagues, sont celles de Djibouti.

A bord, les hublots des cabines sont fermés. Le pont aussi est intenable; car on fait du charbon et la poussière se mêle à la chaleur pour mieux vous étouffer. — Des bruits de chaînes, des cris étranges, les chocs des chalands contre la carène du paquebot, les flammes rouges et fumeuses des torches de résine jetant par intermittence des lueurs vives sur des hommes noirs et luisants qui travaillent, avec une activité fébrile, à remplir des corbeilles de charbon et à les déverser dans les soutes, tout cela, dans l'obscurité embrasée, a un caractère

infernal et la côte apparaît comme la terre promise qu'il faut gagner à tout prix.

Des pirogues virevoltent autour de nous. Des appels partent de tous les côtés. Grimpés sur le pont, s'agrippant aux bastingages, des rameurs somalis nous sollicitent, nous entraînent presque et en quelques instants nous sommes installés dans le tronc évidé d'une légère pirogue. Mais il faut partir.

Les embarcations restées vides nous entourent. Des mains s'accrochent pour nous retenir. Nous chavirons presque. Il faut des coups de canne pour faire lâcher prise et dans un hurlement nous nous élançons. Alors ceux qui nous emmènent, fendant l'eau de leurs pagayes, entonnent un chant guerrier; sa cadence suit le rythme des échines souples et qui démasquent, en se relevant, des yeux de fièvre et des dents éblouissantes dans des figures d'une maigreur extraordinaire. La scène est d'une sauvagerie impressionnante et l'on se croirait à mille lieues de toute civilisation.

On accoste enfin et la plage, de sable fin, présente un aspect plus étrange encore.

Des centaines d'individus, d'une maigreur et d'une rigidité de squelettes, dorment, à peine couverts, étendus sur des nattes.

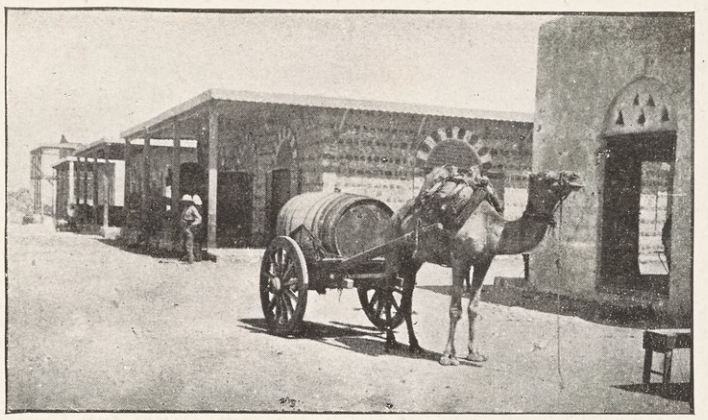
Ce sont les indigènes de Djibouti, Danakils, Somalis, Gallas, venus se coucher au bord de la mer pour chercher un peu d'air. Ils dorment là sous l'œil protecteur d'agents de police indigènes, à la toque blanche, bordée de rouge. Mais voici, en avançant de quelques pas, une transition saisissante : une assez belle place, toute entourée de grandes maisons de pierre, bâties à l'européenne. Des lumières flambent à la devanture des bazars, qui servent aussi de cafés. De nombreux clients : population civile de Djibouti, fonctionnaires et colons, et voyageurs débarqués comme nous de l'*Iraouaddy,* y sont attablés, et la glace (il n'y a pas d'autre expression par une pareille température) coule à pleins bords dans les boissons les plus variées. Puis autour de cette place ce sont encore, dans des rues convergentes, d'autres maisons, bâties ou en cours de construction, derrière lesquelles se tasse la ville indigène, toute en huttes basses formant un étrange contraste avec les constructions européennes du premier plan.

Quel intérêt a bien pu grouper sur cette côte torride, entre la mer et le désert « profond, miroitant, plein de mirages, sinistre avec son soleil qui tue » (1), une population de 15.000 âmes, dont 2.000 Européens?

*
* *

Djibouti, à la différence des Comores, n'a pas d'histoire. En 1888 c'est à peine s'il existait quelques huttes indigènes à l'endroit où s'élève aujourd'hui un

(1) Pierre Loti, *Propos d'exil.*



L'eau potable à Djibouti, le service à domicile.

centre plein d'activité, port de ravitaillement et tête de ligne d'un chemin de fer de pénétration en Abyssinie.

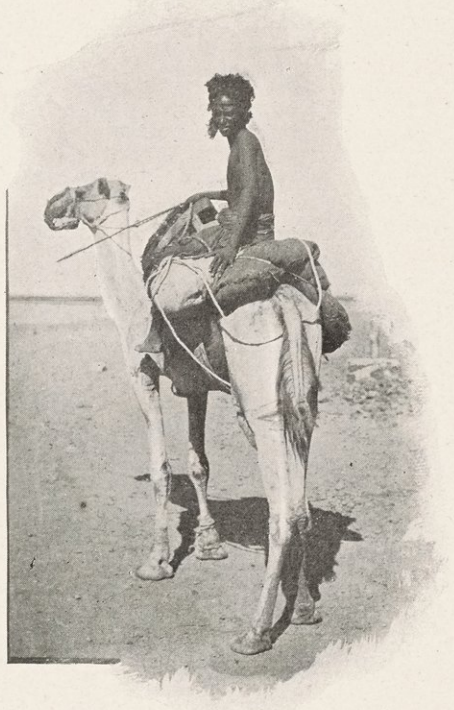
Notre occupation dans ces parages remonte, il est vrai, à 1858. A cette époque, la France, en prévision de l'ouverture du canal de Suez et pour se ménager un port au débouché de la mer Rouge négocia, avec un des principaux chefs de la baie de Tadjourah, l'achat du port d'Obock.

Cette nouvelle possession ne devait être utilisée que beaucoup plus tard, au moment de la dernière guerre franco-chinoise (1883-85), qui nous mit dans la nécessité d'établir des points d'approvisionnement sur la ligne de Chine, après que les Anglais nous eurent fermé leurs ports d'Extrême-Orient.

Un gouvernement fut installé à Obock; des dépôts de charbon et de vivres y furent établis et les bâtiments de guerre, purent, pendant un temps, s'y ravitailler en denrées et en combustible.

Mais le peu de profondeur du port devait faire écarter l'idée d'en faire pour nos grands paquebots un poste permanent de ravitaillement et d'escale. Fallait-il donc se contenter d'une occupation stérile, ou permettre à notre établissement d'Obock de retomber dans l'abandon où nous l'avions laissé depuis 1858? Telle était l'alternative à laquelle on semblait réduit en 1886.

« Avec un sens très net des nécessités et des intérêts en jeu, le gouverneur de la colonie, M. Lagarde, sut à la fois ménager le présent et préparer l'avenir. En face d'Obock de l'autre côté du golfe de Tadjourah, se trouvait une rade, connue des boutres arabes, qui offrait un développement assez considérable et de grandes profondeurs où les navires de fort tonnage pouvaient mouiller en toute sécurité.



Un Somali.

« Les indigènes donnaient le nom de Djibouti au plateau qui la domine, et l'on savait qu'un des chemins convergeant vers Djibouti aboutissait directement au Harrar, province fort riche, occupée en 1887 par les troupes du roi Ménélick.

« Ce chemin traversait, il est vrai, des régions désolées sur une longueur de près de 300 kilomètres, mais on n'ignorait pas qu'il était coupé de distance en distance, par quelques puits, creusés par les indigènes, par quelques bassins naturels et par des ruisseaux où les caravanes trouvaient de l'eau en quantité suffisante pour leur boisson (1). »

Djibouti, par sa position, permettait d'établir un port en eau profonde et de relier la colonie aux riches régions de l'intérieur. Ces motifs, dont un seul l'eût justifié, décidèrent le gouverneur d'Obock à créer à Djibouti un second établissement.

Les débuts furent modestes : un poste de police, quelques huttes indigènes et un embryon de jetée, tel fut le bilan de la première année d'occupation.

Mais les avantages de la situation étaient tels qu'une petite cité active et grouillante de quatre à cinq mille âmes, qu'on sentait pleine de vitalité, s'élevait, dès 1895, sur ce plateau naguère inculte et désert.

Ce développement rapide décida le Gouvernement à transférer le chef-lieu à Djibouti et un décret du 20 mai 1896 groupait les divers territoires de la colonie sous la dénomination de Côte Française des Somalis.

Aujourd'hui, grâce à un essor prodigieux, les résultats sont les suivants.

Un chemin de fer, concédé à MM. Chefneux et Ilg et entrepris par la Compagnie Impériale des chemins de fer Éthiopiens, société anonyme française au capital de dix-huit mil-

(1) S. Vigneras. Une mission française en Abyssinie.

Djibouti. — Types gallas.

Sur la place de Djibouti.

lions, fondée sur l'initiative des concessionnaires, part de Djibouti pour rejoindre Harrar (290 kilomètres) et de là Addis-Abbaba.

Ce chemin de fer est ouvert à l'exploitation depuis le 14 juillet dernier, sur une première section, comprenant 108 kilomètres, de Djibouti à Daouenlé.

Grâce à cette ligne ferrée, nous pouvons avoir l'espoir de drainer, au profit de notre colonie, l'important transit de marchandises qui s'effectue entre l'Abyssinie et les ports égyptiens plus anciens, situés au sud de Djibouti, — Zeilah et Berberah, occupés momentanément par l'Angleterre.

Aujourd'hui, les marchandises provenant de l'Abyssinie sont transportées par caravanes, chargées sur des boutres à destination d'Aden, d'où elles sont réexportées en Europe, par les paquebots qui, se détournant de leur ligne directe, viennent tous faire escale dans ce port. — Et il en va de même pour les importations.

Ce mouvement doit logiquement se déplacer en notre faveur. Non seulement, le chemin de fer, voie rapide et par conséquent économique, amènera les marchandises à Djibouti, mais encore des travaux sont actuellement entrepris, pour construire, en face de la gare, une jetée, d'une longueur totale de 900 mètres, qui permettra aux plus grands paquebots d'accoster. — Les rails du chemin de fer seront poussés jusqu'à son extrémité (actuellement 400 mètres de la jetée sont déjà construits), et les

opérations de chargement et de débarquement se feront directement des bateaux sur les wagons et inversement.

Ainsi outillé, Djibouti ne deviendra pas seulement un port de relâche précieux pour la marine marchande et le centre d'un transit commercial important. Le chemin de fer ouvrira en outre de nouvelles régions à la colonisation, en permettant de transporter rapidement, à travers les sables brûlants du désert, tous ceux qui seront attirés par la merveilleuse fertilité et le climat excellent du plateau de Harrar.

*
* *

Que manque-t-il à Djibouti pour devenir, entre nos mains, un établissement aussi précieux que l'est Aden, — située de l'autre côté du golfe —, pour les Anglais?

Aden est le grand port de relâche de toutes les lignes de l'Extrême-Orient, et de l'océan Indien; c'est en outre un point de concentration des provenances d'Arabie, de Mascate, de Zanzibar, de l'Inde même et surtout de l'Abyssinie.

Sous ce double rapport, Djibouti est en bonne situation pour prendre sa part de ces avantages et nous avons vu que notre colonie a déjà commencé à en faire son profit.

Mais Aden, abritée derrière ses rochers, qui en font le Gibraltar de la mer Rouge (la passe est heureusement plus large), est une place forte imprenable. Toute la marine de guerre anglaise est assurée en outre de pouvoir s'y ravitailler en vivres, en combustibles et en munitions.

Djibouti, au contraire, est à la merci d'un coup de main et nous n'aurons rien fait, tant que nous n'aurons pas pris toutes les mesures nécessaires pour défendre les avantages de cette situation, comme sont défendus ceux de la position anglaise.

Certes, les différences sont grandes, au point de vue des moyens, entre Aden et Djibouti.

Aden, avec ses rochers arides et menaçants qui abritent les batteries anglaises, présente des défenses naturelles admirables.

Djibouti, au contraire, est une ville bâtie sur le sable du désert, au fond d'une baie ouverte. Mais n'avons-nous pas précisément en France un moyen de défense admirablement adapté à ce genre de position : le sous-marin?

Le jour où Djibouti sera fortement organisé comme point d'appui de la flotte, avec une défense de sous-marins et de torpilleurs, un chemin de fer construit jusqu'à Harrar et sa jetée achevée, non seulement cet Établissement devra nous assurer la prépondérance économique en Abyssinie mais encore il constituera une des positions les plus utiles de notre empire colonial, au point de vue de la défense et du développement de nos intérêts dans l'océan Indien et en Extrême-Orient.

Puisse ce jour, dont l'aurore s'annonce avec tant de promesses, ne pas tarder à luire de tout son éclat — comme il convient dans ce pays du soleil!

Ch. N***.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pages.

PRÉFACE

1. — Une pirogue à balancier..... II
2. — Bambou..... III
3. — Bananiers. — Côte Est de Madagascar..... V
4. — Pandanus. — Côte Est de Madagascar..... VII
5. — Latanier à feuilles en hélice..... VIII
6. — Un prince de Nossi-Bé (costume des Arabes de Mascate)..... IX
7. — La Forêt du Madilo..... XIII
8. — Palmier..... XVII

MADAGASCAR

Diego Suarez et Tamatave

9. — Rade de Diego-Suarez..... 21
10. — Orchidées de Madagascar..... 22
11. — La plus belle orchidée de Madagascar, originaire de Sainte-Marie..... 23
12-13. — Le port de Tamatave le jour de l'arrivée du courrier de France..... 24-25
14. — La première maison du colon..... 27
15. — Rue de l'Amiral Pierre. — Tamatave..... 28
16. — Rue de Tamatave..... 28
17. — La rue du Commerce. — Tamatave..... 29
18-19. — Rues de Tamatave. — Dans le sable..... 31

De Tamatave à Andevoranto

20. — Ravenala. — Arbres du Voyageur..... 41
21. — La région des Ravenala..... 43
22. — Préparation du raphia..... 44
23. — La région des raphias..... 45
24. — Repiquage du riz..... 47
25. — Défonçage de la rizière..... 48
26. — Une rizière « défoncée ». — Les Malgaches font de véritables murs avec les mottes de terres pour la fertiliser en lui faisant prendre le soleil..... 48
27. — Le bœuf à bosse de Madagascar..... 49
28. — Dressage des bœufs de labour..... 50
29. — Dressage des bœufs de labour. — L'animal est rendu docile par un anneau de fer qu'on lui passe dans le nez..... 51

De Mananjary à Fort-Dauphin

30. — Les impôts en nature. — La corvée..... 53
31. — Fougères arborescentes..... 54
32. — Dans la grande forêt..... 55
33. — Tombeau du premier ministre à Tananarive 56
34. — Une case malgache servant de temple aux fétiches..... 57
35. — Maison malgache de Tananarive..... 57
36. — Bureau du télégraphe à Anjozorobé..... 57
37. — Le général Gallieni en filanzane..... 59
38. — Bourjanes (porteurs malgaches). — Halte sur la route..... 60

Pages.

39. — Bourjanes. — La sieste..... 61
40. — Leurs chapeaux..... 61

En filanzane

41. — En filanzane..... 62
42. — Forêt d'Analamazaotra..... 65
43. — Bourjanes. — A l'étape..... 69

En route vers les hauts plateaux

44. — Empierrement de la route de l'Est..... 70
45. — En forêt..... 71

La forêt

46. — Le télégraphe en forêt..... 74
47. — Dans la forêt..... 76
48. — Exploitation de la forêt de Croix-Vallon. — Le sciage des bois à la main..... 77
49-50-51. — Exploitation de la forêt de Madagascar. — Domaine de Croix-Vallon. — Le transport à bras d'hommes..... 78-79
52. — Fabrication du charbon de bois..... 80

De la salubrité

53. — Montage des fermes d'une charpente à bras d'hommes..... 82
54. — Pintades sauvages..... 83

Les Tanala d'Ikonzo

55-56. — Tanala..... 83
57-58. — Différentes coiffures des Baras..... 84-85
59. — Guerriers Baras..... 85
60. — Bœuf porteur chez les Baras..... 88
61. — Paysage d'Imerina, les rizières étagées..... 89

Aspect physique de Madagascar
Le Betsileo

62. — Paysage hova. — Ambohimalaza..... 90
63. — L'Ikopa à Tananarive..... 91
64. — Travail du fer, procédé malgache. Cylindres souffleurs..... 92
65. — Forgerons indigènes à Mantasoa. (Phot. du col[el] Prudhomme)..... 93
66. — La vente du riz au détail..... 93
67. — Marchandes de savon et de bougies malgaches..... 94
68. — Fromages malgaches..... 95
69. — Changeurs en plein vent..... 95
70. — Missions catholiques. — Une classe d'élèves indigènes..... 96
71. — Écoles des sœurs. — Tananarive..... 97
72. — Vue générale de Fianarantsoa..... 99

L'Imerina et Tananarive.

73. — Cathédrale de Fianarantsoa..... 100
74. — Ambohimanga. — Ancienne résidence de la reine Ranavalo III..... 100

Pages.

75. — Tananarive vu de la route de Majunga.... 101
76. — Marché de Talata (environs de Tananarive). 103
77. — Tananarive. — La ville haute..... 105
78. — La place Jean-Laborde avant l'occupation. 106
79-80. — La place Jean Laborde après sa transformation..... 106-107
81. — Tananarive. — Le théâtre et le carrefour des quatre chemins..... 108
82. — Les digues de l'Ikopa. — L'abattoir de Tananarive..... 108
83. — La vallée de l'Ikopa et la plaine de Tananarive vus de la ville haute..... 109
84. — Tananarive et la plaine vus du Rova..... 111
85. — Tananarive. — La cathédrale et le palais de la reine..... 112
86. — L'ancien palais du premier ministre. — Tananarive..... 112
87. — Observatoire de PP. Jésuites à Tananarive . 114
88. — Le palais du premier roi d'Imerina et le palais de Ranavalo III..... 116
89. — Les filanzanes royaux du siècle..... 116
90-91. — Le palais d'Andrianampoinimérina en 1789. La salle du Trône avec ses fusils de rempart, sa vaisselle plate en poterie, son chandelier en fer et le gril servant à cuire le bœuf des festins royaux..... 117
92. — Tananarive. — Le Zoma ou marché du vendredi..... 118
93. — Matelas malgaches en fibres de papyrus ... 119
94. — Fauteuils malgaches en jonc de marais ... 119
95. — Marché au Zouzouro (chaume destiné à couvrir les maisons). — Tananarive..... 120
96. — Poteries malgaches. — Tananarive..... 121
97. — Marchandes de fibres de papyrus..... 122
98. — Chapeaux malgaches, genres panama, en feuilles de latanier..... 122

Les Hovas

99. — Marchands d'ananas au Zoma de Tananarive 125

De Tananarive à Majunga

100. — La route de l'Ouest coupe fréquemment des cours d'eau torrentueux, une des richesses de l'avenir..... 128
101. — La route de l'Ouest. — Rectifications successives de tracé..... 129
102. — Un Kabary à Anjozorobé..... 131
103. — Dans le roc vif. — Travail cyclopéen de la route de l'Est au passage de Mandraka . 132
104. — Route de l'Est. — Passage de la Mandraka. 133
105. — La chaussée d'une route non ferrée après un orage. — Route de l'Ouest..... 134
106. — Un chantier de la route de l'Est. — Transport de la terre dans des peaux de bœufs. — Une corvée vivement menée..... 135

Majunga. — Le Nord-Ouest. — Mines. — Conclusion

107. — Majunga. — Vue du phare..... 137
108. — Majunga. — Le warf et la plage désolée. — Impression d'arrivée..... 138
109. — Hôpital de Majunga..... 139
110. — Maquignon sakalave. — Majunga..... 139
111. — L'île de Nosy-Komba..... 140

Pages.

112. — Une laveuse d'or à la bâtée..... 140
113. — Extraction des alluvions aurifères pour le lavage à la bâtée..... 141
114. — La recherche de l'or à la bâtée. — Maevatanana..... 141
115. — Marchands de cannes à sucre..... 142
116. — Canonnière..... 144

LA RÉUNION

117. — La Réunion. — Paysage tropical..... 148
118. — Salazie. — La mare à poules d'eau..... 151
119. — Bois de fer et Grand Natte..... 153
120. — Aloès bleu. — La Réunion..... 154
121. — Saint-Denis, capitale de la Réunion..... 157
122. — Port-Louis, capitale de l'île Maurice..... 157
123. — Les lianes bougainville, ornement des maisons coloniales..... 160
124. — Une véranda..... 161
125. — Le Barachois de Saint-Denis..... 163
126. — Population de Saint-Denis..... 166
127. — Les paillottes, en palmier artistement tressé. 169
128. — Porteur d'eau indien..... 171
129. — Une exploitation sucrière à Maurice..... 175
130. — Cannes à sucre. Un caféier..... 177
131. — Exploitation de cannes à sucre..... 181
132. — Intérieur d'une usine à sucre..... 182
133. — Une usine à sucre..... 183
134. — La pointe de Saint-Joseph..... 186
135. — Nettoyage des racines de manioc..... 188
136. — Fabrication du tapioca. — Le râpage du manioc..... 189
137. — Décantage du tapioca..... 189

MAYOTTE ET LES COMORES

138. — Femmes décortiquant le riz..... 195
139. — Musiciens malgaches en tournée à Mayotte 196
140. — Port de M'samoudou. — Débarquement en filanzane..... 199
141. — Marchande de riz. Une boutique improvisée 200
142. — Une élégante de Mayotte..... 201
143. — Femmes des Comores pêchant du fretin à la main..... 203
144. — Anjouannaise. Par coquetterie, à l'imitation des Indiennes, la narine est ornée d'un bijou..... 205

ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DE LA CÔTE DES SOMALIS

145. — Djibouti, vu de la gare du chemin de fer . 209
146. — L'eau potable à Djibouti, le service à domicile..... 211
147. — Un Somali..... 211
148. — Djibouti, types gallas..... 212
149. — Sur la place de Djibouti..... 213

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

LA FRANCE COLONIALE EN 1900

CE QU'IL Y A DE NOUVEAU DANS NOTRE EMPIRE COLONIAL

ET DANS NOTRE POLITIQUE COLONIALE

Pages.

I. — L'étendue de l'Empire II
II. — La population indigène de l'Empire IV
III. — Le climat tropical de l'Empire VI
IV. — La politique coloniale. — L'administration coloniale XII
V. — L'esprit public et l'opinion en France XVII

MADAGASCAR

Diego-Suarez et Tamatave 21
De Tamatave à Andevoranto 32
De Mananjary à Fort-Dauphin 53
En filanzane 62
En route vers les Hauts Plateaux 70
La forêt 74
De la salubrité 81
Les Tanala d'Ikongo 84
L'Imerina et Tamatave 99
Les Hova 124
De Tananarive à Majunga 128
Majunga. — Le Nord-Ouest. — Mines. — Conclusion 137

LA RÉUNION

La Pointe des Galets. — Premières impressions. — Les dangers d'un jugement trop prompt. — Comment y parer 147

En route pour Saint-Denis. — Premier contact avec les créoles. — Compagnons de voyage. — Une échappée sur le paysage. — La Possession. — Coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de l'île. — Le Tunnel et les Travaux publics. — Le port et la question des marines. — Arrivée à à la capitale 149

Saint-Denis. — Ce que c'est qu'une vieille colonie française. — Profondes différences avec notre nouvel empire et nos conceptions modernes sur la vie coloniale. — La société créole. — Une promenade au Barachois 158

Pages.

Un bal au gouvernement. — La vie mondaine et les rapports sociaux des créoles. — Fâcheuse influence de la coquetterie et de la politique. — Critique de la constitution des vieilles colonies. — Projets de réforme. 163

La population de couleur. — Les petits blancs. — La question de la main-d'œuvre. — L'immigration indienne. — Les résultats à l'île Maurice. — Comparaison avec La Réunion. — Une solution. 166

Caractère de la colonisation à Bourbon et en général, au point de vue économique. — Le génie colonial de la France est un génie agricole. — Aspect de la propriété rurale à La Réunion. — Centralisation de la propriété et des entreprises agricoles. 174

Les cultures bourbonnaises. — La canne à sucre. — La vanille. — Les cultures secondaires : café, thé, tabac, etc. — La question monétaire. — Conclusion. 180

Mayotte et les Comores. 195

Établissements français de la côte des Somalis. 209

CE LIVRE A ÉTÉ IMPRIMÉ

SUR LES PRESSES

DE MM. FIRMIN-DIDOT ET Cie

AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE

Les illustrations, directes d'après nature,

ONT ÉTÉ PRISES PAR M. GERVAIS COURTELLEMONT

AVEC DES PLAQUES PHOTOGRAPHIQUES

DE LA MAISON LUMIÈRE, DE LYON